RUDOLF STEINER

LA CHUTE DES ESPRITS DES TÉNÈBRES



TRIADES

RUDOLF STEINER

L’arrière-plan spirituel du monde extérieur

LA CHUTE DES ESPRITS DES TÉNÈBRES

Quatorze conférences faites à Dornach du 29 septembre au 28 octobre 1917

CENTRE TRIADES
4, rue Grande-Chaumière, 75006 Paris
1978

Ce cycle de conférences a paru en allemand sous le titre :
« Die spirituellen Hintergründe der äusseren Welt –
Der Sturz der Geister der Finsternis »
au Rudolf Steiner Verlag, Dornach (Suisse)
GA N° 177

Les dessins reproduisent ceux de l'édition originale, exécutés par Assia Turguenieff et Hedwig Frey, d'après les schémas faits au tableau par Rudolf Steiner.

4, rue Grande-Chaumière, 75006 Paris
ISBN : 2-85248-014-X

SOMMAIRE

perspicacité humaine et à obscurcir les connaissances spirituelles – Oswald Marbach, personnalité représentative du XIXe siècle.

Quatorzième conférence, 28 octobre 1917.
Phénomènes dans le monde spirituel et leurs conséquences dans le devenir historique – La véritable nature de la société moderne révélée par Francis Delaisi.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Les paroles qu'on va lire (elles n'étaient pas faites pour être lues mais entendues) et qui sont aujourd'hui offertes au public de langue française (elles s'adressaient à un groupe fermé de langue allemande) demandent quelques mots d'explication. Elles se détachent sur une toile de fond très particulière.

Pendant la Première Guerre mondiale, en Suisse, sur la colline de Dornach, quelques disciples de l'Anthroposophie épargnés par la guerre s'efforçaient de poursuivre la grande entreprise : l'édification du Gœtheanum. À quelques mois de son achèvement, en août 1914, le conflit avait éclaté, les travailleurs volontaires venus de partout avaient été rappelés dans leurs pays respectifs ; il n'en était resté que quelques douzaines, sujets des pays neutres ou ayant passé la limite d'âge. C'était le cas de Rudolf Steiner lui-même qui allait vers la cinquantaine, étant né en 1861 à la frontière austro-hongroise.

Le travail avait donc continué dans une atmosphère d'intense gravité, car de la colline on entendait gronder le canon de l'Alsace toute proche. Mais ces hommes et ces femmes acharnés vivaient dans l'idée que, tandis que tout s'écroulait autour d'eux, ils édifiaient un monument d'avenir où se retrouveraient après la tourmente ceux qu'unissait une aspiration commune vers la connaissance de l'esprit.

Dans la journée, ils assemblaient des pièces de bois, les collaient, les sculptaient, les peignaient avec les fines couleurs végétales qu'ils avaient broyées, creusaient les épaisses plaques de verre coloré pour que la lumière fasse surgir le dessin. Le soir venu, ils se réunissaient pour une lecture en commun, un cours d'eurythmie et surtout, à chaque fin de

semaine, pour les entretiens que leur offrait Rudolf Steiner.

Dans la grande Menuiserie, sur des sièges parfois improvisés, ils l'écoutaient aborder tous les sujets qui les préoccupaient, et avant tout : Quel était le sens du drame que vivait l'humanité ? À quoi répondait ce poids de souffrances et de morts dans le plan de la sagesse cosmique ? Si c'était à une faute humaine, laquelle et que faire pour qu'elle ne se renouvelle pas ?

Lui, il avait travaillé tout le jour avec eux, passant d'un atelier à l'autre, tenant à la main une esquisse, un croquis ; il leur avait montré comment sentir naître la forme au bout du ciseau ou du pinceau. Mais maintenant, le soir, les retrouvant silencieusement groupés dans la grande Menuiserie où les machines s'étaient tues, il allait leur dire comment on vivifie sa pensée quand on veut sentir naître en soi les formes de l'homme futur.

Le futur, il était lourd d'énigmes en cet automne 1917, date des conférences qu'on va lire. L'année avait commencé dans une lassitude générale. Les nations européennes s'épuisaient sans résultat notable. Des mutineries éclataient çà et là ; le défaitisme pointait. Puis, des nouvelles fracassantes s'étaient propagées : l'Empire russe craquait ; le 15 mars le tsar avait abdiqué. Un gouvernement provisoire s'ébauchait qui allait bientôt céder la place à Lénine et Trotsky qu'à point nommé un train fameux ramenait de Zurich.

Mesurant alors tous les dangers d'une guerre se liquéfiant, à l'Est de l'Europe, en une révolution généralisée, les États-Unis décidaient, devant la menace, de jeter leur poids dans la balance européenne. Quinze jours après l'abdication du tsar, ils déclaraient la guerre à l'Allemagne. Des tonnes de matériel allaient commencer à se déverser sur les champs de bataille. Y aurait-il alors place pour une solution pacifique qui puisse

déboucher sur une vie sociale assainie, rénovée ?

Cette question, Rudolf Steiner se la posait avec intensité.

Il revenait d'un séjour en Allemagne où il avait cru sentir passer quelques lueurs d'ouverture pour une révision fondamentale des structures sociales. C'est alors qu'il avait rédigé le « Mémorandum » qui devait servir de point de départ au Mouvement pour la *tripartition du corps social.* Ce Mouvement ne naissait pas d'une théorie élucubrée mais de la question brûlante : Comment terminer la guerre par une solution positive pour tous les hommes ? Quelle pourrait en être l'issue valable justifiant les souffrances et les morts ? Une solution purement inspirée par la conscience des profonds besoins de la nature humaine *était-elle possible ?*

À cette question, il répondait : Peut-être, mais à une seule condition : c'est qu'un changement s'opère dans les mentalités, que l'esprit reprenne ses droits sur l'intellect. Les idées purement intellectuelles, les concepts abstraits sont des ombres inconsistantes, insuffisantes pour saisir le réel. Dans ces théories et ces concepts se cache le mal auquel les hommes succombent aujourd'hui sans qu'ils s'en rendent compte. Ils en ont retranché le sentiment, les forces morales bandant la volonté, ces forces dont s'inspire la conduite des hommes. Dès lors, cette conduite s'en trouve déréglée.

Certes, il est bien difficile à Steiner de se faire comprendre, car ses auditoires sont eux-mêmes pétris d'habitudes mentales contractées dès l'école ; mais il prend des exemples dans tous les événements qui se passent autour de lui, les livres qu'il vient de lire, les informations qu'apportent les journaux. Il expose comment les discours des dirigeants masquent le réel sous un tissu de « grands principes », au lieu de dégager ce qui monte des profondeurs, et d'agir en

conséquence.

Pour mieux faire comprendre ce « réel de l'esprit », il rappelle à ses auditeurs les connaissances qu'ils ont déjà acquises sur la vie des entités spirituelles intimement mêlées aux destinées des hommes. Dans l'intimité des conférences du soir, il laisse en lui parler le visionnaire, démasque et nomme ces Esprits des ténèbres que Michaël a pu vaincre dans l'atmosphère spirituelle de la terre, mais qui se sont alors infiltrés dans les têtes humaines où le combat doit maintenant continuer, mené par la conscience, par l'éveil intérieur.

S'il prend souvent, dans ces conférences, Woodrow Wilson comme exemple de la pensée théorique et abstraite, c'est que celui-ci présente alors comme la nouvelle Bible d'un nouvel ordre des choses ses « Quatorze points » qui sont un pur produit de l'intellectualisme étranger à la réalité criante ; il s'en est suivi d'ailleurs toute une kyrielle d'institutions sans vie qui s'opposent, partout où elles sévissent, au « pays réel ».

Dans ces conférences, Steiner livre donc le combat qui reprend sur terre celui qu'a livré Michaël sur un plan archangélique. Celui qui lit ces conférences soixante ans plus tard est en droit de se poser la question : Les choses vont-elles mieux aujourd'hui ? Une victoire s'esquisse-t-elle sur les Esprits des ténèbres ? À première vue, on serait porté à répondre : Pas du tout ; au contraire ; jamais n'ont tant régné les « programmes », les mots d'ordre anonymes, les idées élucubrées par des organismes à sigle qui ne tiennent pas compte de la vraie vie des hommes, de leurs besoins profonds qui sont d'ordre spirituel. Ceux qui exercent le pouvoir n'ont pas été formés pour ressentir ces vrais problèmes mais pour moudre des programmes. Il en ressort une inflation de théories, de chartes et de principes engendrant la confusion

totale.

Il est vrai qu'il est très difficile de reconnaître ce que ces mécanismes mentaux ont d'abstrait et de mort lorsqu'on ne dispose soi-même que d'un organe déformé ; car c'est dès l'école qu'au lieu d'apprendre à penser « vrai », on n'a pris contact avec le monde que par la voie des classifications et des schémas systématiques. D'ailleurs, n'était-ce pas à cette nécessité d'apporter dès l'enfance à la pensée des ouvertures conformes à la réalité des choses qu'allait répondre l'Ecole Waldorf ?

En effet, après la tentative historique faite en 1918 pour introduire la Tripartition sociale, la première École allait être fondée par R. Steiner en septembre 1919. Si l'on tient compte des dates, on voit l'enchaînement de l'action steinérienne et l'on est mieux à même de situer les conférences de l'automne 1917 en leur attribuant toute leur importance. Quelle que soit la distance entre la situation dans laquelle elles furent données et celle dans laquelle se trouve aujourd'hui un lecteur occasionnel, puissent les paroles dites alors, contribuer présentement à vaincre en plus d'une tête l'action des Esprits des ténèbres !

Alors apparaîtront quelques signes indéniables du changement qui se produit dans les mentalités. On s'apercevra qu'une prise de conscience publique est en train de s'opérer depuis quelques dizaines d'années. On verra germer les semences déposées dans quelques âmes il y a soixante ans, et le pouvoir de l'esprit apparaîtra comme le seul capable de retenir l'humanité sur la pente dangereuse où elle est engagée.

Janvier 1978
S.R. - C.

Cycles de conférences datant de la même époque et existant en traduction française :

— « Pierres de construction pour comprendre le Mystère du Golgotha ».
(Edition du Centre « Triades »)

— « Derrière les décors de l'Histoire » – « L'énigme du double ».
(Etudes et documents anthroposophiques)

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Dornach, 29 septembre 1917

Nombre de nos amis se rappelleront une réponse automatiquement donnée – peut-on dire – à des questions qui m'ont été souvent posées après des conférences publiques. L'une de ces questions, vous le savez, était la suivante : Comment le fait de l'accroissement de la population, que prouvent les statistiques, est-il conciliable avec l'idée des vies terrestres successives ? L'humanité présente sur terre s'accroît très rapidement en nombre. Comment peut-on concilier ce fait avec celui que constate la Science spirituelle, à savoir qu'il s'agit toujours des mêmes âmes ?

J'ai dû donner constamment la même réponse : Apparemment, les statistiques ont établi sans erreur que la population de la terre augmente : seulement, pour pouvoir prendre vraiment position vis-à-vis de cette question, il faudrait envisager des espaces de temps plus longs qu'on ne le fait ; les délais considérés sont beaucoup trop courts. J'ajoutais toujours ceci : peut-être un temps viendra-t-il qui pourrait n'être pas trop éloigné, où les humains apprendront avec effroi que la population diminue. Voilà la réponse que depuis le début du siècle on devait faire à ces questions.

Telle est la situation de la Science spirituelle : on ne peut pas répondre tout net à certaines questions parce que nos contemporains ne sont pas encore capables de s'ouvrir comme il faudrait à certaines vérités. Il faut s'exprimer allusivement. Si vous lisez les conférences faites à Vienne en 1914 {1}, vous y trouverez un passage où il est question d'un carcinome, d'un cancer social qui ronge l'évolution humaine. De telles expressions – et bien d'autres semblables – sont destinées à

esquisser ce qui menace l'humanité, à l'inviter à réfléchir. Car ce sont ces réflexions, et elles seules, qui peuvent vraiment vous réveiller.

Si la Science spirituelle veut accomplir sa tâche, il faut avant tout que ce rêve soit inspiré par elle. Car ne savoir que ce qui se passe dans le monde sensible, ne connaître que les lois accessibles dans ce monde à l'intelligence, c'est, dans une perspective plus haute, dormir. L'humanité n'est complètement éveillée que lorsqu'elle peut cultiver les idées concernant ce monde spirituel qui nous entoure aussi bien que l'air et l'eau, que les étoiles, le soleil et la lune.

Lorsque la nuit on est entièrement adonné à la vie de l'organisme, et qu'on n'a pas le moindre sentiment de ce qui existe dans le monde extérieur, dans le monde des corps, on dort ; on dort aussi lorsqu'on est entièrement adonné au monde sensible extérieur, au monde de l'intelligence et des lois intelligibles qui y règnent, et que l'on n'a pas la moindre idée du monde spirituel autour de nous.

Une chose étrange, c'est que dans ces derniers siècles, précisément, et sous la pire forme au tournant du XIXe au XXe siècles, l'humanité se soit fait une telle gloire de son progrès, de ses conquêtes scientifiques, et qu'au fond jamais la vie inconsciente, instinctive, n'ait été aussi intense qu'à cette époque, que de plus en plus, actuellement, l'inconscient instinctif s'empare des hommes.

Le fait de ne pas voir l'esprit qui nous entoure, de ne pas tenir compte de sa présence, est en dernier ressort la cause de ce terrible combat dans le monde. Et on ne peut pas dire que l'humanité, à travers les années qui, je l'ai esquissé, s'allongent en siècles pour celui qui les a vécues éveillé – on ne peut pas dire que l'humanité ait suffisamment tiré la leçon des événements terribles qui se sont déroulés. On pourrait même

dire le contraire.

Quel fait vraiment caractéristique peut nous apparaître jour par jour, heure après heure, lorsque nous observons ce que les hommes pensent – ou plus exactement prétendent penser, prétendent vouloir ? Ce qui est vraiment caractéristique, c'est qu'au fond, de par le monde, personne ne sait ce qu'il veut ; personne ne voit que ce qu'on pourrait vouloir à juste titre – et quelle que soit la conception que s'en font les gens dans les différents peuples – serait obtenu beaucoup plus facilement si les terribles et sanglantes confrontations prenaient fin ; et que ces terribles déroulements sont en fait inutiles vis-à-vis de ce qu'on veut.

Certes, des enchevêtrements mystérieux déterminent ces événements. Mais si vous prenez certaines choses qui, au cours des années, ont été dites – effleurées seulement –, vous constaterez que bien des choses ont été clairement esquissées, concernant les points essentiels des événements de ces dernières années.

Si vous prenez seulement ce qui, dans ces lieux mêmes et notamment au cours des dernières années, a été exposé sur le caractère du peuple russe et sur le contraste entre ce peuple russe et les peuples d'Europe centrale et occidentale, vous vous apercevrez que vous n'avez besoin de rien d'autre pour comprendre cet événement en apparence si bouleversant survenu récemment, ce qu'on appelle maintenant la Révolution russe ; événement qui a pris l'allure de représailles – mais de représailles karmiques absolument compréhensibles –, ce terme de « représailles » étant à prendre au sens technique, et non pas au sens moral {2}.

Ce n'est pas seulement l'humanité russe, c'est celle de l'Europe, celle du monde entier, qui aura à réfléchir très longtemps, sur les événements de l'Est de l'Europe, qui sont

beaucoup plus mystérieux qu'on ne pense. Car ce qui a surgi à la surface maintenant, se préparait depuis de longs siècles. Et ce qui est nouveau, ce qui veut prendre forme, montre aujourd'hui un tout autre visage que ce qui se développera plus tard.

Des générations futures auront encore la possibilité de discerner la différence entre la Maya et la réalité en se référant à ce qui se développera à l'Est de l'Europe au cours des prochaines décennies. Car les générations actuelles prennent la Maya non pas pour une illusion, mais pour la réalité. Elles prennent ce qui se passe actuellement pour ce qui sera plus tard la réalité. Or il n'en est pas ainsi. C'est tout autre chose qui veut émerger des profondeurs.

Or, les peuples occidentaux sont mal armés pour comprendre ce qui veut ainsi faire surface. Et pourquoi le sont-ils ? Si étrange que la chose paraisse, non pas à vous, mais à l'homme normal de notre époque – parce que vous appartenez à l'anthroposophie, vous n'êtes pas des gens « normaux » du temps présent – si étrange que cela paraisse, cette époque qui est la nôtre exige des humains beaucoup plus qu'une autre ce qu'ils veulent le moins avoir : la compréhension de la Science spirituelle. Si étrange que soit la chose pour un homme normal du temps présent : le chaos actuel ne fera pas place à l'ordre avant qu'un nombre suffisant d'êtres humains aient pris la peine d'admettre les vérités anthroposophiques. Tel est le Karma de l'histoire du monde.

Laissez parler ceux qui croient que nous avons maintenant une guerre pareille aux précédentes, que nous conclurons prochainement une paix comme on l'a fait autrefois ; laissez les gens le croire. Ce sont ceux qui aiment la Maya, qui ne distinguent pas la vérité de l'illusion. Laissez même ces hommes conclure peut-être une paix apparente : l'ordre naîtra

de ce chaos qui traverse le monde seulement quand l'aurore d'une compréhension anthroposophique des choses gagnera les hommes.

Et si vous deviez ressentir dans vos cœurs que l'ordre sera long à s'établir, parce que vous croyez peut-être que les humains mettront longtemps à faire l'effort nécessaire pour que se lève l'aurore de la Science spirituelle, vous aurez raison. Vous croirez aussi que pendant longtemps, aucun ordre ne naîtra du chaos. Car il ne s'établira pas avant qu'une manière de voir les choses conforme à la Science spirituelle ne vienne gagner les cœurs. Le reste ne sera qu'apparence, le reste ne sera qu'un calme apparent sous lequel s'allumeront constamment des feux nouveaux. Car l'ordre ne naîtra de ce chaos que lorsque l'on comprendra comment ce chaos est né.

Il est issu d'une manière de saisir la réalité qui ignore l'esprit – oui, d'une manière de voir la réalité qui ignore l'esprit. On peut croire que l'on peut impunément ignorer l'esprit, on peut croire que l'on peut s'adonner dans le monde à des concepts, à des représentations empruntés au seul domaine des sens, on peut le croire – et c'est ce que croit en général l'humanité d'aujourd'hui. Mais cela n'est pas vrai – non ! La croyance la plus fausse qu'ait jamais pu entretenir l'humanité, c'est celle qui consiste – permettez-moi de m'exprimer familièrement – à penser que les esprits s'accommodent d'être ignorés.

Considérez cela si vous voulez comme l'égoïsme, comme l'amour-propre des esprits – dans le monde spirituel, une autre terminologie que celle du monde physique est en usage. Considérez donc cela comme l'égoïsme des esprits : les esprits se vengent lorsqu'ils sont ignorés ici-bas. C'est une loi, une nécessité d'airain : les esprits se vengent. Et parmi les différentes caractéristiques qui s'appliquent au présent, en

voici une : la vengeance des esprits pour avoir été ignorés, c'est l'actuel chaos de l'humanité.

Rappelez-vous ce que j'ai dit souvent, ici et dans d'autres lieux : il existe un lien mystérieux entre la conscience humaine et les forces destructrices, les forces de destruction de l'univers. Oui, ce lien mystérieux entre les forces destructrices de l'univers et la conscience, il existe. Et il existe de façon telle que l'un peut prendre la place de l'autre soit dans un sens, soit dans l'autre, de la manière suivante.

Supposons qu'il y ait eu un temps, disons dans les dernières vingt ou trente années du XIXe siècle, au cours duquel l'humanité ait recherché le spirituel comme elle a recherché au cours de cette même période le savoir matériel, les activités matérielles.

Supposons qu'à la fin de ce XIXe siècle, les hommes aient aspiré à trouver l'expérience intérieure de l'esprit, la connaissance de l'esprit, l'activité spirituelle. Que se serait-il passé s'ils avaient cherché à connaître le monde spirituel, et à partir de ce monde spirituel, à donner au monde physique un caractère, une base – au lieu d'avoir, dans les dernières décennies du XIXe siècle, couru de plus en plus, instinctivement, après ce savoir qui célèbre ses plus grands triomphes par la production des instruments de mort, et qui aboutit à l'enrichissement par des biens purement matériels ? Que serait-il arrivé si l'humanité avait aspiré à acquérir, en vue de l'action sociale, un savoir spirituel, des impulsions spirituelles ?

C'eût été un acte compensatoire aux forces de destruction ! Les humains auraient été plus lucides ; les premières décennies du XXe siècle n'auraient pas apporté la destruction, si la conscience avait été plus forte. Il faut justement que la conscience du spirituel soit plus forte que celle qui s'applique

au sensible, à la seule matière. Si la conscience avait été plus forte au cours des dernières décennies du XIXe siècle, les forces destructrices n'auraient pas eu besoin d'intervenir dans les premières décennies du XXe.

Cette situation, on la perçoit le plus intensément, de la façon la plus saisissante, mais aussi, dans la perspective de la théorie de la connaissance, la plus cruelle, lorsqu'on entre en contact avec des défunts qui ont regagné le monde spirituel soit dans les dernières décennies du XIXe siècle, soit dans les premières du XXe. Beaucoup d'âmes se trouvent parmi eux qui sur cette terre, dans la hâte, l'affairement et les efforts consacrés au domaine matériel, n'ont pas trouvé l'occasion d'éveiller leur conscience par des impulsions spirituelles.

Beaucoup ont passé par le porche de la mort sans avoir seulement pressenti ce que sont les notions, les idées qui évoquent les impulsions spirituelles. Si sur cette terre, avant que ces âmes aient franchi le seuil de la mort, la possibilité avait existé pour elles d'accueillir un élément spirituel dans leurs représentations, dans leurs concepts, elles l'eussent emporté au-delà de la mort. C'eût été un apport dont elles avaient besoin après la mort. Mais elles ne l'ont pas eu.

Celui qui connaît l'histoire de l'esprit, ce qu'on appelle l'histoire de l'esprit des dernières décennies du XIXe siècle et des premières du XXe, sait que l'on ne pouvait même plus employer le mot *esprit* à bon escient : on l'a appliqué à toutes sortes de choses, mais non pas à ce qui est vraiment l'esprit. Les âmes n'ont eu aucune possibilité de connaître l'esprit ici-bas. Il leur faut avoir une compensation. Maintenant qu'elles ont pénétré dans le monde spirituel par le porche de la mort, elles ont soif, ces âmes qui ont vécu ici-bas dans le matérialisme. Et de quoi ont-elles soif ? De forces destructrices dans le monde physique ! Car c'est cela, la compensation.

Ces choses ne peuvent être esquivées à l'aide de notions commodes. Si l'on veut, dans ce domaine, apprendre à connaître les réalités, il faut cultiver en soi le sentiment de ce que l'on appelait dans les mystères égyptiens la nécessité d'airain. Si terrible que ce soit, il était très nécessaire que la destruction s'instaure, puisque les êtres qui avaient franchi le porche de la mort avaient soif de forces destructrices dans lesquelles elles pussent vivre, n'ayant pu ici-bas recevoir la compensation des impulsions spirituelles.

L'ordre ne remplacera pas le chaos avant que l'humanité se soit décidée à pénétrer son âme de vérités aussi graves, et à les rattacher aux idées politiques qui circulent dans le monde. Si ces vérités rendent un son pessimiste et que vous pensiez : comme l'humanité est loin encore de tout ce qui est exigé aujourd'hui ! – vous avez raison. Mais votre pessimisme justifié, qu'il soit suivi de l'incitation intérieure, de l'incitation lucide à tenter, partout où vous le pouvez, en tout lieu où vous vous trouverez, d'éveiller les âmes, de les guider dans la direction où la Science spirituelle peut envoyer ses impulsions.

Certes, on ne peut pas le faire beaucoup aujourd'hui – il faut cependant s'efforcer honnêtement, sincèrement, d'une manière que l'un ou l'autre puisse comprendre, d'attirer l'attention sur ce fait concret : l'époque moderne a éveillé chez les défunts des besoins que vient satisfaire ce que nous, vivants, connaissons ici-bas, et qui nous fait frissonner.

Lorsqu'on pense combien certains se font la tâche facile lorsqu'ils décrivent dans une perspective ou une autre l'aspect du pays où l'homme pénètre après avoir franchi le porche de la mort, lorsqu'on suit les sermons pleins d'onction – et maintenant les hommes politiques suivent l'exemple des orateurs d'église – avec leurs représentations commodes sur le monde spirituel, on peut se faire une idée vivante de la

distance qui sépare de la réalité la suffisance des hommes qui aujourd'hui sont des guides.

Lorsqu'on compare les discours de ces dirigeants – qui se distinguent dans la vie par le fait qu'ils sont aussi éloignés que possible de diriger, et qui sont eux-mêmes guidés par toutes sortes de forces inconscientes, sauf par les bonnes – lorsqu'on compare ces discours avec ce qui est nécessaire pour le présent, on voit combien le moment est grave, infiniment grave.

Un monde suprasensible touche aux frontières de notre monde physique. Jamais l'action de ce monde métaphysique tout proche du nôtre n'a été aussi intense qu'à notre époque. Seulement les humains ne s'en aperçoivent pas ; pas même lorsque cette action devient terrible, redoutable, lorsque l'âme en est bouleversée. Des paroles résonnent aujourd'hui à travers le monde qui ont un caractère si éclairant qu'en fait, des hommes innombrables devraient y prêter l'oreille. En règle générale, ils ne le font pas, ou tout au moins ils ne le laissent pas voir.

Quelques-uns de nos amis se rappelleront qu'au cours des trois dernières années, j'ai souvent attiré leur attention sur le fait que si un jour, à l'avenir, on écrit l'histoire de ce qu'on appelle la guerre {3} – aucun critique actuellement ne l'a fait, bien que ce soit très faisable –, on ne pourra pas employer la méthode qui a abouti à ce conte, à cette légende – comment l'appeler ? – que l'on désigne actuellement du nom d'histoire. Cette histoire, des érudits – ainsi les qualifie le monde – sont restés des mois, des années, des décennies dans des bibliothèques à étudier des documents diplomatiques pour l'écrire.

Il faudra que le temps vienne où la plus grande partie de

l'histoire confectionnée de cette façon sera bonne à mettre au rebut. On ne pourra pas écrire l'histoire des dernières années selon cette méthode, à moins d'être insensé. Car les choses qui ont conduit à ce chaos se révéleront, non pas aux hommes qui jusqu'à présent ont écrit l'histoire, mais à ceux qui ressentent vivement ce que cela signifie lorsqu'un pauvre homme, traduit devant un tribunal, jette à la face du monde ces tristes paroles pour résumer sa situation : il est arrivé ceci, puis cela, et à ce moment-là j'ai perdu la tête ! – Voilà les paroles qu'a prononcées lui-même Suchomlinow, le pauvre homme : « J'ai perdu la tête ! »{4}

Il n'est pas le seul, d'autres encore ont perdu la tête à cette époque. Et que sont dans le cours de l'histoire ces instants où des humains, de leur propre aveu, ont perdu la tête ? Ce sont les moments où Ahrimane avec ses cohortes trouve accès à la race humaine et à ce qui se passe parmi les hommes. Lorsque l'être humain veille sur sa conscience, que celle-ci n'est en aucune façon obnubilée ou paralysée, ni Ahrimane, ni Lucifer ne peuvent s'y attaquer. Mais lorsqu'elle est paralysée, lorsque pour la qualifier on a besoin d'employer cette formule : j'ai perdu la tête, à ce moment, Ahrimane et ses cohortes pénètrent sur le théâtre des événements du monde. Il se passe alors des choses qui ne sont pas consignées dans les archives diplomatiques, dans lesquelles – soit dit entre parenthèses – au cours des dernières années, on a inscrit vraiment peu de choses raisonnables.

Mais même en dehors de ce qui s'est passé à notre époque et qui a engendré ce chaos – ce ne sont pas des actes humains seulement – ce sont avant tout des entités ahrimaniennes qui par leurs actes cherchent à intervenir, en obnubilant les consciences. Je le sais, plus d'un est présent ici qui, peu après

que l'actuelle catastrophe se fût produite, a reçu de moi cette indication : lorsqu'on voudra parler des causes de la catastrophe, on ne pourra pas se référer à des documents ; devant ces événements, il faudra considérer les faits par lesquels il apparaît que des entités ahrimaniennes sont intervenues dans les événements humains.

Ce qui est nécessaire, c'est que l'on prenne ces choses suffisamment au sérieux, que l'on se penche sur elles non seulement en usant de formules abstraites, mais très concrètement, et qu'on les considère comme des réalités. Que les hommes qui ignorent tout cela raillent lorsqu'on dit : Ahrimane a trouvé l'accès de l'évolution humaine. Aujourd'hui ils se gaussent de ceux qui parlent ainsi ; l'histoire rira un jour de ces railleurs !

On ne peut pas dire que ce qui affleure à la surface : les jugements, les représentations et les concepts, aient révélé au cours des dernières années une maturité particulière – vraiment pas ! On n'était même pas compris lorsqu'il y a un an et demi, en un lieu ou en un autre, on faisait allusion à quelque chose qui pourrait survenir, qu'il faudrait observer avec beaucoup de vigilance, qu'on ne devrait pas prendre à la légère.

Lorsqu'on précisait ensuite tel ou tel élément concret par lequel on voulait indiquer aux âmes humaines ce qui allait se passer : jamais l'on ne voyait s'éveiller la vigilance nécessaire pour recevoir l'indication donnée. Et maintenant les faits sont là. Et on le voit : ils ne sont pas considérés comme quelque chose qui plonge des racines très profondes dans un certain terrain, mais comme quelque chose dont on juge en fonction de phrases dites ; or, aujourd'hui, l'humanité n'est pas du tout

portée à discerner à quelle source puisent ces phrases ; on prend les choses comme elles se présentent.

Vous comprenez probablement ce que je veux dire. Vous comprenez que ce que je voyais venir de plus en plus distinctement depuis un an et demi, c'est la note du pape {5}. J'ai cherché à trouver quelque part un jugement qui se rattacherait en fait à cette note du pape ; c'est une question qui devrait nécessairement se poser aux âmes. Pensons-y : c'est seulement depuis le XVIe siècle – nous en avons souvent parlé – qu'est apparu ce qu'on appelle aujourd'hui l'État.

Certes, ces hommes étranges qu'en bien des lieux du monde on appelle des historiens parlent des États comme d'une chose qui existe depuis je ne sais combien de temps. Mais ces historiens-là ne connaissent pas grand-chose à la véritable histoire. Ce qui constitue aujourd'hui l'État ne date pas de plus de quatre à cinq cents ans. Ce qu'il y avait auparavant, c'était tout autre chose. Et il est important de le savoir et de s'en faire une idée vraiment claire.

L'élément sacerdotal, ce qui vit à Rome, est vraiment plus ancien que les États modernes ; en son temps il avait sa justification, et il a été efficace dans le monde. J'ai cherché à voir si l'on se pose cette question : que signifie donc pour ces institutions modernes nées il y a quatre à cinq siècles qu'elles ne trouvent pas la possibilité de parvenir d'elles-mêmes à établir l'ordre, qu'elles se retournent vers l'ancien élément sacerdotal comme vers une chose dont on discute comme cela se fait ici et là ?

Je voudrais bien savoir, quand quelqu'un se demande s'il peut patiner alors que la couche de glace a un centimètre d'épaisseur, s'il répond par l'affirmative ! Car les concepts que

les humains se font pour juger des impulsions que l'élément sacerdotal introduit dans la vie moderne, sont par rapport à ce qui est en cause comme une couche de glace d'un millimètre par rapport à l'eau qui est en dessous. Et ce que les humains écrivent et disent aujourd'hui ressemble à un patineur évoluant sur une couche de glace qui n'aurait pas plus d'un millimètre d'épaisseur ; personne ne cherche à comprendre que ce qui importe, ce n'est pas de prendre en mains un document et de suivre des yeux les phrases qui s'y trouvent, mais bien de savoir avant tout que telle ou telle phrase a un sens tout à fait différent suivant son origine.

Partout aujourd'hui la nécessité s'impose d'exhorter, d'exhorter avec gravité à rechercher la compréhension profonde des choses, à être en quête des liens entre les choses, des réalités, et non de l'apparence. Personne ne s'avoue vraiment : eh oui, voilà ce qu'il en est ; je ne comprends pas encore ; je n'en parlerai donc pas. Il ne faut pas du tout s'étonner, étant donné le caractère incroyablement superficiel de la culture générale, que les gens puissent tout comprendre et juger de tout. Mais s'avouer que l'on ne peut émettre de jugement sur une chose, qu'il faut peut-être d'abord acquérir des bases, les hommes d'aujourd'hui le font difficilement. Il leur vient à peine à l'idée qu'il est nécessaire auparavant d'avoir des connaissances de base.

Pour les temps qui vont venir, il importe infiniment que l'on comprenne vraiment ce que sont les forces à l'œuvre, que l'on sache ceci : le chaos ne sera vraiment pas moindre si – envisageons cette hypothèse – le sacerdotal devait réussir à instaurer un début d'ordre apparent. L'idée la plus erronée qu'on puisse adopter, la voici : ah, peu importe d'où viendra la paix, même si elle vient du pape ! Eventuellement une paix due au pape ne serait pas une mauvaise chose, évidemment,

mais il s'agit de voir dans quel sens la comprendront ceux qu'elle concerne.

Il faut voir clairement l'appel pressant de notre temps, un appel qui se répète à chaque heure, à chaque minute : éveille-toi ! – Seul celui-là peut comprendre aujourd'hui la science spirituelle d'orientation anthroposophique, qui est capable de distinguer que l'humanité est devant une alternative inéluctable : ou bien l'esprit sera compris, ou bien le chaos subsistera. Un chaos camouflé ne serait pas meilleur que l'actuel chaos sanglant.

Si, dans les années qui viennent, nous n'avons rien d'autre que le matérialisme, toujours le matérialisme – peut-être un matérialisme évolué – si, sur la base de ce qui s'est passé au cours des trois dernières années et dont l'humanité qui dort ne se rend pas encore compte, si sur cette base devait s'instaurer une nouvelle course aux richesses matérielles, celle que bien des gens aspirent à voir venir comme un fruit de la paix, alors, à nouveau des âmes franchiraient le porche de la mort et auraient soif de destructions. Et la destruction n'aurait pas de fin.

La seule et unique chose qui compte, c'est le sentiment, l'impulsion intérieure à acquérir de la nécessité d'une spiritualisation. On ira de l'avant dans la mesure où l'on y parviendra. Celui qui veut comprendre un peu notre époque, et qui pèse ce qu'elle vaut à la lumière des vérités si graves que nous avons si souvent évoquées, celui-là doit tout de même ressentir ce qu'a de terrible, d'affreusement banal et de superficiel ce qu'on dit ou écrit de par le monde.

Imaginez une troupe d'enfants qui casseraient tout chez leurs parents : les vases, les assiettes, les verres, tout. On les regarde, on réfléchit à la manière de les faire cesser, car ils continuent de courir à la cuisine, au garde-manger et partout

où il peut y avoir quelque chose à casser. Enfin on s'avise d'un remède. Un groupe de ceux qui assistaient à la chose, et qui prétendent même être les éducateurs des enfants, a cette idée : ils font en sorte que tout ce qui est cassable soit apporté et démoli, tout entièrement. Alors on ne cassera plus rien, le massacre prendra fin !

Ne tiendrait-on pas pour fous de pareils éducateurs ? C'est une chose qu'on comprendrait bien. Mais lorsque des hommes qui se tiennent pour sages proclament de par le monde : il faut mener des guerres sanglantes jusqu'à la paix, il faut d'abord tout démolir afin que sur terre les destructions ne soient plus possibles – on considère cela comme de la sagesse. Tuer aussi longtemps qu'on peut pour mettre fin au meurtre, pour lutter contre le meurtre, voilà de la sagesse !

Pour qui possède encore un brin de logique, ce n'est pas de la sagesse, pas plus que lorsque l'éducateur d'une troupe d'enfants dit : afin qu'on ne casse plus rien, je vais vite amener tout ce qui peut être encore cassé, et après on ne cassera plus rien sans doute. Pourquoi les gens qualifient-ils cette attitude de folie, et celle dont je parlais précédemment de « politique de l'avenir » ? Parce qu'aujourd'hui, chez les humains, l'activité de la pensée cesse là où elle devrait être la plus intense : là où cette pensée devrait être appliquée aux grandes questions de la destinée.

C'est de cela que nous parlerons demain ; et nous traiterons ensemble de quelques vérités spirituelles graves.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

30 septembre 1917

J'aimerais aujourd'hui, à titre de préparation, ajouter quelques points à l'image à laquelle je donnerai demain un achèvement plus global.

L'époque présente est un temps – vous l'aurez senti par le contenu des considérations d'hier – dont on peut dire qu'il faudra que se transforment beaucoup la pensée, le sentiment, le vouloir des hommes. Les âmes devront prendre une autre orientation. En ce qui concerne précisément la vie la plus intime de l'âme, il faudra que disparaissent de vieilles habitudes transmises par l'hérédité ou par l'éducation ; une nouvelle forme de penser et de sentir devra naître.

Le temps l'exigera. Je pense que lorsque chacun de vous laisse agir sur son âme la vérité qui a été commentée hier, il en reçoit une impression marquante et profonde : cette vérité de la corrélation entre les phénomènes de destruction ici, sur le plan physique, et la spiritualisation de l'humanité. Car songeons-y, sous l'effet de cette vérité, nous sommes contraints de sentir que nous formons avec les morts, avec les disparus, une communauté.

On peut certes ressentir très douloureusement ce qui se passe ici sur le plan physique – on doit le ressentir ainsi ; mais d'autre part il ne faut pas oublier que les âmes qui ne comptent pas au petit nombre de celles qui dans les dernières décennies se sont nourries de vie spirituelle, ont soif de phénomènes de destruction s'accomplissant ici sur la terre, parce qu'elles puisent dans ces destructions des forces pour la vie de l'âme et de l'esprit après la mort.

Et il en découle pour nous une incitation à faire tout notre

possible pour promouvoir la seule chose qui puisse à l'avenir débarrasser l'humanité des forces de destruction, à savoir la vie spirituelle. Il nous faut voir clairement ceci : dans le passé, la situation n'était pas telle qu'une époque matérialiste provoquait nécessairement guerres et destruction. Mais à l'avenir il en sera ainsi.

L'humanité souffre de nombreuses illusions qui lui viennent du passé. Ces illusions n'ont pas, jusqu'à présent, été aussi néfastes qu'elles le deviendront dans le cours ultérieur de l'évolution. On peut dire d'une manière générale que les âmes de nos contemporains dorment encore et ne remarquent pas des changements considérables qui se produisent à notre époque. Pourtant, parfois, ils en perçoivent l'un ou l'autre instinctivement, et plus d'un ressent ce que sont les grandes énigmes du monde. Seulement, beaucoup ne sont pas encore prédisposés à les ressentir avec toute la profondeur, toute l'énergie nécessaire.

Quelques-uns discernent maintenant, sous l'impression des événements bouleversants, destructeurs, l'une de ces énigmes. Mais ils sont, sous bien des rapports, hors d'état de trouver une réponse. L'énigme dont je parle, c'est le décalage qui existe actuellement entre la progression intellectuelle et le développement moral. C'est une chose que, pour la première fois en ces temps modernes, les darwinistes précisément ont discernée au milieu des conceptions matérialistes ; Haeckel a fait aussi, dans ses « Énigmes du monde », une remarque dans le même sens.

En ces temps de guerre, on remarque de plus en plus que cette disharmonie entre la vie intellectuelle et la vie morale des humains au cours de l'évolution devient une énigme pour beaucoup d'âmes. Les gens se disent avec raison : quels énormes progrès a fait la vie intellectuelle, la vie de

l'intelligence, celle que beaucoup d'hommes aujourd'hui appellent la vie scientifique, sur laquelle ils édifient l'actuelle conception matérialiste du monde – quels progrès énormes a fait l'intelligence humaine en appréhendant en profondeur les lois naturelles, en s'en servant pour construire toutes sortes d'instruments – qui à notre époque sont surtout des instruments de mort !

Les hommes réfléchiront à bien d'autres choses grâce à ces méthodes scientifiques. Ils analyseront la composition des substances et fabriqueront des aliments synthétiques, sans avoir l'idée que des produits chimiques ne peuvent pas être des nourritures au même titre que les aliments naturels, même si leur composition est identique.

L'évolution intellectuelle – disons aussi scientifique – a suivi une ligne ascendante. Mais la vie morale ne s'est pas développée dans la même mesure. Si ç'avait été le cas, l'actuelle catastrophe mondiale {6} aurait-elle pu éclater, aurait-elle pu se dérouler comme elle le fait ? On peut dire que, précisément parce que le développement moral ne progresse pas, la vie intellectuelle est marquée d'une certaine immoralité, qu'elle a pris sous bien des rapports un caractère destructeur.

Beaucoup de gens discernent aujourd'hui ce décalage, cette disharmonie entre le développement moral et la vie intellectuelle. Seulement le temps présent n'exige pas que de telles questions soient creusées assez profondément pour profiter vraiment à l'évolution de l'humanité, qu'elles soient appréhendées de façon à ce qu'on voie vraiment ceci : l'homme actuel ne peut pas s'informer réellement des arrière-plans profonds de la pensée et de l'action humaines, parce qu'à sa vue des choses se confondent qui en l'homme sont séparées et relèvent de domaines de l'univers tout à fait distincts.

La science actuelle a l’homme sous les yeux : corps physique, corps éthérique ou de forces formatrices, corps astral, Moi – mais tout cela mélangé. C’est ce qu’elle ne voit pas. Comment obtenir une science assez élaborée pour apprendre à distinguer les choses, puisque ces éléments constitutifs de la nature humaine relèvent de domaines de l’univers tout à fait différents, sont en relation avec des sphères cosmiques différentes ?

Avec notre corps physique et nos forces formatrices, nous sommes ici dans le monde physique, avec notre corps astral et notre Moi, nous pénétrons chaque nuit dans un tout autre monde, un monde qui tout d’abord n’a vraiment que peu à faire avec celui dans lequel se déroule notre vie de veille. Et en fait, ces deux mondes ne collaborent que parce qu’ils sont en contact l’un avec l’autre dans la nature humaine.

Songez aussi combien le Moi et le corps astral de l’homme sont plus jeunes que le corps physique et le corps éthérique ! C’est durant l’ancien Saturne que nous avons reçu le premier germe de notre corps physique, et il est passé par quatre stades : Saturne, Soleil, Lune et Terre. Le corps éthérique en a franchi trois, le corps astral deux. Le Moi n’est venu s’y joindre que pendant la période terrestre, il est jeune, il a donc un tout autre « âge » cosmique.

Or, l’appareil de notre intellectualité, ce qui lui sert d’instrument, est intimement lié à notre corps physique. C’est seulement en passant par une évolution aussi complète, par les phases de Saturne, du Soleil, de la Lune, de la Terre, que le corps physique est devenu l’instrument parfait que nous percevons dans le développement des nerfs, du cerveau, du sang. C’est cet instrument parfait dont nous nous servons dans l’activité intellectuelle.

J’ai indiqué déjà – en cette ville précisément – que l’être

humain est beaucoup plus compliqué qu'on ne croit en fait. Nous disons : le corps physique – mais c'est une chose qui n'est pas simple non plus. En effet, il porte en lui les dispositions reçues sur Saturne. Vint ensuite le corps éthérique. Ce corps éthérique, il s'est construit un élément correspondant dans le corps physique ; le corps astral et le Moi ont fait de même. Si bien qu'en fait ce corps physique en soi est constitué de quatre éléments : une partie dépend de lui-même, une deuxième du corps éthérique, une troisième du corps astral, une autre du Moi.

Laissons de côté le corps éthérique, qui est tripartite, puisqu'un élément lui est soumis à lui-même, un autre au corps astral, un troisième au corps physique, et restons-en à ce dernier. Il se révèle alors que la nuit, quand nous dormons, la partie du corps physique qui est subordonnée à elle-même continue tout naturellement de vivre ; ce qui est subordonné au corps éthérique continue également de vivre, puisque ce dernier est uni au corps physique. Mais qu'en est-il alors de l'élément qui est subordonné au corps astral, qui est organisé en vue du retrait du corps astral – lequel nous quitte durant la nuit – et aussi de l'élément qui est subordonné au Moi ? Car le Moi, lui aussi, est à l'extérieur. Ces deux éléments – appelons-les physique-astral et physique-Moi – sont donc, pendant la nuit, abandonnés par ce qui les organise en réalité.

Nous sommes, avec le corps astral et le Moi, hors de ce à quoi ils sont liés dans le corps physique. Aussi longtemps que nous vivons entre la naissance et la mort, nous laissons donc dans notre lit quelque chose qui est abandonné par ce à quoi il est lié. Ce quelque chose doit donc agir pendant le sommeil autrement que pendant la veille, vous le comprendrez. Car pendant la vie de jour, cet élément est parcouru du flux et de l'ardeur du corps astral et du Moi, mais non pendant la nuit,

non pendant le sommeil. Aujourd'hui, l'être humain ne se pose aucune question, parce que – nous l'avons dit – tout se confond et se mêle à ses yeux, parce qu'il ne distingue pas ces éléments constitutifs de sa personne corporelle, pourtant très nettement différents.

Ce qui, dans le corps physique de l'homme, peut être appelé le physique-astral, agit durant la nuit avec des forces très semblables à celles de Mercure, les forces mercurielles, celles qui font du mercure un liquide. Par contre, ce qui dans le corps physique est subordonné au Moi, agit durant le sommeil comme le sel. Ainsi, pendant qu'il dort, l'homme est parcouru tout entier par le « sel » et le « mercure ».

Ce sont là des choses que les alchimistes sérieux savaient encore avant le XIVe siècle. C'est seulement par la suite qu'est apparue une alchimie dégénérée, et qu'ont été publiés les livres qu'on lit encore aujourd'hui. Des connaissances comme celles qui viennent d'être exposées se retrouvent jusque chez Jacob Böhme, qui parle aussi de sel, de soufre et de mercure.

Ce sont là des mystères de la nature humaine. De ce dont nous venons de parler, nous pouvons dire : quand nous dormons, nous portons notre regard sur un corps salinifié et mercurisé. Qu'il soit mercuriel a des conséquences très importantes dont nous parlerons peut-être au cours de ces semaines. Qu'il soit salinifié – je pense que ce ne serait peut-être pas très difficile de s'en rendre compte quand on se lève le matin.

Mais qu'est-ce que cela signifie ? C'est dans ce corps ainsi salinifié, minéral, qui forme des dépôts, et dans ce qui est mercuriel, et parcourt l'être d'un courant vivifiant – car le « mercure » est en réalité vivifiant –, c'est dans cet élément

que pénètrent au réveil le Moi et le corps astral, qui durant le sommeil nocturne se trouvaient dans le monde spirituel. Des éléments rentrent donc en contact qui pendant la nuit n'ont pas de lien. C'est cette situation d'action réciproque qui permet de transmettre ce qu'on a acquis dans le monde spirituel. « Mercure » et « Sel » ont reposé. Le Moi et le corps astral interviennent alors et les imprègnent de ce qu'ils ont vécu dans le monde spirituel.

Par là l'instrument du corps physique, qui s'est développé depuis Saturne, est encore enrichi. Dans le corps physique, nous avons d'une part un instrument dont nous nous servons pour l'activité intellectuelle, si vénérable et si bien formé, parce qu'il a derrière lui une longue évolution ; mais en outre, par le processus que je viens de décrire, une influence du monde spirituel vient s'y ajouter à notre époque. C'est pourquoi les hommes d'aujourd'hui peuvent, à partir du monde spirituel, agir sur l'instrument de l'intellectualité ; c'est pourquoi, aujourd'hui, cette intellectualité est si importante.

Mais le monde dans lequel nous sommes pendant le sommeil a une particularité bien précise : il n'a en lui aucune loi morale. Si étrange que cela puisse vous paraître, depuis le moment où vous vous endormez jusqu'au réveil, vous êtes dans un monde sans lois morales. On pourrait dire aussi : un monde qui n'est pas encore moral. Lorsque nous nous réveillons, nous en ramenons, il est vrai, des impulsions qui peuvent s'emparer du corps physique et du corps éthérique dans le sens de l'intellectualité – mais non pas dans le sens de la moralité.

Cela est tout à fait exclu, car dans ce monde où nous sommes pendant le sommeil, il n'y a pas de lois morales. Les gens croient qu'il serait préférable que les dieux aient tout ordonné de telle sorte que l'homme n'aurait pas besoin de

vivre sur terre ; ils sont bien dans l’erreur : car alors l’homme ne pourrait jamais devenir moral. La moralité, l’homme ne l’acquiert que par la vie sur le plan physique. Les humains ne peuvent devenir moraux que sur le plan physique. Du monde spirituel, nous ramenons donc bien de la sagesse dans notre corps physique, mais non pas de la moralité.

Cela est très important et nous explique pourquoi les hommes sont moins évolués au point de vue moral, alors que les dieux ont si bien fait le nécessaire pour leur intellectualité, non seulement accordée par l’évolution à travers Saturne, le Soleil, la Lune et la Terre, mais pour laquelle ils les pourvoient encore d’un viatique en les imprégnant de sagesse dans le monde où l’homme séjourne pendant le sommeil. Nous ne connaîtrons que plus tard, dans la seconde moitié de l’évolution de Vénus {7}, des états analogues où pendant le sommeil nous serons en liaison avec un monde moral. Ce fait nous montre qu’il est infiniment important de veiller à ce que notre vie sociale soit imprégnée de moralité.

Ce sont là des choses que l’humanité moderne ne veut pas aborder. On a parfois l’impression de se trouver devant des énigmes, comme je vous le disais ; mais on ne veut pas aller jusqu’au fond des choses, parce que c’est inconfortable, parce qu’on veut prendre l’homme comme il est là, et non pas penser qu’en cet être humain des fils sont noués qui se prolongent jusque dans le Cosmos, au-delà de l’espace, au-delà du temps, et qu’il ne peut pas être expliqué dans son comportement habituel si l’on ne tient pas compte de ces rapports.

C’est un fait grandiose et puissant : le sommeil nous est utile pour notre intellectualité, et même pour le génie – car le génie aussi ramène du sommeil ce qui imprègne le sel et le mercure en lui, et c’est même sur ce fait précisément que

repose le développement du génie –, mais la moralité ne peut être affermie que si l'homme se pénètre progressivement, sur le plan physique, de forces morales.

Le centre de la vie morale, pour l'humanité terrestre, c'est l'impulsion du Christ. C'est pourquoi il est si important – je l'ai souvent souligné dans d'autres perspectives – que l'être humain ait un lien ici, sur le plan physique, avec l'impulsion du Christ. C'est une chose qui doit être appréhendée à partir des points de vue les plus différents. Il paraîtra donc compréhensible que, si quelqu'un, même animé d'instinct par des impulsions de sagesse – car de telles impulsions se communiquent dans le sommeil – puisse ainsi inventer les machines les plus compliquées et participer au progrès scientifique et technique, il n'est pas dit que la chose soit en rapport avec la moralité, qui réside en fait dans une tout autre sphère.

De telles choses sont aujourd'hui, pour les humains, désagréables à apprendre et à savoir. Et pourtant il faut qu'elles soient connues si nous voulons un jour sortir du chaos dans lequel le monde a glissé. Ce sont là des vérités extrêmement graves. L'évolution de l'humanité pourrait s'arrêter si elles ne prennent pas pied dans la vie terrestre. Car les dieux n'ont pas voulu faire des hommes des robots pour agir sur eux automatiquement en quelque sorte, ils ont voulu en faire des êtres libres qui peuvent discerner ce qui les fera aller de l'avant.

L'objection : pourquoi les dieux n'interviennent-ils pas ? Est sans valeur. Il faut entreprendre des tentatives ; et si une telle tentative pour parvenir à la connaissance spirituelle échoue une fois, il ne faut pas en tirer de fausses conclusions ; ceux qui viendront après devront d'autant mieux concevoir l'impulsion à agir dans un sens qui soit favorable à un progrès

spirituel.

J’ai dû récemment m’occuper beaucoup d’une importante tentative de cette nature et qui, à l’époque, n’a pas eu un grand succès. C’était lorsque j’écrivis pour la revue « Das Reich » la première partie de mon essai – qui aura une suite – sur « Les noces chymiques de Christian Rosenkreutz en l’année 1459 ». Ces « Noces chymiques de Christian Rosenkreutz en l’année 1459 » ont été écrites au début du XVIIe siècle. Dès 1603 elles commençaient à être lues ; l’ouvrage parut en 1616. L’auteur s’appelait Johann Valentin Andreae ; mais il a écrit encore d’autres œuvres : ce qu’on appelle la « Fama Fraternitatis » et la « Confessio ».

Ce sont des œuvres étranges, sur lesquelles les gens ont émis toutes sortes d’opinions sensées et surtout peu sensées. Je veux aujourd’hui indiquer simplement ceci : bien que ces écrits puissent faire tout d’abord l’impression de satires, ils apportaient une grande impulsion : celle d’approfondir la connaissance de la nature dans le spirituel – on pourrait dire : la connaissance spirituelle de la nature – jusqu’au point où, par une compréhension plus profonde des lois naturelles, on aborde aussi les lois de la vie sociale, de la vie en commun.

Dans ce domaine, les humains ont particulièrement du mal à distinguer la maya, l’illusion, de la réalité. Les motifs que souvent nous attribuons à nos actes, ou que d’autres nous attribuent, ne sont pas les vrais. C’est une chose pénible pour l’homme que de le constater – mais, je l’ai souvent exposé, ce ne sont pas les vrais. Les positions que les humains occupent dans la vie sociale extérieure, ne sont pas non plus les vraies. L’homme intérieur est dans la plupart des cas un tout autre être que le personnage dans la vie sociale ; il est tout autre que ce qu’il voit de lui.

Les humains croient fermement, lorsqu’ils font telle chose,

qu'ils agissent en vertu de tel motif ! Plus d'un croit avoir des motifs très désintéressés – alors qu'en réalité il est poussé uniquement par un grossier amour de soi-même. Mais il n'en sait rien, parce qu'il vit dans la maya en ce qui concerne sa position sociale et en ce qui le concerne lui-même. On ne peut y voir clair, en ce domaine, que si l'on perçoit les réalités en profondeur.

Johann Valentin Andreae était de ceux qui voulaient percevoir ces rapports profonds. Ce qui lui importait, entre autres choses, c'était de voir les réalités au-delà de la maya. Mais, n'étant naturellement pas un esprit ordinaire, il ne croyait pas que cela pût se faire au moyen des discours par lesquels, aujourd'hui, les profonds pédagogues, et d'autres avec eux, veulent réformer le monde ; il voyait clairement qu'il faut d'abord plonger le regard dans le monde de la nature pour y trouver l'esprit. Car alors on peut discerner les liens par lesquels l'homme est vraiment uni à l'esprit. C'est alors seulement que l'on peut connaître les vraies lois sociales dont nous avons besoin.

On ne peut pas, aujourd'hui, réfléchir aux rapports sociaux lorsqu'on est un penseur scientifique au sens actuel de ce terme, parce que ce qu'on appréhende dans la nature et dans la vie sociale, ce n'en est que l'aspect superficiel. Johann Valentin Andreae recherchait les réalités naturelles et les réalités sociales profondes, car c'est dans cette profondeur seulement qu'elles coïncident. En réalité, si vous vous représentez la frontière entre la maya et la réalité, vous avez d'un côté une ouverture sur la nature, et de l'autre sur la vie sociale. C'est seulement quand le regard atteint au-delà que l'on voit qu'elles se rejoignent à l'arrière-plan.

Mais les humains n'iront pas jusque-là ; ils se contenteront d'observer quelques lois naturelles perçues à la surface des

choses, et parleront de la vie sociale superficiellement. On n'atteint pas par cette voie les liens internes des choses, et c'est ce à quoi aspirait Johann Valentin Andreae ; on devient tout au plus – pardonnez-moi, il faut parfois dire les choses comme elles sont – un Woodrow Wilson : on ne voit pas les liens des choses entre elles.

C'est ce que recherchait Johann Valentin Andreae, et c'est cette recherche que l'on perçoit à travers des œuvres comme la « Fama fraternitatis » et la « Confessio rosicruci ». C'était une adresse aux dirigeants politiques, aux hommes d'État de son temps ; c'était une tentative pour fonder un ordre social qui soit conforme à la réalité, et non à la maya. La « Fama fraternitatis » est parue en 1614, la « Confessio » en 1615, la « Chymische Hochzeit des Christian Rosenkreutz », écrite en 1603, parut en 1616. En 1618 éclata la guerre de Trente ans, et les très nobles aspirations exprimées dans la « Fama fraternitatis » et dans la « Confessio » furent balayées.

Nous vivons aujourd'hui en un temps où une seule année de guerre, par ses effets destructeurs, vaut largement ce qu'étaient autrefois dix années. Nous avons déjà derrière nous une guerre de Trente ans, si l'on se base sur les effets qu'elle eut à l'époque.

Essayez de saisir ce fait, dont la pensée peut vous amener à concevoir la volonté et l'aspiration qui se manifestèrent semblablement au XVIIe siècle, mais furent paralysées par les événements de la guerre de Trente ans. Et je le disais déjà : quand de telles tentatives ont été faites, il ne faut pas par la suite se laisser arrêter ; il faut au contraire se sentir porté à redoubler d'activité afin que n'échoue pas une tentative ultérieure. Mais pour cela, il est nécessaire de connaître vraiment la vie.

Rattachons maintenant ces considérations à celles de l'an

dernier et du début de la présente année. J'ai attiré votre attention sur le cours étrange de la vie humaine dans son ensemble, de l'évolution humaine tout entière. Je vous ai rendus attentifs au fait que, tandis que l'individu augmente en âge, qu'il a d'abord un, deux, trois, quatre ans… puis trente, trente-cinq, quarante ans, etc, l'humanité dans son ensemble chemine en sens inverse. En tant que totalité, l'humanité était tout d'abord âgée, maintenant elle « rajeunit » de plus en plus. Lorsqu'on remonte dans le passé – il suffit d'aller jusqu'à la période qui marque la fin de l'époque atlantéenne et le début des temps postatlantéens, donc jusqu'à la catastrophe atlantéenne – on se retrouve à l'époque protohindoue.

Les conditions dans lesquelles se déroulait la vie extérieure étaient alors toutes différentes ; l'humanité dans son ensemble était ainsi constituée qu'elle restait évoluable jusqu'au-delà de la quarantaine. Aujourd'hui, c'est seulement pendant l'enfance et jusqu'à un certain moment de la jeunesse que nous restons capables d'évoluer, que le développement du corps garde un lien avec celui de l'âme et de l'esprit. Pendant que nous sommes enfant, puis jeune homme ou jeune fille, le développement physique et celui de l'âme et de l'esprit se font parallèlement.

Mais à un moment, ce parallélisme cesse. À l'ancienne époque hindoue, il se poursuivait, et les humains restaient, pour le développement de l'âme et de l'esprit, dépendants de celui du corps. Ce développement ne prenait fin que la vieillesse venue. C'est pourquoi, à cette époque, on admirait sans réserve et dans l'humilité les personnes d'âge.

Puis vint l'époque de la Perse antique. Les humains n'étaient plus évoluables jusqu'à un âge aussi avancé, mais seulement jusque dans les années quarante, jusqu'à la cinquantaine passée ; à l'époque de la Perse et de la Chaldée,

jusqu'au-delà de la quarantaine. Puis vint l'époque gréco-latine, où les hommes n'étaient capables d'évoluer que jusqu'à 35 ans. Ensuite – vous le savez, l'époque gréco-latine a commencé au VIII[e] siècle avant Jésus-Christ – l'humanité ne pouvait plus évoluer que jusqu'à 33 ans. Ce fut le temps où s'accomplit le Mystère du Golgotha. L'humanité était alors évoluable jusqu'à l'âge où le Christ passa par le Mystère du Golgotha.

Elle continua de « rajeunir ». À l'aube de la cinquième époque postatlantéenne, au XV[e] siècle, l'humanité pouvait évoluer jusqu'à 28 ans seulement et en restait là ; aujourd'hui, les hommes sont abandonnés par la nature et laissés à eux-mêmes, ils ne mûrissent que jusqu'à 27 ans. Alors que dans le passé ils restaient d'eux-mêmes aptes à se développer, il faut que l'évolution par nature, celle qui est liée au corps, s'achève à 27 ans, si l'être humain ne s'ouvre pas dans son âme à une impulsion spirituelle et ne veille pas à progresser de l'intérieur. Ceux qui le négligent, qui n'avancent pas par une impulsion intérieure, qui ne s'ouvrent pas au spirituel, en restent aujourd'hui à 27 ans, même s'ils deviennent centenaires.

C'est-à-dire qu'ils portent les caractères, les signes distinctifs de l'homme de 27 ans. Et parce que les humains se refusent à rechercher des impulsions spirituelles intérieures, nous avons une civilisation, une vie sociale de gens de 27 ans. Dans la vie sociale, nous ne dépassons pas le niveau de la 27[e] année. L'humanité est dominée par la mentalité de la 27[e] année. Si les choses continuent ainsi, elle reviendra à 26, 25, 24 ans à la sixième époque postatlantéenne, puis à 21 ans, et plus tard à 14 ans.

Il faut s'arrêter à ces choses, sans devenir pessimiste pour autant, mais en les percevant de manière à ce qu'elles engendrent en nous une impulsion à rechercher la vie

spirituelle, à rechercher par nous-même, par le travail intérieur, ce que la nature ne peut plus nous donner.

Ainsi apparaît dans une autre perspective combien les impulsions spirituelles sont nécessaires pour la civilisation. Les personnalités caractéristiques, les dirigeants, ceux qui donnent le ton, sont aujourd'hui des gens qui ne dépassent pas la 27e année. Qu'est-ce qui, actuellement, donne particulièrement le ton ? Si aujourd'hui un homme venait au monde plein de vie, et qu'il ne s'imprègne guère de la tradition, mais s'ouvre à ce que justement la nature lui donne, sans subir beaucoup les influences extérieures, il porterait en lui, de façon bien caractéristique, ce qui vient de soi-même.

Chez beaucoup d'êtres, cet apport est coloré différemment par l'éducation. Prenons par exemple un homme tout à fait caractéristique, sur la personne duquel ne soient visibles que les marques du présent, un homme né peut-être dans la pauvreté et qui n'ait pas reçu une éducation basée sur la tradition ; qui ne laisse agir sur lui que ce qui lui vient des conditions dans lesquelles il vit : il grandirait, serait d'abord très vivant, parce que cela correspond à notre époque : on est très vivant à 7, 14, 21 ans, on est un être très énergique jusqu'à 21 ans.

Mais si cet être ne peut pas se développer spirituellement, s'il est très représentatif de notre époque, il cessera d'évoluer à 27 ans. S'il devenait un homme très représentatif du temps présent, il arriverait à peu près ceci : cette 27e année constituerait dans sa vie une césure marquée, si marquée que la situation à laquelle il arriverait ne permettrait plus aucune évolution, parce qu'il serait engagé pour la vie.

Dans les conditions actuelles, cela pourrait se faire ainsi : après avoir été un self-made man d'une grande énergie, ayant toutes les impulsions que l'époque donne par elle-même, il

serait élu, à 27 ans tout juste, au Parlement. Lorsqu'on est élu à un Parlement, on est engagé, on ne peut plus faire machine arrière, on en reste là – c'est précisément le fait de notre époque – et l'on est particulièrement représentatif pour cette époque moderne.

Et comme le Parlement est l'idéal de l'époque actuelle, ce serait précisément une césure marquante dans la vie d'un homme qui refuse tout ce qui va vers l'avenir, qui s'est si bien adapté à la situation extérieure, qu'en un mot, il aura toujours 27 ans. Cet homme de 27 ans, fort, vigoureux, portant en lui les impulsions de l'époque, entrerait donc au Parlement. Un peu plus tard, il en sortirait peut-être pour devenir ministre. On continue de monter, on devient un de ceux qui donnent le ton à notre époque. Mais on est seulement un homme caractéristique du présent, un homme de 27 ans.

Cet homme existe ; un homme placé par la naissance dans des conditions telles qu'il n'a acquis que ce qui lui venait des circonstances, qu'il n'a rien reçu de la tradition. Il est ainsi devenu un être fort, vigoureux, capable de surmonter toutes les difficultés qui peuvent s'opposer à ce qu'on acquiert durant les 27 premières années de la vie, et qui, précisément à l'âge de 27 ans, a été élu au Parlement, où il a tenu tout d'abord le rôle d'un trublion, d'un opposant.

Mais il a rapidement fait carrière et il est devenu une sorte de plaque tournante : cet homme, c'est Lloyd George, personnage caractéristique entre tous pour notre époque, pour la manière de vivre de notre époque ; ce que révèle le simple fait que ce self-made man s'est engagé pour la vie à l'âge de 27 ans exactement, où il fut élu député ; ce que révèle aussi toute sa carrière. Or, c'est cette manière de vivre qu'il faut abandonner pour celle dans laquelle prendront place, à la 27e année, les impulsions spirituelles.

Lorsque le regard atteint les réalités intérieures de la vie, on discerne dans les faits que ne perçoivent pas les humains – parce qu'ils dorment – les événements essentiels du présent. Pour celui qui connaît les liens des choses entre elles, cette accession à 27 ans d'un self-made man à une carrière parlementaire est une chose extrêmement significative.

Ce sont là les choses que les hommes doivent peu à peu observer et dont ils doivent tenir compte, par lesquelles ils doivent connaître les réalités profondes de la vie, celles qu'ils voudraient bien ignorer parce qu'elles leur sont désagréables. Désagréables parce qu'ils préfèrent se laisser aller instinctivement aux passions, aux réactions d'émotivité qu'ils cultivent eux-mêmes, plutôt que de se consacrer à la connaissance ; parce qu'ils veulent vivre le monde abandonnés à cette affectivité, et non en se guidant eux-mêmes.

C'est ce sujet dont nous poursuivrons demain l'étude.

TROISIÈME CONFÉRENCE

1er octobre 1917

Au cours de cette série de conférences, je m'efforcerai de vous faire un exposé cohérent qui vous donne la possibilité de comprendre, à certains points de vue tout au moins, le présent et le proche avenir. Pour certaines choses, il me faudra cependant remonter loin dans le passé. Il faudra donc tenir compte du fait que je tracerai, tout au long de ces conférences, un fil conducteur, comme on dit, et qu'il faudra considérer les faits isolés dans le contexte d'ensemble. Je reprendrai les choses de loin dans les perspectives les plus différentes, je rassemblerai des pierres de construction qui parfois sembleront n'avoir que de lointains rapports entre elles, mais dont vous avez besoin pour comprendre le présent.

À l'époque actuelle – et j'entends par ces mots, en fait, une période qui englobe des décennies dans le passé et dans l'avenir – il faut tenir compte tout particulièrement d'une chose. Des vérités doivent être énoncées qui, sous bien des rapports, sont radicalement opposées à ce que l'humanité actuelle non seulement croit, mais aussi qu'elle considère plus ou moins comme évidentes ; si bien que le rapport entre la science spirituelle et les opinions couramment admises aujourd'hui dans le monde se présente de la manière suivante : la science spirituelle a telle ou telle chose à dire.

Dans le monde, on a une opinion non seulement divergente, mais sous bien des rapports diamétralement opposée aux vérités que la science spirituelle doit répandre. Il est donc tout naturel qu'aux humains qui entendent ces vérités, elles paraissent incroyables, absurdes, folles.

Il faut le dire : même si en d'autres temps la vérité qu'il

fallait répandre en vue de préparer l'avenir était différente des idées courantes, si à toute époque il y eut une certaine divergence entre la vérité en marche et l'opinion locale ou universelle – jamais dans le passé cette divergence ne fut aussi grande, aussi décisive qu'à notre époque. Ce n'est peut-être pas valable dans l'absolu, mais dans un sens relatif : les humains sont aujourd'hui intérieurement très intolérants et de ce fait supportent moins les opinions qui diffèrent des leurs.

Les hommes d'aujourd'hui ressentiront une impression subjective de fantastique vis-à-vis des idées nouvelles, et beaucoup plus dans un proche avenir que ce n'était le cas dans le passé. Cependant, les circonstances sont telles que, à notre époque, des vérités que jusqu'à présent on a rigoureusement tenues secrètes, au sujet desquelles on imposait sévèrement, à ceux à qui elles étaient communiquées, de les taire à ceux à qui on ne pouvait les transmettre, ces vérités doivent de plus en plus être publiées, quelle que soit l'attitude des tenants de l'opinion générale, quels que soient les préjugés et les oppositions qu'elles rencontrent.

Pourquoi il en est ainsi, c'est ce dont nous aurons à parler encore au cours de ces conférences. Je mentionne tout d'abord quelques particularités qui se manifestent dans la manière dont les hommes du temps présent – et ceux d'un proche avenir – accueilleront ces vérités.

Sous bien des rapports, ces hommes du temps présent, bien qu'ils se croient très au-dessus des illusions et des superstitions du passé, s'abusent entièrement ; ils inclinent plus qu'à d'autres époques à s'adonner à des illusions vis-à-vis de certains faits de l'ordre universel, de faits importants, essentiels ; et ce à un degré tel que ces illusions deviennent des puissances qui dominent le monde, qui dominent les peuples, qui dominent la terre. C'est quelque chose de très important ;

dans le chaos actuel – et c’est justement pour cela qu’il y a un chaos – règnent des illusions, des conceptions illusoires.

Prenons-en tout de suite une fondamentale, une illusion essentielle du présent, qui est en rapport étroit avec les tendances matérialistes de l’époque, avec l’attrait que le matérialisme exerce sur les hommes. Cette illusion se caractérise par le fait que les humains penchent de plus en plus à se faire une idée tout à fait fausse de ce que nous appelons, dans le contexte de la science spirituelle, le plan physique. Et ils comprennent de moins en moins une parole du Nouveau Testament, essentielle dans cette perspective : « Mon royaume n’est pas de ce monde. » Cette parole rencontre l’incompréhension dans la mesure précisément où les personnalités marquantes, les dirigeants actuels, s’adonnent à cette illusion que, sous tous les rapports, leur royaume doit être de ce monde, que leur royaume doit s’établir sur le plan physique.

Que signifient ces paroles de l’Évangile ? Celui qui voit la réalité, qui la perce à jour, sait que le monde du plan physique ne pourra jamais être parfait. Celui qui pense en matérialiste par contre, s’adonne à l’illusion que sur ce plan physique, on doit arriver à la perfection. Là est la source de toutes les autres, dont une en particulier est caractéristique : l’illusion socialiste des temps présents.

Des illusions, les hommes de toutes les opinions, de toutes les nuances politiques s’en font. Les tenants d’une conception du monde libérale, d’une attitude libérale devant la vie, ont imaginé un certain ordonnancement du plan physique, et ils ont pensé que s’ils arrivaient à le réaliser, ce serait le Paradis sur terre. Les socialistes ne pensent à leur tour à rien d’autre qu’à organiser ce plan physique de façon à ce que tout soit bon, à ce que chacun mène une existence particulièrement

confortable, et on se la représente semblable pour tous. Lorsque les hommes commencent à dépeindre ces formes d'avenir sur le plan physique, c'est toujours un monde paradisiaque qui apparaît. Essayez donc d'examiner sous cet angle les plans des différents partis socialistes !

Mais vous trouvez des idées semblables chez d'autres aussi. Prenez les pédagogues. Bien entendu, tout écrivain ou personnalité active en matière de pédagogie est convaincu qu'il lui faut instituer un système, des principes d'éducation qui seront les meilleurs possibles, et qui sont aussi, dans l'absolu, les meilleurs qu'on puisse imaginer.

Il y a là une aspiration à laquelle il paraît insensé de vouloir s'opposer. Car les choses étant ce qu'elles sont, les humains ne peuvent guère dire autre chose que : celui qui ne veut pas que tout aille pour le mieux dans le monde doit être une bien méchante nature. – On peut comprendre que les gens pensent ainsi.

Mais si ce n'est pas par méchanceté qu'on s'interdit de penser ainsi, si c'est par une vue claire et authentique de la réalité, si cette vue claire nous dit : c'est tout simplement une illusion de croire qu'on peut atteindre sur le plan physique à une telle perfection – si une loi voulait que sur le plan physique les choses ne puissent jamais être parfaites – tout comme une loi veut que la somme des angles d'un triangle soit égale à deux droits –, alors il faut regarder une telle vérité en face sans lâcheté, courageusement.

Voilà les illusions qu'engendrent les perspectives matérialistes. Beaucoup de gens aujourd'hui disent : je crois à un monde spirituel – mais ce ne sont que des mots ; chez beaucoup d'êtres, c'est une parole, ce sont des mots vides. Dans la manière de sentir, dans les sentiments, dans les impulsions subconscientes des humains, il y a autre chose, une

tendance est ancrée à penser en matérialiste. Cette tendance les amène – même s'ils se bercent de l'illusion qu'ils ont foi en autre chose – à ne croire en fait qu'au plan physique.

Et celui qui ne croit pas avoir autour de lui autre chose que le plan physique, ne peut évidemment pas faire autrement qu'admettre pour unique idéal l'activité qui établira le Paradis sur ce plan physique ; sinon le monde entier serait une absurdité. Pour le matérialiste, il n'y a pas d'autre possibilité, si le monde ne doit pas lui paraître absurde, que de s'abandonner à cette illusion que maintenant, il est vrai, les choses sont bien imparfaites sur le plan physique, mais que l'on peut y établir des institutions qui le rendront parfait.

Tout ce qui se manifeste aujourd'hui dans ce domaine – soit d'une façon générale : tout ce qui provoque les discours de toutes sortes d'agitateurs politiques, sociologues et autres ; soit sur des points particuliers, disons par exemple dans le domaine de l'éducation –, tout cela repose sur des illusions. Et ces illusions, de leur côté, reposent sur ce fait que les humains ne voient absolument pas les rapports entre le plan physique et les autres sphères de l'univers, qu'ils n'ont aucune possibilité de se représenter pourquoi le Christ Jésus a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. »

Pourquoi le Christ Jésus n'a pas voulu instaurer ici-bas la perfection. On ne trouvera dans les Évangiles aucune preuve du fait que le Christ ait voulu transformer ce royaume du monde physique en un royaume de perfection. Jamais le Christ, évidemment, ne s'est abandonné à cette illusion. Mais il a voulu compenser ce refus d'instaurer le Paradis sur terre en donnant aux hommes quelque chose qui ne soit pas de ce monde : en imprégnant les âmes des impulsions qui continuent de vivre dans le monde, mais qui précisément ne sont pas de ce monde, n'appartiennent pas au plan physique.

De telles illusions dominent aujourd'hui l'humanité dans de très vastes milieux, et cela crée une situation malsaine. Car les hommes sont des êtres libres, ils peuvent concevoir, saisir ces illusions. À un niveau plus matériel, ces illusions se révéleraient aussitôt comme telles. Les insensés qui échafaudent dans le champ matériel de telles théories, manifestent aussitôt leur nature d'illusionnaires. Mais dans le grand domaine de la vie sociale, de la vie politique, cela ne se révèle pas tout de suite.

J'ai déjà souvent raconté ceci : alors que j'étais encore un blanc-bec, j'avais 22 ou 23 ans, un camarade vint me trouver, la tête toute échauffée, plein d'enthousiasme, et me déclara qu'il avait fait une découverte importante, destinée vraiment à faire époque. Voilà qui est bien, lui dis-je ; et qu'est-ce que tu veux en faire ? – Oui, dit-il, il faut que j'aille trouver Ratinger – c'était le professeur qui enseignait la mécanique appliquée à l'Université – et que je lui expose mon affaire !

— Sitôt dit, sitôt fait, il s'en fut, mais Ratinger n'était pas libre, et mon camarade revint, après qu'on lui eut donné un autre rendez-vous. Je lui dis alors : tu peux peut-être me raconter en attendant – nous avons un peu de temps – quelle découverte tu as faite.

C'était une affaire astucieuse. Il avait inventé une machine à vapeur telle que pour la chauffer, on n'avait besoin que d'un peu de charbon au départ ; il n'était pas nécessaire d'en rajouter ensuite, un mécanisme maintenait la machine constamment en marche. Une seule impulsion suffisait. Bien sûr, la chose devait faire époque, et vous vous demandez pourquoi elle n'existe pas !

Je me fis expliquer tout le mécanisme, et je lui dis : vois-tu, c'est très astucieux ; mais quand on regarde l'ensemble, c'est comme si tu voulais mettre un wagon de chemin de fer en

mouvement en le poussant de l'intérieur. Quelqu'un qui serait à l'extérieur et qui le pousserait, pourrait naturellement le faire avancer ; mais s'il était dedans, il ne le déplacerait pas d'un millimètre, tout en dépensant la même force. – C'est là-dessus cependant que reposait toute la chose.

Quelque chose peut être extrêmement logique, extrêmement astucieux, et construit par l'application de tous les principes techniques, et peut cependant être un non-sens, élaboré sans aucun lien avec la réalité. Et ce qui importe, ce n'est pas seulement une pensée logique et astucieuse, c'est une pensée qui soit conforme à la réalité. Mon camarade n'est d'ailleurs plus allé trouver le professeur Ratinger.

Or, dans le domaine matériel, dans le domaine de la mécanique, les choses se révèlent rapidement. Mais dans le champ du social, du politique, et d'une manière générale dans ce qu'on peut appeler dans un sens très large le domaine du bonheur du monde, cela ne se révèle pas si rapidement. On peut proposer au monde des choses tout à fait semblables, les hommes en sont éblouis et ils y croient. Mais dans son ensemble, l'affaire repose sur une situation analogue à celle où l'on veut pousser le wagon tout en étant dedans.

Un jour viendra où l'on qualifiera peut-être un certain caractère fondamental de l'ordre actuel à l'aide d'un mot qui caractérisera une pensée complètement illusoire, complètement irréelle. Et à l'avenir, on parlera certainement du « wilsonianisme » du début du XX[e] siècle, car ce wilsonianisme est dans le domaine politique exactement ce que voulait faire notre homme en poussant le wagon de l'intérieur.

Tous les concepts de base qui déterminent le wilsonianisme, et qui font aujourd'hui si grande impression, sont d'un bout à l'autre des concepts irréalistes, compte tenu du fait que pour d'autres raisons encore, ils ont sur les

hommes, aujourd'hui, une grande influence. Et s'ils exercent cette influence énorme, c'est en effet parce qu'ils ne peuvent pas engendrer de réalisations. Si l'on passait à la pratique, on s'apercevrait bientôt qu'ils ne valent rien.

Mais on peut s'imaginer qu'ils peuvent être réalisés. Si le wilsonianisme devenait une réalité, il ferait régner sur le monde entier la platitude. Car Woodrow Wilson mériterait en fait d'être appelé le Sauveur de la platitude universelle. Non pas que les pieds-plats se trouveraient à leur aise dans un monde ou régnerait l'ordre wilsonien – mais ces pieds-plats se représentent la chose ainsi : si le wilsonianisme dominait le monde, nous serions tout à fait heureux, tout irait selon notre idéal.

Les hommes de l'avenir diront un jour : au début du XX[e] siècle, apparut un étrange idéal : comment faire du monde la parfaite image de la platitude bornée ? Et on analysera le wilsonianisme pour montrer que ces illusions de boutiquier étaient une caractéristique du début du XX[e] siècle.

Vous le voyez, il existe, pour illustrer la pensée illusionnaire de notre époque, de petits et de grands exemples. Et aujourd'hui, ce ne sont pas des groupuscules, mais des communautés très répandues qui s'abandonnent à des démarches de pensée aussi irréalistes, à de telles illusions.

Il faut pourtant que soient annoncées au monde des vérités importantes, réelles, décisives. Et qui ne concorderont que peu avec ce qui, pour les raisons qui viennent d'être définies, tend à devenir une opinion généralisée selon les préalables admis jusqu'ici. Il faut, pour que la vérité soit comprise, que d'autres conditions soient instaurées. Les vérités qui doivent apparaître ont certes pour les cercles les plus vastes quelque chose de très choquant : elles sont gênantes, très gênantes. Et les vérités que l'on aime sont aujourd'hui confortables, elles sont

demandées en raison des tendances qu'ont les humains aujourd'hui.

Il nous faudra, au cours de ces conférences, faire connaissance avec quelques-unes de ces vérités inconfortables. Et avant tout, les vérités dont le monde a besoin, celles qu'il faut répandre, par un sentiment supérieur de responsabilité, ne devront pas concerner seulement le plan physique, car elles seront précisément propres à faire échec aux illusions que l'on se fait sur ce plan physique, et à remplacer l'illusoire par le réel. Car ce sont précisément les hommes qui ne se tiennent que peu ou pas du tout pour des phantastes, qui sont les plus illusionnaires, les plus amateurs de phantasmes. On fait en effet de bien étranges découvertes.

On m'a récemment envoyé une sorte de lexique où sont énumérés des noms d'écrivains. Ce sont en principe de ceux qui portent en eux le judaïsme, tout ce qui est actif dans le monde du judaïsme pour aider à sa réalisation. Je figure aussi parmi ces écrivains, pour cette raison que j'aurais – selon l'auteur de ce dictionnaire littéraire – beaucoup de points de ressemblance avec Ignace de Loyola, qui aurait fondé le jésuitisme précisément à cause de son judaïsme, et parce qu'en outre, je suis originaire d'une région qui forme la frontière entre les Allemands et les Slaves – où je suis né par hasard, bien que je n'aie pas du tout là mes origines, et parce que le fait d'y être né – j'ignore pour quelles raisons – indique des ascendances juives.

Je ne me suis pas particulièrement étonné de cela, car aujourd'hui, on publie des choses encore beaucoup plus étonnantes, n'est-ce pas ? Mais parmi ces gens que l'on énumère comme étant des promoteurs du judaïsme – j'ai feuilleté un peu l'ouvrage – se trouve aussi Hermann Bahr, qui est autrichien des pieds à la tête, et si bien qu'il est vraiment

tout à fait impossible de concevoir qu'il soit de quelque façon lié au sang juif ou à quelque chose de ce genre. Et pourtant, dans ce dictionnaire littéraire, on se réfère à un historien de la littérature connu pour montrer que Hermann Bahr a absolument quelque chose de juif.

Lorsqu'un jour on me reprocha – ces choses ne sont pas nouvelles – d'être juif, j'ai fait photographier mon acte de baptême. Hermann Bahr a fait aussi des expériences de ce genre, un historien de la littérature lui ayant reproché d'être juif. Il voulait rétablir les choses. Alors l'historien de la littérature dit : eh, mais c'est peut-être le grand-père qui était juif. – Mais parmi les ascendants de Hermann Bahr, on ne trouve tout simplement personne qui ne soit pas d'origine autrichienne-allemande, on n'en trouve aucune trace.

Ce fut naturellement un coup pour notre historien de la littérature, qui cependant ne renonça pas à son idée. Et parce qu'il ne voulait pas l'abandonner, il en vint à dire ceci : « Si Hermann Bahr me produit les actes de baptême des douze générations avant lui, et prouve qu'il ne peut avoir hérité d'une seule goutte de sang juif, j'en viendrai, s'il le faut, à croire à la réincarnation. » Vous le voyez : les motifs pour croire à la réincarnation sont de nature bien étrange chez cet historien de la littérature très célèbre, très connu.

Il est parfois difficile aujourd'hui de prendre encore au sérieux ce que disent des gens célèbres. Il est naturellement dommage en l'affaire qu'il soit extrêmement difficile de répandre ces choses dans les milieux les plus larges. Car les gens ont en quelque sorte pour habitude de se fier aux autorités, bien que, évidemment, les hommes du temps présent ne soient pas du tout enclins à croire en l'autorité ! Mais c'est seulement ce qu'ils pensent. Nous avons déjà parlé hier de cette opinion que les humains ont sur leur propre

compte.

L'époque présente dont les instincts profonds dévient parfois par rapport à la vérité, aura énormément de mal à s'ouvrir précisément aux vérités qui concernent les régions de l'existence directement contiguës au plan physique. Car elles exigent qu'en les caractérisant, on puisse faire appel d'une certaine façon à une attitude, à une sensibilité saines, non déviées. Et l'on rencontrera ici, dans la communication de ces vérités qui doivent être énoncées par nécessité, les difficultés les plus grandes que l'on puisse imaginer. Ce n'est pas seulement la perception de ces vérités, mais déjà le fait d'en prendre connaissance, qui a une signification pour l'attitude intérieure de l'être humain.

Le savoir extérieur, les connaissances sur le plan physique que l'on acquiert exercent une certaine action, disons sur la tête de l'homme. Mais ces vérités qui plongent dans les profondeurs, même si elles ne vont que jusqu'au niveau où elles concernent les régions limitrophes du plan physique, ces vérités touchent l'être tout entier – pas seulement la tête : l'être tout entier. Et lorsqu'il s'agit de les communiquer, il faut pouvoir compter sur une sensibilité intacte et saine.

Or, dans bien des circonstances de la vie, une sensibilité intacte et saine n'est pas une chose très répandue. Au contraire, une affectivité malsaine, corrompue, n'est pas du tout chose rare aujourd'hui. C'est ainsi que dans la manière dont ces vérités sont accueillies, se fait jour très fortement la nature de la vie instinctive, de la vie des pulsions, de toute l'âme, de toute l'affectivité des êtres qui veulent recevoir ces vérités.

Ceux dont les instincts sont corrompus, qui n'ont aucune volonté de se soumettre à une certaine discipline, inclineront très vite, précisément quand il s'agira des vérités qui

concernent le domaine limitrophe au plan physique, à adopter une attitude inspirée par une mentalité vile. Cela peut arriver très facilement. Lorsque des hommes ne portent aucun intérêt sain aux phénomènes objectifs de ce monde, lorsque surtout ils n'ont d'intérêt que pour ce qui se rapporte à eux-mêmes, leur affectivité est souvent si dégradée que les instincts nécessaires sont absents qui peuvent porter l'intérêt pour les vérités occultes, et notamment pour celles du domaine immédiatement voisin du plan physique.

Quant aux vérités du plan physique, à tout ce qui s'y rapporte, ce en quoi les humains des temps présents ont fait tant de progrès, la nature extérieure, aimerais-je dire, fait déjà le nécessaire pour que la dégradation ne s'empare pas des hommes. Ils sont tenus par ce que la nature extérieure leur impose, ils ne peuvent guère laisser libre cours à leurs instincts, il leur faut obéir à la nature extérieure.

Mais si l'on progresse du plan physique jusqu'au domaine qui l'avoisine, on n'est plus tenu en laisse, il faut trouver un autre guide, une autre certitude intérieure. Cela, on ne peut y parvenir que si l'on abandonne le plan physique avec une affectivité intacte ; sinon on est livré aux désordres dans le domaine qui lui fait suite. On n'est plus refréné par la nature extérieure, ni par les conventions sociales, on se laisse aller. On se sent tout à coup libre, et on ne peut pas supporter la liberté.

Dans le monde physique, par exemple, bien des choses empêchent les hommes de mentir. Si quelqu'un affirme à six heures du soir que le soleil vient de se lever, la nature aura vite fait de rectifier. Et il en est ainsi de beaucoup de choses qui se rapportent au domaine physique. Mais lorsque quelqu'un affirme toutes sortes de sottises à propos des mondes supérieurs – fût-ce seulement des choses qui concernent la région avoisinant le physique – il ne sera pas

tout de suite corrigé par le monde extérieur. C’est pourquoi, en échappant en quelque sorte à la discipline que le monde physique leur impose, les humains peuvent se laisser aller au désordre.

C’est là une des grandes difficultés que peut faire surgir la communication de vérités spirituelles. À quoi il faut répondre cependant que cette communication de vérités sur le monde spirituel est tout simplement nécessaire. Il ne faut seulement pas oublier qu’elles ne sont pas accueillies par l’âme dans la même attitude que celles qui parlent du monde physique extérieur. Nous ne pouvons ouvrir notre âme aux vérités sur le monde spirituel que si nous libérons un peu en nous notre corps éthérique et notre corps astral ; sinon nous n’entendrons que des mots.

Si l’on veut vraiment comprendre ce qui se rapporte au monde spirituel, il faut avoir cette attitude d’âme – et subjectivement parlant, ce n’est qu’une attitude d’âme – il faut délier un peu le corps astral et le corps éthérique. Ce dégagement doit n’être qu’un moyen de comprendre les vérités spirituelles. Il ne doit pas dégénérer et devenir un but en soi, ce qui pourrait être très grave.

Imaginez – je vais prendre un cas extrême – que quelqu’un veuille écouter une conférence de science spirituelle, non pas comme il le devrait : pour acquérir des connaissances sur les mondes spirituels, mais parce qu’il considère cela comme une activité particulièrement mystique. Il écouterait donc en se laissant traverser comme par un flot par ce qui est prononcé, parce que cela libère quelque peu le corps astral et le corps éthérique.

On peut faire cette expérience que précisément durant les conférences de science spirituelle – ce sont parfois des conférences de pseudo-science spirituelle – les gens veulent

écouter dans un état d'extase somnolente, qu'ils ne portent pas d'intérêt particulier au contenu, mais plutôt s'attachent au sentiment délicieux que provoque le dégagement du corps éthérique et du corps astral ; ils écoutent alors dans un chaleureux abandon. Il y a d'autres circonstances de la vie où cet « abandon chaleureux » peut être très bon – mais pour inaugurer un rapport avec certaines réalités spirituelles, cela ne sert à rien.

Il faut bien comprendre cela. Un homme qui assimile des vérités spirituelles en les comprenant correctement, c'est-à-dire en suivant concrètement les lignes que jalonnent les concepts qui ouvrent la compréhension du monde spirituel – celui-là s'élève en tant qu'homme, il apprend des choses qui actuellement doivent être généralement connues pour le progrès et pour le salut de l'humanité.

Celui qui les accueille comme il le faut percevra aussi que ses instincts, ses passions sont ennoblis, purifiés, que par le seul fait d'écouter des vérités spirituelles, il évolue vers le bien. Celui qui n'a pas la volonté de les entendre dans ce sens, qui peut-être veut les connaître pour satisfaire quelque intérêt purement personnel parce que, dirons-nous, il veut faire partie d'une société, n'en ayant pas trouvé qui lui convienne mieux que la Société anthroposophique –, celui qui d'une manière générale entre dans la Société avec tout d'abord ses intérêts personnels, il trouvera que les vérités spirituelles commencent par stimuler les instincts inférieurs, peut-être les instincts les plus bas.

Il ne faut donc pas s'étonner que des hommes qui n'en font pas partie, mais écoutent ces enseignements, sentent leurs plus bas instincts aiguillonnés. À notre époque, cela est inévitable parce que l'enseignement doit être public, et qu'on ne peut pas établir de barrières. On ne trouve la voie droite

que lorsque ceux qui se sentent intérieurement justifiés à appartenir à un tel mouvement se font les juges sévères et lucides de leur propre comportement.

Celui qui avant ou après son départ de la Société anthroposophique ne manifeste en quelque façon que des intérêts personnels, ne fait que montrer qu'il n'a jamais été fait pour y appartenir. Et, me semble-t-il, il n'est pas tellement difficile de faire le départ entre les intérêts personnels et celui que l'on porte objectivement à la connaissance.

Mais il ne faut pas s'étonner que dans les conditions exigées par l'évolution publique, telle ou telle chose se manifeste qui ait sa racine dans les instincts inférieurs. Il faut regarder les dangers possibles dans une conscience claire des choses, une conscience parfaitement claire, et s'efforcer d'y parer. Qui garde vis-à-vis de ces dangers une attitude correcte les évite déjà certainement. À l'époque présente en particulier – et cela fait partie du chaos actuel – des déviations dans ce domaine ne seront pas tellement rares.

Les événements tragiques du présent imposent une énorme tension des forces à quantité d'hommes ; et ceux qui, avant que cette guerre éclate, n'étaient pas habitués à travailler dur par intérêt général – et pas seulement par intérêt personnel – l'ont appris au cours des trois dernières années dans différents pays. Beaucoup d'hommes ont appris à travailler, et ont appris aussi à cultiver des intérêts d'ordre général.

Celui qui a avec notre mouvement un lien juste, a d'emblée des intérêts d'ordre général. Néanmoins, les temps actuels favorisent énormément une certaine attitude de paresseux, de marginal. La constellation de cette guerre fait précisément que d'autres hommes n'ont de leur côté pas grand-chose de bon à faire. S'ils appartiennent à notre mouvement, ils le sentent

aussi. Avant la guerre, il y avait beaucoup de tournées de conférences ; des charretées entières de gens pouvaient ainsi aller de conférence en conférence. Les objets d'intérêt extérieurs faisaient défaut, mais il y avait suffisamment de sensationnel, et quand il ne venait pas de l'extérieur, on s'en procurait.

C'est difficile maintenant, cela ne va plus. Et quant au chemin qui conduit à des occupations utiles, plus d'un ne l'a pas trouvé. Si bien qu'une certaine paresse de gens « en dehors du coup » s'est instaurée, et même dans nos cercles ils consacrent leur temps à toutes sortes d'oppositions. On ne peut plus trouver des sensations en voyageant pour aller de conférence en conférence, alors on se procure d'autres distractions. Voilà ce qui caractérise la nature de l'intérêt en vertu duquel on allait de conférence en conférence.

Celui qui répond à un sens du devoir intérieur en présentant au monde, en toute gravité et dignité, des vérités de science spirituelle, sait que lorsqu'il parle devant un auditoire de cent personnes, il y en a parmi elles plus de cinquante qui sont des adversaires possibles. C'est une loi ; c'est ainsi. Il y en a toujours plus de cinquante pour cent qui deviennent des adversaires, non pas pour telle raison précise, mais faute de prendre au sérieux l'enseignement. Il en est ainsi pour des raisons que nous avons déjà mentionnées, et que nous continuerons d'exposer.

Le représentant des vérités de science spirituelle n'est donc en principe absolument pas surpris de l'existence d'adversaires. Il est beaucoup plus intéressant, beaucoup plus utile de s'occuper des raisons pour lesquelles ces oppositions naissent, plutôt que des affirmations des adversaires dont ceux-ci savent mieux que personne qu'elles ne sont pas vraies – car ils savent naturellement très bien qu'elles ne sont pas

vraies.

On découvre alors des choses très singulières. On ne se sentira plus enclin à parler avec les adversaires de choses dont ils souhaitent précisément qu'on discute. On découvrira les véritables motifs de ces oppositions. C'est parfois beaucoup moins commode que d'enchaîner sur ce que les gens disent. Songez aux années au cours desquelles des conférences ont été faites ici, et où il a fallu sans cesse souligner toujours la même chose d'un point de vue ou d'un autre, comme nous l'avons fait aujourd'hui. On revient toujours à ces choses. Il est nécessaire de les étudier vraiment, avec une profonde gravité, avec une profonde dignité, de les étudier comme il convient au sein d'un mouvement de science spirituelle.

Croyez-moi, si je veux conduire ce mouvement de science spirituelle en pleine responsabilité, j'ai des choses bien plus importantes à faire que de me soucier de savoir si ici où là trois ou quatre personnes – ou plus encore si l'on veut – se réunissent pour produire toutes sortes de ragots. J'ai des choses bien plus importantes à faire, et je n'ai jamais envie de m'occuper de cela. Mais c'est malheureusement ce qu'on comprend si peu, si peu ! Car ce qui est développé au sein de cette Société, et plus que l'on croit, ce n'est pas un intérêt scientifique – c'est le besoin du sensationnel. Il est effectivement intéressant d'étudier les plantes vénéneuses aussi bien que les plantes utiles, mais il faut trouver le point de vue juste pour cela.

Bien réduit est le nombre de ceux qui – excusez-moi de le dire –, tout en adhérant à la science spirituelle, sentent réellement toute la gravité, toute l'importance de ce que doit être la science spirituelle d'orientation anthroposophique. Si l'on s'en rendait vraiment compte, on aurait sous bien des rapports une tout autre attitude. Je ne veux naturellement

pas dire qu'il faut se désintéresser de ces choses. Au contraire, et je le dis : il ne faut pas se désintéresser de ces phénomènes qui sont en rapport avec la volonté de détruire ce mouvement de science spirituelle. Mais il faut avoir la possibilité de trouver la juste perspective.

Quelqu'un peut par exemple écrire des pages entières sur les contradictions dont je me suis rendu coupable à tout propos dans mes écrits. On pourrait, il est vrai, rappeler qu'on a démontré que Luther s'est contredit non pas quelques douzaines, mais des centaines et des centaines de fois. Il a répondu : les ânes parlent des contradictions à relever dans ce que j'ai écrit. S'ils voulaient seulement se donner la peine de comprendre l'une des affirmations qui semble contredire les autres ! – On pourrait mentionner bien des choses de ce genre, mais ce n'est pas nécessaire. Car là où les gens parlent de contradictions, on ne trouve pas un intérêt porté à rechercher et à mettre à jour ces contradictions – mais bien autre chose.

Un homme a un jour proposé un manuscrit au Philosophisch-Anthropophischer Verlag {8}, ce qui ne put être accepté. Or, cet homme avait été jusque-là un partisan, un suiveur passionné ; de ce jour il se fit adversaire. Le véritable motif de cette attitude n'est pas la découverte de contradictions. Si c'était là la vraie raison, on parlerait comme Luther l'a fait.

Mais on ne le peut pas, parce que, pour bien connaître l'intéressé, il faut savoir que la bile déborde en lui parce que le Verlag philosophique-anthroposophique n'a pas édité son manuscrit. C'est la véritable raison. Ecouter simplement les gens, se laisser raconter ce qu'ils disent, c'est avoir bien peu la possibilité de trouver la vérité, aussi peu, peut-être, que cet historien de la littérature qui, pour pouvoir croire au judaïsme

d'Hermann Bahr – et uniquement pour cette raison – se sentait prêt à admettre la réincarnation, dans le cas où on lui aurait produit les certificats de baptême des ancêtres d'Hermann Bahr pendant douze générations.

On parle beaucoup à notre époque du courage de nos contemporains. Mais il faut un tout autre courage encore, un courage intérieur, pour mettre en valeur les vérités qui sont nécessaires à l'humanité, comme il a été montré aujourd'hui. Et là où l'on devrait rencontrer ce courage, on trouve aujourd'hui une lâcheté, née de l'indolence, qui a envahi de très vastes milieux. Cette lâcheté est à bien des égards la cause des difficultés que rencontre la science spirituelle anthroposophique dans sa marche en avant.

Elle suivra certes sa voie. Mais il ne faut pas être fataliste, il ne faut pas croire que cette voie peut être la bonne si les humains n'y contribuent pas. Il faudra s'habituer – tout autrement encore qu'on ne l'a déjà fait – à ce que je doive faire preuve vis-à-vis de certaines choses de moins d'indulgence que ce n'a été le cas jusqu'ici. N'attribuez pas cela à une nouvelle orientation de ma volonté – cherchez-en la raison dans la situation elle-même.

Il nous faut donc comprendre que ce mouvement de science spirituelle que je dois présenter au monde en tel ou tel lieu, je n'ai pas le droit – pardonnez-moi l'expression – de le laisser souiller au gré des uns ou des autres. Cela, je n'en ai pas le droit. Ici interviennent des devoirs plus hauts que bien des gens ne le voient. Je ne puis me laisser entraîner à cultiver le sensationnel que souhaite tel ou tel cercle, telle et telle coterie.

Ce qui compte, ce sont des intérêts et des impulsions bien plus généraux, bien plus importants que les ambitions toutes personnelles qui animent telle ou telle chapelle. Il faut, dans

une certaine mesure, négliger ce qui est purement personnel – c'est pourtant l'objet presque exclusif de l'intérêt des gens – si l'on veut pouvoir présenter de la manière qui convient les vraies conceptions de la science spirituelle.

C'est pourquoi, pour terminer, aujourd'hui aussi je dirai ce que j'ai dit en bien d'autres endroits : à côté des nombreux membres de notre mouvement de science spirituelle anthroposophique qui pèsent avec précision toute la gravité de notre cause, il s'en trouve toujours qui ne s'adaptent pas, qui se comportent comme cela serait impossible si dans la Société ne pénétrait que ce que l'on doit y trouver. Et constamment il se passe dans ces cercles de membres des choses qui sont aussi éloignées que possible de ce qui est voulu en réalité. Qui ne sont, par rapport à ce qui est voulu, que le fruit d'une folie absolue.

Dans certains cercles dont on ne peut s'occuper parce que, vraiment, on a des intérêts plus élevés que les ambitions qui les animent, dans certains milieux on répand des choses – que les gens commencent à croire – qui ont aussi peu à voir avec ce qui est voulu qu'un cafard avec une horloge. On ne comprend absolument pas comment les choses s'enchaînent. Et pourtant, on répand ce qui est puisé à une imagination déréglée, à des instincts bas.

Bien que ceux qui le racontent sachent très exactement qu'il n'y a là rien de vrai. Scientifiquement parlant, cela est explicable, il faut seulement se comporter en conséquence. Et pour commencer, il faut que je me conforme à deux règles. Celui qui citerait l'une de ces règles sans mentionner l'autre émettrait une non-vérité. Ces deux règles, je les ai fait connaître partout où j'ai fait des conférences au cours des derniers mois :

D'une manière générale, je n'aurai plus aucun entretien

particulier avec des membres individuels de la Société anthroposophique. Car c'est à de tels entretiens privés que s'attachent les rapports les plus mensongers. Ayant à faire des choses bien plus importantes que de passer mon temps à réfuter de pareilles choses, nées d'une imagination déréglée, ayant vraiment des choses plus importantes à faire, je n'ai pas d'autre possibilité que de supprimer ces conversations privées.

Dans quelque temps, je veillerai d'une autre façon à ce que ceux qui sont animés d'un véritable zèle ésotérique puissent cependant progresser. Personne ne doit être de ce fait entravé dans son développement ésotérique. Mais d'une manière générale, il faut que cessent tous les entretiens particuliers. C'est là l'une des règles. Ne venez pas me dire, comme cela s'est fait dans certaines branches, comme certaines personnes l'ont dit, que c'est une règle sévère. Non, ne vous adressez pas à moi, adressez-vous à ceux qui par leur faute ont rendu cette règle nécessaire.

La seconde est celle-ci : je délie de l'obligation du silence toute personne qui aura eu avec moi une conversation particulière. Chacun peut communiquer ce qu'il veut, ce qui est conforme à ses propres intérêts, de ce qui s'est passé ou de ce qui a été dit au cours de ces entretiens privés, en parler comme il le veut et autant qu'il le veut. Je n'empêche personne de rapporter exactement tout, conformément à la vérité, de ce qui a été dit au cours d'entretiens particuliers avec moi.

Ces deux choses sont liées. L'une des règles ne va pas sans l'autre. Et comme je viens de le dire, si vous les trouvez sévères, adressez-vous à ceux qui en sont la cause. Si je ne suis pas, à partir de maintenant, moins indulgent dans ces sortes d'affaires, les choses dont il s'agit ne cesseront pas. Comme je viens de le dire, je veillerai d'une autre manière à ce que

personne ne soit entravé dans son développement ésotérique. Il se trouvera pour cela des moyens et des voies. Mais l'humanité actuelle n'est pas ainsi faite qu'une telle science puisse se fonder sans qu'il y ait des abus engendrant constamment des malentendus. C'est pourquoi il faut en venir à de telles règles.

Celui qui conçoit avec sérieux et dignité ce que doit être le développement de notre mouvement de science spirituelle trouvera même plus ou moins naturelles ces deux règles que je viens d'énoncer, après ce qui s'est passé. Il ne comprendra peut-être pas que cela ait pu devenir naturel, mais il prendra ces deux règles comme telles aujourd'hui. À l'avenir, tout devra se passer en pleine lumière. Car la pleine lumière ne craint rien ! Et c'est précisément ce qu'il y a de honteux dans l'affaire : la vérité peut être racontée par tous, sans que notre mouvement soit le moindrement entaché ; tandis qu'on fait des allusions à d'anciens usages périmés pour décrire ces entretiens privés.

Si ces conversations avec des membres n'avaient pas conduit à des mensonges, les deux règles n'auraient pas eu à être établies. Tout ce qui a été dit à quelque membre que ce soit, peut être raconté entièrement, conformément à la vérité. Par la vérité – répandez-la autant que vous voudrez – notre mouvement ne peut que gagner. Bien entendu, il ne peut pas non plus perdre de sa réalité par les mensonges qu'on répand sur son compte ; mais il ne doit pas être diminué même seulement en apparence ; car il est important pour l'humanité que se présente dans la dignité et la gravité ce qui doit, des fondements de la science spirituelle, apparaître aux yeux des hommes.

Je répète encore une fois : sans que celui qui aspire sérieusement à un développement ésotérique en subisse un

dommage, je cesserai d'une façon générale de m'entretenir en particulier avec les membres. Ce qui a été dit au cours de conversations particulières, chacun peut le communiquer entièrement, et conformément à la vérité. Je délie chacun de toute consigne de silence, quelle qu'elle soit.

Mais il ne parlera que s'il le veut et parce qu'il le désire ; non parce que moi je le désire. Et je ne m'oppose pas à ce que ces deux règles soient communiquées aussi largement que possible comme étant les caractéristiques de notre mouvement, afin que le monde comprenne combien vils sont les racontars qui ont été souvent répandus sur notre Société.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

6 octobre 1917

Pour l’humanité, il devient désormais nécessaire de connaître certaines vérités sur les arrière-plans du monde extérieur. Si les hommes ne se prêtent pas de bonne volonté, pourrait-on dire, à s’ouvrir à ces vérités, ils seront contraints par la violence de terribles événements à tirer la leçon de ces événements eux-mêmes.

Une question peut ici se poser : Pourquoi est-il nécessaire qu’à partir de maintenant, l’humanité connaisse des réalités en partie aussi bouleversantes, puisqu’elles ont de tous temps existé et que le gros de l’humanité a été préservé de les connaître ? Ces vérités vous le savez, étaient soigneusement gardées dans les Mystères, parce qu’on ne pouvait pas exposer la majorité des humains au choc qu’aurait causé leur diffusion.

Nous l’avons souvent dit : C’est la peur qui aujourd’hui retient les hommes de connaître ces vérités. Mais ceux qui éprouvent cette peur – et ils sont très nombreux – pourraient naturellement dire : Pourquoi ne maintiendrait-on pas l’humanité dans cette sorte de sommeil ? Pourquoi exposer au choc de ces grandes vérités une humanité devenue déjà si nerveuse à notre époque ?

C’est cette question qui va nous occuper aujourd’hui. Nous allons envisager pourquoi, à partir de maintenant, le monde spirituel doit, vis-à-vis de l’humanité, adopter une autre attitude que précédemment au cours de l’époque postatlantéens.

J’ai déjà parlé dans les précédentes conférences du domaine du monde spirituel immédiatement contigu à notre

monde physique sensible. Ce monde spirituel est essentiellement celui dont l'humanité doit acquérir la connaissance dans un avenir immédiat. Or, dès que l'on pénètre dans les régions d'un monde spirituel, les choses prennent un tout autre aspect qu'ici-bas.

On apprend à connaître certaines entités, et surtout de celles dont la vue est dérobée aux yeux de la faible humanité – je veux dire cette vue qui se transmet aussi sous forme de connaissance, de concepts. Pourquoi le regard des hommes a-t-il été, au cours de l'époque post-atlantéenne et jusqu'à présent, détourné de ce monde qui est le plus proche du nôtre ?

La raison en est que déjà, dans ce domaine contigu à notre monde, et au-delà duquel résident les mondes spirituels supérieurs, des êtres séjournent que jusqu'à présent les humains ne pouvaient connaître que sous certaines conditions. Il s'agit d'êtres qui ont à remplir dans l'univers une certaine tâche, et qui ont notamment à participer à l'évolution de l'homme. Les plus diverses de ces entités vivent à la frontière de notre monde physique.

Je vais aujourd'hui vous parler d'une des classes de ces entités, à savoir de celles dont la tâche, dans l'ensemble du monde, concerne la naissance et la mort de l'être humain. Il ne faut certes pas croire que la naissance et la mort sont ce qu'elles paraissent à l'observation sensorielle. Lorsque l'être humain, venant du monde spirituel, pénètre dans le monde physique, et lorsqu'il quitte ce dernier pour retourner au monde spirituel, des entités spirituelles participent à ce qui se passe.

Nous les appellerons aujourd'hui – pour disposer de noms –

les esprits élémentaires de la naissance et de la mort. Et jusqu'à présent, les personnalités initiées aux Mystères considéraient comme de leur devoir le plus strict de ne pas parler dans de larges cercles de ces esprits élémentaires de la naissance et de la mort précisément. Car parler d'eux, de la manière dont ils vivent, c'est parler d'un domaine qui, à l'homme tel qu'il est constitué actuellement dans son esprit et dans son âme, doit faire l'impression de charbons ardents. On pourrait choisir ici une autre comparaison.

Lorsque l'homme apprend à connaître avec précision et en pleine conscience la nature de ces esprits élémentaires de la naissance et de la mort, il prend connaissance en eux, en réalité, de forces qui ici-bas, sur le plan physique, sont hostiles à la vie. Il y a là déjà pour une sensibilité normale une vérité bouleversante : les entités divines spirituelles, qui dirigent les destins de l'univers pour que s'accomplissent la naissance et la mort, doivent se servir de tels esprits élémentaires qui sont en fait hostiles à tout ce qui sur le plan physique, favorise le bien-être, la bonne santé recherchée par l'homme.

Si tout allait dans ce domaine selon la commodité de l'homme : si tout lui était assez favorable pour qu'il puisse dormir et s'éveiller en bonne santé, faire son travail en bonne santé, si seules existaient les entités qui président à ce déroulement favorable de la vie, la naissance et la mort ne pourraient avoir lieu. Pour qu'elles puissent s'accomplir, les dieux ont besoin de ces êtres dont toute la mentalité, toute l'attitude devant le monde sont imprégnées du besoin ardent de détruire, de saccager ce qui assure ici-bas le bien-être de l'homme.

Il faut bien se familiariser avec cette idée que le monde n'est pas organisé comme les hommes voudraient qu'il le soit ;

mais qu'il existe dans le monde ce qu'on appelait dans les mystères égyptiens une nécessité d'airain. Et celle-ci veut que les dieux emploient de telles entités hostiles à la marche physique du monde pour que la naissance et la mort s'accomplissent. Notre regard porte ici sur un monde immédiatement contigu au nôtre, et qui a affaire chaque jour, à chaque heure, avec le nôtre, car sur terre, c'est chaque jour, à chaque heure, que s'accomplissent la naissance et la mort.

Et à l'instant où l'homme franchit le seuil de ce monde, il pénètre dans une activité, dans la vie d'êtres qui par tout leur comportement, par tous leurs désirs, par leur conception du monde, détruisent la vie physique sous sa forme ordinaire. Si jusqu'à présent, on avait informé les humains en dehors du champ des Mystères de l'existence de ces êtres, si on leur avait enseigné ce qu'ils sont, voilà ce qui serait à coup sûr arrivé : les hommes qui n'arrivent absolument pas à dominer leurs instincts, leurs pulsions, leurs passions, s'ils avaient su que nous sommes en permanence entourés d'entités destructrices, auraient utilisé les forces propres à ces entités ; non pas comme le font les dieux, en vue de la naissance et de la mort ; mais dans le champ de la vie physique.

Si les humains avaient eu alors le désir de détruire dans tel ou tel domaine, ils auraient trouvé abondamment l'occasion de prendre ces entités à leur service. Car il est facile en effet d'en faire des serviteurs. Le silence fut fait sur cette connaissance afin que la vie restât préservée de l'activité destructrice des esprits élémentaires de la naissance et de la mort.

Une question se pose ici : Ne faudrait-il pas, peut-être, continuer à garder le silence ? – C'est ce qui ne peut se faire pour certaines raisons. Et pour une qui est en rapport avec une loi importante de l'univers. Ce qu'est cette loi, je puis vous

l'exposer clairement par ses manifestations concrètes à notre époque – et dans un proche avenir – mieux que par une formule générale. Vous le savez : Depuis un temps qui n'est pas bien long, des impulsions culturelles sont intervenues dans l'évolution qui n'existaient pas autrefois, mais qui sont très caractéristiques de notre civilisation.

Essayez seulement de vous transporter en pensée dans des temps passés relativement peu éloignés du nôtre. Vous constaterez par exemple que la machine à vapeur n'existait pas, qu'on n'utilisait pas l'électricité, ce sont des temps où tout au plus des penseurs comme Léonard de Vinci, au moyen de réflexions et d'expériences, essayaient de se représenter comment l'homme pourrait voler. Or, tout cela s'est trouvé réalisé en un temps relativement court. Songez combien de choses aujourd'hui dépendent de l'utilisation de la vapeur, de l'électricité, de l'aérodynamique, de la statique qui a permis la navigation aérienne.

Pensez à tout ce qui, dans un passé récent, est intervenu dans l'évolution, au pouvoir de destruction de la dynamite, etc, et vous pourrez facilement vous représenter, en fonction de la rapidité du cheminement, qu'à l'avenir des choses de cette nature, plus extraordinaires encore, seront souhaitées par l'humanité. Vous vous imaginerez facilement que l'idéal de l'humanité pour un proche avenir, ce n'est pas que les Gœthe se multiplient, mais les Edison. Voilà en fait l'idéal de l'humanité actuelle.

L'homme d'aujourd'hui croit que tout cela – télégraphe, téléphone, utilisation de la vapeur, etc. – se fait sans la collaboration d'entités spirituelles. Mais il n'en est pas ainsi. L'évolution de la civilisation se fait aussi avec la participation d'esprits des éléments, même si l'homme n'en sait rien. Ce ne

sont pas seulement les pensées sécrétées par son cerveau – comme l'humanité matérialiste le croit – qui ont amené à construire le téléphone et le télégraphe, à faire circuler les machines à vapeur dans les champs et de par la terre ; tout ce que l'homme accomplit dans ce domaine se fait sous l'influence d'esprits élémentaires, qui agissent et collaborent en tous lieux. Dans ce domaine, ce n'est pas l'homme seul qui mène, il est mené. Dans les laboratoires, notamment partout où se manifeste l'esprit d'invention, les inspirateurs sont certains esprits élémentaires.

Or, ceux de ces esprits qui donnent leurs impulsions à notre civilisation depuis le XVIIIe siècle sont de même nature que ceux dont se servent les dieux pour que s'accomplissent la naissance et la mort. C'est là un des secrets dont l'homme doit avoir maintenant connaissance. La loi régissant la marche du monde – je l'ai nommée ainsi – veut que dans le déroulement de l'évolution, les dieux tout d'abord règnent sur un certain domaine des entités élémentaires ; ensuite, les hommes eux-mêmes pénètrent dans ce domaine et se servent de ces entités.

Ainsi, tandis que dans le passé les esprits élémentaire de la naissance et de la mort servaient essentiellement les esprits divins qui guident le monde, ces entités élémentaires sont – depuis un certain temps déjà – au service de la technique, de l'industrie, de l'activité commerciale. Il importe beaucoup que nous laissions agir sur notre âme, dans toute sa force et son intensité, cette vérité bouleversante.

Il se passe là, à partir de la cinquième période de civilisation postatlantéenne dans laquelle nous nous trouvons, quelque chose d'analogue à un fait sur lequel j'ai souvent attiré l'attention, et qui a eu lieu pendant la quatrième période

postatlantéenne. Durant la période postatlantéenne en effet, les entités spirituelles divines qui dirigeaient l'évolution se servaient de certains êtres élémentaires, et jusqu'à la quatrième période atlantéenne. Elles devaient s'en servir parce que dans un domaine plus proche de la terre, quelque chose d'autre devait être dirigé qui n'était pas la naissance et la mort.

Rappelez-vous certaines descriptions que j'ai faites de l'époque atlantéenne : l'homme était, dans son être matériel, encore mobile, il pouvait, sous l'influence de sa psyché, devenir très grand ou rester un nain, son aspect extérieur se modelait sur son psychisme. Rappelez-vous tout cela. Aujourd'hui, le service qu'assurent auprès des dieux certaines entités élémentaires dans le déroulement de la naissance et de la mort est nettement visible ; autrefois, c'est durant toute la vie, alors que l'aspect extérieur était conforme à l'être intérieur, que certaines entités élémentaires servaient les dieux.

Lorsque l'époque atlantéenne entra dans sa quatrième période, ce furent en quelque sorte les hommes qui devinrent maîtres de ces mêmes entités élémentaires que les dieux avaient auparavant employées pour la croissance et la configuration physiognomonique de l'homme dans les grandes lignes. Les humains se rendirent maîtres de certaines forces divines et les utilisèrent. La conséquence en fut qu'à partir d'un certain moment de l'époque atlantéenne – vers le milieu environ – un homme pouvait à son gré nuire à son prochain en le maintenant par exemple à l'état de nain, ou en en faisant un géant ; ou encore, en agissant sur son développement physique, il faisait de l'intéressé un être intelligent – ou un idiot.

Ainsi, au milieu de l'époque atlantéenne environ, un terrible pouvoir était entre les mains de l'homme. Et vous savez, j'y ai

rendu attentif, que ce secret ne fut pas gardé. Non pas qu'il ait été divulgué sous une impulsion mauvaise : une certaine loi régissant le cours de l'histoire universelle voulait que ce qui, auparavant, avait été la tâche des dieux, devienne celle des humains.

Mais il en résulta un grand désordre et la nécessité de conduire la civilisation atlantéenne vers son déclin au cours des quatre ou plutôt des trois dernières périodes. Notre civilisation fut alors transportée en d'autres lieux, comme nous l'avons souvent exposé. Non sans toutes sortes de violences ; il vous suffit de vous rappeler les descriptions fréquemment données ici de ce qui s'est passé à l'époque atlantéenne.

De façon analogue, ce qui était assuré par les entités au service des dieux sera remis entre les mains de l'humanité à partir de notre cinquième période postatlantéenne, donc pour les trois ou pour les deux dernières époques de civilisation de cette cinquième phase de l'évolution. Nous ne sommes encore qu'au début de cette mise en œuvre de la technique, de l'industrie, du commerce, à laquelle les esprits élémentaires de la naissance et de la mort mêlent leur influence, qui prendra de plus en plus d'importance et de force. On ne peut en préserver l'humanité, car il faut que la civilisation progresse.

Et celle de notre époque et de l'avenir doit être telle que les esprits élémentaires de la naissance et de la mort qui jusqu'à présent n'avaient agi que sur le développement et sur le déclin physiques de l'homme, et sous la direction des dieux – que ces esprits élémentaires, avec les mêmes forces, agiront dans le champ de la technique, de l'industrie, du commerce, etc. À cette situation est lié quelque chose de bien déterminé.

Je vous ai indiqué que ces esprits élémentaires sont en fait hostiles au bien-être des humains, que leurs intentions sont destructrices. Comprenons seulement la chose comme il

convient, et ne nous abandonnons pas à l'illusion sur l'importance décisive de ce fait. Il faut que la civilisation progresse dans le domaine de la technique, de l'industrie, du commerce. Mais si elle progresse dans ce sens, elle ne peut pas servir le bien-être des humains sur le plan physique, elle ne peut avoir sur ce bien-être qu'une action destructrice.

C'est là une vérité désagréable pour ceux qui ne se lassent pas de se livrer constamment à de grands discours sur les progrès considérables, énormes, de la civilisation, parce qu'ils ont l'esprit abstrait et ignorent que l'évolution suit une courbe tantôt ascendante, tantôt, descendante. Et de même que ce que je vous ai décrit de l'époque atlantéenne a conduit à sa décadence pour qu'une nouvelle humanité puisse apparaître, la civilisation qui s'instaure actuellement avec son commerce, son industrie, sa technique, porte en elle des éléments qui amèneront la décadence de la cinquième période terrestre.

Et seul celui-là voit clair, voit les choses comme elles sont, qui s'avoue qu'avec tout cela nous commençons à travailler à ce qui doit amener la catastrophe.

C'est cela, se plonger dans les nécessités d'airain. En adoptant une solution de facilité, on pourrait dire : Bien – alors je ne voyagerai pas sur les lignes électrifiées – on pourrait aller jusque-là bien que les membres de la Société Anthroposophique n'en viennent sans doute jamais à éviter d'utiliser le chemin de fer. Ce serait d'ailleurs une stupidité, une véritable stupidité. Car il ne s'agit pas de se préserver de quoi que ce soit, mais de se faire une idée claire des nécessités d'airain qui président à la marche de l'humanité. La civilisation ne peut suivre une ligne régulièrement ascendante, elle ne peut cheminer que par ondes tantôt montantes, tantôt descendantes.

Il peut se produire encore autre chose ; quelque chose dont

certes l'humanité du présent ne veut guère entendre parler, mais que précisément elle doit apprendre à connaître. Car la compréhension claire de ce qui est nécessaire, voilà ce qui doit gagner les âmes humaines, il faudra pour cela que bien des choses viennent transformer les sensibilités, l'attitude des âmes, devant le monde. Il faudra que l'humanité se pénètre d'impulsions intérieures que l'on repousse encore volontiers aujourd'hui, dont on veut préserver l'existence pour qu'elle reste confortable. De ces notions, de ces impulsions intérieures dont on aime à préserver son confort, on pourrait en citer beaucoup. Permettez-moi de vous en donner un exemple.

L'homme moderne qui tend à être vraiment bon, à ne rien vouloir pour lui-même, à s'oublier lui-même, aspire naturellement à acquérir certaines vertus. Ce sont là aussi des nécessités d'airain. Nous ne voulons évidemment rien avancer ici contre l'aspiration à la vertu ; mais en fait, les hommes n'aspirent pas seulement à être vertueux, – ce qui est très bien. Actuellement, il se passe en fait ceci la plupart du temps : l'aspiration à la vertu apparaît peu importante lorsqu'on pénètre les motivations profondes, les arrière-plans subconscients de l'âme.

Ce qui compte beaucoup plus pour les humains, c'est le sentiment d'être vertueux, c'est de pouvoir baigner dans cette atmosphère : Je suis un être désintéressé, je ne fais rien pour l'amour de Moi ! Je suis un être parfait, un homme de bonne volonté, un homme qui ne croit en aucune autorité. Après quoi on se précipite dans le sillage de toutes les autorités possibles. Ce qui est pour les hommes d'aujourd'hui infiniment plus important que de posséder vraiment la vertu, c'est de se délecter dans la conscience qu'on la possède. Les délices de se savoir paré de vertus, voilà ce qui importe beaucoup plus aux humains, que de les pratiquer vraiment.

Et c'est ce qui écarte les hommes de certains secrets qui ont trait aux vertus. Instinctivement, ils ne tiennent pas à connaître grand-chose de ces secrets, surtout quand ils sont de ces idéalistes pénétrés des sentiments de délices que je viens de décrire. Aujourd'hui, tous les idéaux possibles ont leurs partisans dans la société. On fait des programmes, on établit des principes selon telle ou telle aspiration. Et tout cela peut être très beau. Mais on n'a rien réglé quand on a seulement trouvé des choses si belles dans l'abstrait. Il faut que les humains apprennent vraiment à penser en fonction de la réalité.

Et en ce qui concerne la vertu, il faut orienter l'attention sur ce qui est conforme à la réalité. Perfection, bonne volonté, belles vertus, justice : tout cela est bien beau dans la vie en commun extérieure. Mais lorsque quelqu'un dit : Nous aspirons dans nos programmes à atteindre telle perfection, nous avons telle orientation de bonne volonté, nous nous efforçons de réaliser tel ou tel droit – il le dit en règle générale dans l'idée qu'il s'agit d'un absolu qui pourrait être réalisé comme tel. Pourquoi ne serait-il pas louable – dit l'homme moderne – de devenir de plus en plus parfait !

Et quel plus bel idéal pourrait-on avoir qu'un programme prévoyant qu'on devient de plus en plus parfait ! Mais cela n'est pas en harmonie avec la loi de la réalité. C'est très bien de devenir de plus en plus parfait, ou tout au moins de vouloir le devenir, mais lorsqu'on s'efforce d'atteindre à la perfection dans une certaine direction, cette aspiration s'inverse au bout d'un certain temps, et devient dans la réalité l'imperfection. Par un retournement, l'aspiration à la perfection se transforme en faiblesse, la bienveillance devient une attitude imprégnée de préjugés.

Et instaurez tous les droits que vous voudrez, si bons

soient-ils, au cours du temps ils se transformeront en injustices. Il n’existe rien d’absolu en ce monde, voilà la réalité. Qu’on aspire à quelque chose de bon – et la marche du monde en fera un mal. C’est pourquoi il faut renouveler constamment la forme de ses aspirations. Voilà ce qui importe. L’effort de l’homme est soumis à des oscillations pendulaires. Et rien n’est plus nuisible à l’humanité que la croyance en des idéaux absolus, parce qu’ils sont en contradiction avec la marche effective de l’évolution universelle.

Lorsqu’on veut présenter quelque chose de ce genre, on emploie volontiers – non pour démontrer, mais pour rendre plus concret – certains concepts. Dans une certaine mesure, les concepts scientifiques peuvent aussi représenter symboliquement des idées spirituelles. Représentez-vous donc un pendule fixé ici (dessin). N’est-ce pas, lorsque ce pendule s’écarte pour venir ici – de ce côté – et qu’on le laisse ensuite retomber, il revient à sa position d’équilibre, après avoir parcouru une distance. Pourquoi parcourt-il cette distance ? Parce que la pesanteur agit sur le pendule, dit-on.



Il retombe donc, mais, arrivé là, il n'y reste pas. Il a acquis en tombant une certaine force d'inertie ; et c'est pourquoi il repart dans la direction opposée. Puis il retombe encore. C'est-à-dire que par la chute, il a acquis une force qui le fait s'élancer dans l'autre direction. Pour éclairer telle ou telle chose, on peut se servir de cette comparaison. On peut dire : Une vertu quelconque – perfection, bienveillance – parcourt exactement ce chemin, mais ensuite elle repart en sens inverse. La

perfection devient faiblesse, la bienveillance malveillance, la justice injustice.

L'humanité n'est pas volontiers encline à examiner de telles idées. Imaginez-vous donc le bon bourgeois qui veut fonder son association pour réaliser un certain idéal ; si on voulait lui expliquer : Cet idéal que tu te fais aujourd'hui, si tu l'introduis dans le cours de l'évolution, tu le verras en relativement peu de temps produire les effets inverses – ce bon bourgeois croirait que non seulement on n'est pas idéaliste, mais qu'on est un vrai démon !

Car comment l'aspiration à la perfection ne conduirait-elle pas à une perfection toujours plus grande, comment la justice ne resterait-elle pas toujours la justice ? Remplacer les notions abstraites et exclusives par des concepts conformes à la réalité, voilà qui est particulièrement difficile à l'humanité de notre temps. Pourtant il faut qu'elle l'apprenne, sinon elle n'avancera pas. Il faut qu'elle apprenne ainsi que l'évolution de la civilisation rend peu à peu nécessaire le commerce avec les esprits élémentaires de la naissance et de la mort. Et par là, qu'elle apprenne qu'un élément destructeur doit s'introduire dans l'évolution de l'humanité.

De-ci de-là, des hommes découvrent ces choses instinctivement qui par ailleurs se refusent à connaître à fond la Science spirituelle, la seule voie pourtant pour adopter la juste attitude. Que signifie donc au fond ce que je viens de vous exposer ? Naturellement, ces esprits de la naissance et de la mort sont des envoyés d'Ahrimane. De par la nécessité d'airain qu'impose l'évolution universelle, les dieux doivent se servir des envoyés d'Ahrimane pour régler la naissance et la mort.

Pour leurs actions, ils ne laissent pas pénétrer sur le plan

physique les forces de ces messagers. Mais pour la période déclinante de la civilisation, à partir de la cinquième civilisation postatlantéenne, il faut qu'à nouveau ceci pénètre dans l'évolution afin que la catastrophe puisse se produire. Il faut que l'homme lui-même se serve de ces forces. Les envoyés d'Ahrimane sont donc nécessaires, strictement nécessaires pour provoquer cette destruction qui sera le prochain pas à faire sur le chemin du progrès.

C'est une terrible vérité – mais les choses sont ainsi. Et il n'y a rien d'autre à faire que de la connaître, que de discerner clairement ce qu'elle est. Nous en reparlerons. Et vous verrez tout ce qu'exige la juste attitude vis-à-vis de ces vérités.

Je disais plus haut qu'instinctivement, certaines personnes découvrent de telles nécessités. L'une de ces personnes est par exemple Ricarda Huch, auteur de plus d'un bon livre – certes sans lien sérieux avec la Science spirituelle. L'un de ces livres est tout à fait remarquable par l'instinct qu'il révèle – non par la compréhension. C'est son dernier ouvrage : « La foi de Luther ».

Dans les premiers chapitres de ce livre, vous lirez un cri étrange, pourrait-on dire, l'appel à ce que l'humanité devrait à nouveau connaître, et qui s'est perdu depuis l'époque de Luther, jusqu'où s'est maintenue encore une certaine clairvoyance atavique. Ricarda Huch dit que la chose la plus nécessaire à l'humanité actuelle, ce serait de connaître le diable. Elle ne considère pas comme aussi nécessaire de connaître Dieu ; mais comme très nécessaire que l'humanité actuelle connaisse le diable.

Pourquoi cela est nécessaire, elle ne le sait naturellement pas. Mais instinctivement, elle le sent. D'où cet appel pressant vers une connaissance du diable dans les premiers chapitres de ce livre qui est symptomatique, très significatif pour

l'époque présente. Elle pense : Dieu, les humains le connaîtront bien à nouveau quand ils sauront que le diable rôde autour d'eux. – Naturellement, de telles personnes qui ne veulent pas aborder la Science spirituelle, cherchent et trouvent toujours des excuses. Ricarda Huch sent que le diable doit être à nouveau perçu par les humains comme un être réel ; mais elle minimise tout de suite la chose en disant que bien entendu, il ne faut pas se représenter qu'il rôde partout avec sa queue et ses cornes. – Mais il rôde en effet ! « Ces braves petits ne soupçonnent jamais le diable, – Même quand il les tient au collet. » {9}

Les cerveaux abstraits de l'époque moderne ont tout de suite besoin d'une excuse, même s'ils discernent d'instinct ce qui est absolument nécessaire. Mais ce cri d'appel vers la connaissance du diable est dû à un instinct sain et juste de ce qu'est le présent. Les humains ne devraient pas se laisser entraîner en aveugles, en endormis, par les nécessités d'airain que le proche avenir leur impose : avoir affaire avec des envoyés du diable au laboratoire, à l'atelier, à la banque, partout.

Ils doivent le faire pour que la civilisation progresse ; il faut qu'ils sachent qu'à l'instant où ils ouvrent la porte blindée, la force du diable est dans la clé. C'est ce qu'a senti instinctivement Ricarda Huch. Cela, il faut que les hommes le sachent, car seul le savoir peut les guider comme il convient vers l'avenir. Et il est déjà extrêmement important que des humains se trouvent pour souligner instinctivement la nécessité de ne pas passer en dormant à côté d'un diable qui est de plus en plus puissant.

Ouvrons ici une parenthèse :

Peut-être y a-t-il là aussi un fait caractéristique : C'est

aussi une femme qui a d'instinct introduit l'activité du diable au Paradis. Dans le monde civilisé extérieur, ce n'est peut-être pas une gloire pour les hommes qu'ils dédaignent si bien cette « superstition » et qu'ils aient abandonné à nouveau à la femme, à Ricarda Huch – le soin d'appeler le diable, comme autrefois Eve l'a fait entrer au Paradis.

Mais ce diable est l'être qui portera la civilisation de l'avenir, et il doit l'être. C'est une vérité amère – mais importante, et qui est liée au fait qu'à l'avenir des forces de destruction doivent s'introduire dans la civilisation. Et en particulier il faut que des forces de destruction s'introduisent dans l'éducation, notamment dans l'éducation des enfants, et c'est ce qui se produira si l'on ne conduit pas sagement les choses. Mais elles s'introduiront aussi dans toute la vie sociale, et de plus en plus, en raison de la culture générale, des coutumes, de la vie émotionnelle ; et ces forces s'attaqueront surtout aux liens entre humains.

Ce que l'homme doit faire, c'est aspirer à réaliser la parole du Christ : « Là où deux hommes sont réunis en mon nom, je suis parmi eux. » Mais ce n'est pas cette vérité-là que réalise la civilisation technique et commerciale, c'est l'autre : là où deux – ou plusieurs êtres veulent se disputer, se quereller, se combattre, je suis parmi eux. C'est cela qui gagnera de plus en plus la vie sociale. Et qui crée la difficulté à répandre aujourd'hui parmi les hommes des vérités qui les unissent.

Pour terminer, voyons clairement – nous en parlerons encore demain et après-demain – dans quelle attitude intérieure l'homme se prépare à entendre des vérités. Il ne le fait pas volontiers aujourd'hui parce qu'il ne croit pas du tout que les vérités puissent venir directement du monde spirituel. L'homme d'aujourd'hui croit que la vérité ne peut venir que

du terrain sur lequel il se tient lui-même. Lorsqu'on atteint la vingtaine, on a son point de vue, on n'a pas à se convaincre d'une vérité, la vérité n'a pas besoin de vous être révélée : on a son point de vue.

Et que survienne quelqu'un qui a lutté ardemment pour accéder à la vérité : le jeunet de vingt-quatre ans qui vient de terminer ses études à l'Université, qui a peut-être suivi des cours de philosophie, il a son point de vue, dont il discute avec celui qui a lutté de toute son ardeur pour trouver la vérité. Aujourd'hui, chacun a son « point de vue », et chacun croit que la vérité absolue, la seule qui soit sûre, peut germer aussi sur un terrain non préparé. Les humains ne sont pas enclins à s'ouvrir aux vérités, ils déclarent les posséder. C'est là une des caractéristiques de l'époque présente.

Sur ce point aussi, Ricarda Huch a prononcé une très belle parole. Elle a attiré l'attention sur le fait que notre actuelle manière de voir le monde – qu'on l'appelle comme on veut – qui est imprégnée de chauvinisme, a été précédée chez les Européens éclairés par le nietzschéisme, qui s'élevait loin au-dessus de tout patriotisme, de tout chauvinisme. Les hommes sont devenus les adeptes de Nietzsche, et combien ne le sont pas devenus ! Nietzsche a conçu l'idéal de la « bête blonde », et les hommes n'y ont pas compris grand-chose. Ricarda Huch dit :

Tout homme, même incapable de devenir un bon petit cochon d'Inde, s'est imaginé être lui-même la « bête blonde » de Nietzsche. C'est en effet le point de vue de la bonne bourgeoisie. On n'a même pas l'étoffe d'un respectable petit mammifère – mais lorsqu'un idéal, si élevé soit-il, apparaît, alors on croit qu'on le réalise. On l'est parce qu'on trouve qu'on l'est sans avoir à s'en donner la peine, parce qu'on n'aspire absolument pas à se développer, parce qu'on veut

simplement être quelque chose. Mais c'est ce qui désunit les humains, c'est ce qui en fait au sein de l'humanité des atomes. Chacun a son point de vue. Personne ne peut plus comprendre l'autre.

Et voyez-vous, c'est précisément dans cette atmosphère d'incompréhension réciproque que vous percevez dans la société, dans l'ordre social même, l'empire des forces de destruction. Ce sont elles qui éloignent les humains les uns des autres. C'est bien le diable qui les a induits en tentation, et qui a soufflé aux adeptes de Nietzsche qu'ils sont des « bêtes blondes ». Ils ne le sont pas devenus, mais bien qu'ils ne le soient pas devenus, quelque chose s'est développé au XXe siècle à partir de ces impulsions antisociales du XIXe siècle. C'est ce dont nous parlerons demain.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

7 octobre 1917

La constitution spirituelle de notre époque veut que nous prenions connaissance de vérités et de perspectives spirituelles qui, vous l'avez déjà vu, sont d'un très grand poids. J'ai déjà dû insister sur le fait que les manières de voir que l'humanité actuelle trouve commodes ne sont pas des armes suffisantes en vue de l'avenir. Mais il faut savoir pourquoi elles ne le sont pas. C'est seulement alors qu'on pourra s'ouvrir avec sérieux, avec dignité, aux impulsions qui doivent être données actuellement pour que l'évolution de l'humanité puisse suivre son cours.

Peut-être ce que je veux exposer aujourd'hui pourra-t-il être vraiment compréhensible si je prends pour point de départ ce fait : durant la quatrième période post-atlantéenne qui, vous le savez, a débuté au VIIIe siècle avant le Mystère du Golgotha et a pris fin au XVe siècle de notre ère, l'être humain avait avec le monde autour de lui, avec le monde extérieur, un tout autre lien, un tout autre rapport que celui qui convient à l'homme du présent.

Je l'ai souvent souligné : il faut prendre l'évolution au sérieux. Les âmes humaines se transforment beaucoup plus qu'on ne le croit, et l'idée qu'elles étaient – disons dans la Grèce antique – exactement faites comme aujourd'hui n'est qu'une façon de voir commode. De cette nature des âmes autrefois, je ne considérerai que ce qui concerne leur rapport avec le monde extérieur.

Les gens qui n'aiment pas se fatiguer diront : les Grecs et les Romains ont perçu par les sens le monde autour d'eux, et nous le percevons de même ; il n'y a donc guère de différence

entre eux et nous. Et pourtant il y a une différence notable. On peut vraiment dire : Au début de la cinquième période postatlantéenne, la nôtre, l'être humain perçoit le monde qui l'entoure, et aussi le monde sensible, tout autrement que par exemple le Grec. Celui-ci voyait aussi des couleurs, il entendait aussi des sons : mais à travers les couleurs, il percevait encore des entités spirituelles. Il ne faisait pas qu'y penser : à travers la couleur se manifestaient à lui des êtres spirituels.

Je me suis efforcé d'utiliser précisément cette faculté propre aux Grecs comme un fil rouge parcourant tout le texte des « Rätsel der Philosophie » {10}. L'homme moderne pense des pensées. Le Grec ne les pensait pas, il les voyait. Elles lui apparaissaient montant vers lui de tout ce qu'il percevait alentour. Le monde environnant lui-même n'était pas seulement bleu et rouge : le bleu et le rouge lui exprimaient des pensées qu'il devait ensuite penser. Ainsi se créait un lien intime avec le monde alentour. Ainsi naissait un sentiment, un sentiment intense d'être en rapport avec un élément spirituel dans le monde. Et cela est lié à la nature, à la constitution de l'homme telle qu'elle était en cette quatrième période postatlantéenne.

Il faut distinguer dans le cours de notre évolution terrestre de vastes périodes – vous en avez vu le tableau d'ensemble dans « Science de l'Occulte » {11}, première et seconde époques, époque lémurienne, époque atlantéenne, époque postatlantéenne, la nôtre, et deux autres qui lui feront suite. On peut dire que durant l'époque atlantéenne, la Terre et l'homme lui-même sont, dans le cadre de l'évolution terrestre, parvenus au milieu du parcours. Jusque-là, tout évoluait dans le sens d'une croissance, pourrait-on dire.

Mais en un certain sens, ce n'est plus le cas depuis l'Atlantide. Ce n'est plus vrai pour la Terre déjà. Lorsque nous

cheminons sur la glèbe – je l'ai souvent indiqué – nous marchons sur quelque chose de friable qui, en regard de sa nature d'autrefois, ne se comporte plus comme une chose qui se développe, mais comme une chose qui se délite. La Terre était, avant la période atlantéenne et jusqu'en son milieu, un organisme grandissant et florissant. Puis elle commença à se fertiliser, à se fêler, pourrait-on dire ; c'est à ce moment que se formèrent les roches marquées de fentes et de fêlures que l'on rencontre aujourd'hui. La Science spirituelle n'est pas la seule à le savoir.

Que notre terre actuelle est en train de se fendre, d'éclater, qu'elle est en voie de désagrégation, vous le trouverez fort bien décrit par un scientifique dans un ouvrage important et riche : « Das Antlitz der Erde » {12}, de Suess. Cette œuvre décisive rassemble en une ample synthèse ce qu'il faut dire de la structure actuelle des roches, des différentes formations présentes sur et dans la terre, des êtres organiques, de la manière dont la Terre est constituée extérieurement, donc de la face de la Terre. Et comme nous le disions, c'est en partant uniquement des données de la science extérieure que l'auteur en vient à constater que nous sommes maintenant en présence d'un monde qui se délite, d'un monde qui dépérit.

Ainsi en est-il de toutes les créatures, pour autant qu'elles sont des créatures physiques habitant cette Terre. Elles suivent une évolution déclinante, et en fait depuis le milieu de l'époque atlantéenne. Seulement, le cheminement de l'évolution suit une sorte de ligne ondoyante. On peut dire en effet ceci : durant la quatrième période postatlantéens, la période gréco-latine, il y eut en quelque sorte une répétition de ce qui avait eu lieu pendant l'époque atlantéenne. Si bien que jusqu'à la Grèce incluse, on ne pouvait distinguer encore de façon aussi nette que l'homme suivait une évolution

déclinante.

La période grecque – je l'ai souvent souligné – présente encore ce caractère d'une parfaite harmonie entre l'âme et le corps. Cette harmonie avait atteint son apogée au milieu de l'époque atlantéenne. Elle s'est répétée en Grèce. Nous avons déjà parlé à des occasions différentes, et notamment en étudiant l'art grec, de la constitution d'ensemble de l'homme ; et nous savons que l'art grec est né d'impulsions tout autres que celui de peuples qui vinrent plus tard.

Le Grec, par exemple, sentait encore en lui-même l'élément éthérique créateur de formes, ce qui modèle la forme humaine ; il n'avait pas besoin d'utiliser des modèles comme le fait l'homme d'aujourd'hui, parce qu'il sentait en lui ce qu'était la forme. Et l'on peut dire : jusqu'à la période grecque comprise, le corps de l'homme était en un certain sens déterminé et maintenu par le monde extérieur immédiat, présent dans l'espace. Un rapport étroit unissait l'homme et son entourage dans l'espace.

Ce rapport s'est modifié au début de la cinquième période postatlantéenne. Si étrange que cela vous paraisse, il en est bien ainsi : nous ne sommes plus au monde aujourd'hui pour prendre soin de notre propre organisme. Nous nous incarnons encore, il est vrai, mais non plus pour prendre soin de notre propre organisme, qui suivit une évolution ascendante jusqu'au milieu de l'époque atlantéenne, et jusqu'à la Grèce. Les corps humains furent alors aussi parfaits qu'ils pouvaient l'être sur la terre.

C'est seulement durant l'époque jupitérienne que l'humanité atteindra une perfection corporelle plus grande encore. Nous sommes en vérité ici pour suivre désormais une évolution descendante, pour nous incarner afin de faire toutes sortes d'expériences liées à des corps qui se dévitalisent,

s'effritent, se dessèchent de plus en plus. Ces termes sont naturellement excessifs. Mais ce que nous développons dans la vie de l'âme, ce que nous sommes intérieurement ne se transmet plus dans la même mesure qu'autrefois à notre corps visible. Et c'est ce qui déterminera maintes modifications dans le cours de l'évolution.

Au mois de mars de cette année est mort à Zürich un homme de grande valeur : Franz Brentano. Vous trouverez dans mon livre « Von Seelenrätseln »{13}, qui doit paraître prochainement, des pages qui lui sont consacrées. Le livre sera composé de trois parties et d'un appendice : dans la première partie j'étudie le rapport entre l'anthropologie et l'anthroposophie, dans la seconde partie je montre, en me servant d'un exemple, celui de Max Dessoir, comment ce qu'on appelle actuellement l'érudition chemine en s'orientant vers l'anthroposophie ; et dans la troisième, je montre comment un esprit aussi fin que Franz Brentano reste, il est vrai, sous l'emprise de la science actuelle, mais cependant approche aussi près que possible, dans sa psychologie, de l'anthroposophie.

Je donnerai ensuite un appendice dans lequel sera brièvement exposé ce qui, dans les conditions actuelles, ne peut être en fait que rapidement présenté, mais qui pourrait peut-être fournir le contenu de plusieurs ouvrages. Je l'ai condensé en quelques courts chapitres, parce qu'en un temps comme le nôtre, de plus en plus difficile, les circonstances ne permettent pas de l'exposer plus longuement. Pour bien des choses qui sont ainsi rédigées actuellement, on a le sentiment d'écrire une sorte de testament. Celui qui ressent tout le poids des événements actuels pourra comprendre ce sentiment.

Parmi tout ce que Franz Brentano, cet esprit si fin, a produit, se trouve aussi un essai sur le génie. Le côté singulier

de cet essai, c’est que Brentano y élimine le concept de génie ; il montre partout que l’homme de génie n’a pas d’autres qualités d’âme, pas d’autres impulsions que les autres humains, mais que sa mémoire, sa faculté de combiner les choses sont seulement plus mobiles, plus synthétisantes, et ainsi de suite. Franz Brentano caractérise ainsi une conception du génie qui est très différente de la conception courante.

Mais cette conception courante, comme tous les schémas commodes de l’époque actuelle, abonde aussi en éléments nébuleux. Et l’on peut dire en général ceci : le génie tel que Brentano le caractérise n’est pas conforme à ce qu’il était jusqu’à présent ; mais c’est conforme à ce qu’il deviendra ! Le génie ne poursuivra pas sa carrière tel qu’il a existé jusqu’à présent. Car sur quoi reposait le génie dans le passé ?

Sur le pouvoir qu’avaient encore les âmes d’insuffler dans les corps, par les voies de l’hérédité ou grâce à l’éducation, des impulsions telles que s’élevaient du corps dans l’inconscience les intuitions, les inspirations, les imaginations géniales. La puissance du génie était liée à l’organisme en développement, en croissance. Cette force disparaîtra parce que les corps dépériront.

Là où à l’avenir quelque chose d’analogue au génie se manifestera, ce sera grâce à la possibilité qu’auront les âmes – dont on pourra dire que ce sont des génies – de pénétrer plus profondément dans la vie spirituelle du monde environnant ; les impulsions ne monteront plus d’une vie organique inconsciente, le regard des êtres pénétrera plus avant dans le monde spirituel. Cette métamorphose du génie nous fait discerner la césure profonde qui sépare l’évolution dans le passé de ce qu’elle sera dans l’avenir.

Il faudrait dire : le génie du passé venait du corps, ce qui plus tard prendra la place du génie viendra du regard que

l'âme plongera dans la vie de l'esprit. Voilà ce qu'a senti un esprit comme Brentano qui suit intérieurement le cheminement de l'évolution présente, comme Suess a discerné que la Terre va en quelque sorte vers la mort.

Tout ceci repose sur un fait : la relation de l'homme avec le monde qui l'entoure est toute autre qu'autrefois. Le monde de l'espace ne parle plus aujourd'hui à l'homme comme il le faisait autrefois, alors que son corps était, disons encore frais. Le monde ne lui offre plus de réalités spirituelles en même temps que celles de l'espace. Les couleurs ni les sonorités ne parlent plus le langage de l'esprit, mais celui du matériau.

Ce qui est en l'homme s'est intériorisé davantage. Voilà une affirmation étrange, n'est-ce pas : l'homme superficiel de l'époque présente est plus intériorisé qu'autrefois. Il est bien singulier que l'on puisse dire de l'homme du présent, si superficiel : il est superficiel parce que, dans les conditions actuelles de l'incarnation, il ne peut pas accéder jusqu'à son véritable être intérieur. Il ne prend pas garde à son être véritable, il ne développe pas la force de se connaître lui-même, il n'arrive pas à voir ce qu'il est en vérité.

C'est ainsi que celui qui porte sur le monde le regard de l'esprit voit bien des humains qui en réalité ne sont pas eux-mêmes. Voilà à nouveau une expression excessive. Ce sont des corps ambulants, que l'âme n'habite pas entièrement. Pourquoi ? Parce que précisément cette âme n'a plus pour tâche de pénétrer entièrement le corps, qui déjà se délite, parce qu'elle a pour devoir de se préparer à ce qui se passera sur Jupiter. Notre âme s'occupe déjà de préparer l'avenir.

Il faut discerner cette situation, et savoir s'y adapter. Nous sommes absolument constitués pour nous entendre dire par un être universel : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Seulement les humains ne se décideront que lentement et

progressivement à comprendre cette vérité. Vraiment, en dépit des apparences extérieures, nous sommes de moins en moins de ce monde, et là il ne faut pas confondre. Si l'on croyait maintenant qu'il suffit de déambuler à l'instar des adeptes de Nietzsche qui se disaient des « bêtes blondes », et de dire : Nous sommes maintenant dans le monde spirituel, nous n'appartenons plus au monde physique, il faudrait répondre :

Oui, ce que tu connais de toi-même appartient bien au monde physique ; le reste est une réalité occulte, cachée. – Mais nous avons pour tâche de percevoir avec tout notre jugement, avec toute notre force intérieure cet être qui est en nous, qui ne peut plus habiter entièrement le corps, qui ne peut plus le pénétrer tout à fait. Nous devons nous sentir candidats à la vie sur Jupiter. Mais cela ne peut se faire que lentement et progressivement. Pour l'instant, les humains en restent encore à ce que le monde leur donne. C'est-à-dire qui est en dessous d'eux. Mais avec chaque incarnation nous nous retirons de notre corps, nous le survolons de plus en plus.

Même s'il n'en était pas ainsi, l'évolution de l'humanité serait bien compromise. Même si les hommes devaient en rester entièrement au stade où étaient les Grecs, l'évolution serait menacée. Car si étrange que cela paraisse aujourd'hui, une investigation occulte qui s'efforce de discerner les lois d'évolution de la race humaine nous dévoile une vérité qui peut tout d'abord paraître bouleversante : dans un temps qui n'est pas tellement éloigné, peut-être déjà au septième millénaire, toutes les femmes sur terre seront stériles.

Le dessèchement, l'effritement des corps est déjà assez avancé pour cela : au 7e millénaire, les femmes sur terre seront stériles. Pensez que si les rapports qui ne peuvent s'établir qu'entre les âmes et les corps physiques devaient rester ce

qu’ils sont, les humains n’auraient plus rien à faire sur la terre. Toutes les périodes de l’évolution terrestre ne seront pas parvenues à leur terme quand les femmes cesseront de pouvoir enfanter.

Il faut donc que l’homme trouve un autre rapport avec l’existence terrestre. Durant les dernières phases de l’évolution sur terre, les humains se trouveront contraints de renoncer d’une manière générale à disposer d’un corps physique ; et pourtant il faudra qu’ils soient présents sur la Terre. L’existence est une chose bien plus mystérieuse qu’on ne se l’imagine quand on manie les concepts tout d’une pièce dont se sert la science à notre époque.

C’est une chose, qui, elle aussi, a été instinctivement ressentie vers la fin de la quatrième période postatlantéens et à l’aube de la cinquième. Certains ont formulé alors des idées qui sont en rapport avec l’évolution à notre époque. Mais elles ne pouvaient pas être comprises à ce moment, et ceux qui les ont formulées ne se sont souvent pas bien compris eux-mêmes. Pensez donc aux doctrines apparemment cruelles d’un saint Augustin, d’un Calvin : les hommes, disent-ils, seraient prédestinés les uns à la félicité, les autres à la damnation, les uns au bien, les autres au mal.

De telles doctrines ont été énoncées. Et en effet : à celui qui comprend bien les choses, elles apparaissent comme n’étant pas entièrement fausses ; d’ailleurs tout ce qui paraît faux possède une relative justesse. Ce qui pouvait être connu de l’homme à l’époque de saint Augustin et dans les siècles qui ont suivi ne concerne pas vraiment l’âme et l’esprit humains – vous le savez, l’esprit de l’homme a même été supprimé au Concile de Constantinople ; cela se rapporte à l’être humain vivant sur terre. Je vais m’efforcer d’exprimer aussi nettement que possible ce dont il s’agit.

Vous pouvez rencontrer un être humain, puis un autre, et dans le sens de la doctrine de saint Augustin, on pourrait dire : celui-ci est prédestiné au bien, celui-là au mal. Mais le siècle de saint Augustin n'a pas du tout parlé de la véritable individualité. Devant un certain nombre d'êtres humains, on peut dire – mais cela n'est vrai que depuis l'époque moderne, au temps des Grecs cela n'aurait eu aucun sens – : voici les âmes humaines, elles sont les forgerons de leur propre destin.

Là il n'est pas question de prédestination. Or ces âmes, elles habitent des corps qui, eux, sont prédestinés au bien ou au mal. Et les hommes seront de moins en moins en situation d'évoluer dans leur âme parallèlement à leur corps. Pourquoi ne serait-il pas possible qu'une individualité s'incarne dans un corps qui de par toute sa constitution soit destiné au mal ? Il se peut que l'être qui habitera ce corps soit bon quand même, parce que l'individualité n'aura plus de lien étroit avec le corps. Voilà encore une vérité peu commode, mais dont il faut pourtant prendre connaissance.

Bref, l'homme s'intériorise de plus en plus. Nous devons tenir compte toujours plus de ce fait : l'homme s'écartera de sa personne physique, extérieure, au cours des dernières périodes de l'évolution de la Terre. Mais – je l'ai souvent souligné – les humains ne peuvent que lentement, progressivement et sous la contrainte des faits, s'habituer à de telles idées. Ce sont les faits qui les contraindront à les admettre. Lorsqu'on considère les humains dans la perspective de ce qu'ils sont extérieurement, on a une image.

Mais lorsqu'on les considère selon ce qu'ils ne sont pas immédiatement, extérieurement, on a l'autre image. Ces deux images ne coïncident déjà plus de nos jours, elles coïncideront de moins en moins. C'est pourquoi il est absolument nécessaire aujourd'hui que l'homme ne s'en rapporte pas uniquement à

ce que lui offre le monde extérieur lorsqu'il veut se faire une idée des choses ; il faut qu'il forme ses concepts conformément à ce qui, à partir de l'esprit, peut agir sur l'homme.

De tels concepts seront en particulier nécessaires en toute chose touchant à la politique, à la sociologie, etc, et notamment à l'éducation. Les idées que nous propose le monde autour de nous et qui n'ont pas leur origine dans le spirituel, sont impuissantes à nourrir les besoins de l'homme. C'est pourquoi les théories politiques et socialistes de notre temps sont pauvres.

Les humains ne jugent des choses qu'en fonction de ce qui se trouve sous leurs yeux, ils ne veulent pas se laisser inspirer par des éléments spirituels. Et c'est pourquoi les théories et les programmes politiques sont insuffisants. Notre époque n'est plus celle où l'on puisse établir des programmes comme le fait encore Woodrow Wilson ; elle exige que l'on puise à d'autres profondeurs des programmes universels. Et pour y parvenir, il faut que l'esprit nous apporte son aide.

Les hommes ne sont pas encore parvenus au point où ils puissent prendre conscience de la vérité profonde de tout ce que je vous ai exposé. Ils cheminent à tâtons. Ils sont depuis longtemps des hommes de la cinquième période post-atlantéenne, et veulent encore juger des choses comme s'ils en étaient à la quatrième. Autrefois, au temps des Grecs, c'était une conception juste, belle, harmonieuse. Mais juger comme le faisait un Grec, c'est aujourd'hui une absurdité ; car les Grecs recevaient tout du monde qui les environnait.

Ce monde d'autrefois n'existe plus. Pour commencer, sous bien des rapports, une sorte de haine, aimerais-je dire, une répulsion – qui n'est que l'autre aspect de la peur – vis-à-vis de l'étude intérieure de l'homme se font jour. On veut en rester à l'être apparent. C'est ainsi que surgissent des

réminiscences, mais qui ne sont rien de plus, et vis-à-vis desquelles les humains n'ont pas le plein contrôle d'eux-mêmes.

Voici un phénomène intéressant que je vous prie de prendre sérieusement en considération : Supposez que nous ayons affaire ici à un ensemble de têtes qui constitueraient peut-être une assemblée – il y a aujourd'hui en tous lieux des assemblées éclairées : Oui, ce qui est vraiment spirituel s'est déjà dégagé, n'est plus vraiment lié aux têtes des humains, est déjà intériorisé. Même quand une assemblée de gens superficiels est présente, les bonnes têtes sont là aussi, cachées, mais ceux qui composent l'assemblée n'en savent rien.

Il peut donc arriver que certaines assemblées soient là – ou aussi des individus isolés – dans lesquels les vieilles idées s'enchaînent comme fonctionnerait un mouvement d'horlogerie : dans les têtes visibles, physiques, les vieilles idées bourdonnent et se déroulent. Et ces hommes ne savent rien de ce qui est adapté à l'époque. Ces cerveaux fonctionnant comme des automates peuvent émettre toutes sortes d'échos. Il est intéressant de voir se produire parfois de ces choses.

En 1912, une science a été fondée à Londres, une science toute nouvelle : l'eugénisme. On trouve ordinairement des noms imposants pour des choses qui en soi sont les plus sottes. Le contenu de cet eugénisme provenait en fait des cerveaux, non des âmes. Et que veut cet eugénisme ? Il veut des institutions telles qu'à l'avenir soit engendrée une race humaine en bonne santé, exempte d'individus amoindris ; il veut trouver progressivement, par l'étude combinée de l'économie et de l'anthropologie, des lois selon lesquelles l'union des hommes et des femmes s'accomplira de façon à produire une race aussi vigoureuse que possible.

On commence déjà à réfléchir à ces choses. L'idéal poursuivi dans ce Congrès, que présidait le fils de Darwin, c'était l'étude des différentes classes de la Société en vue de fixer les dimensions du crâne chez les gens riches et chez les pauvres, moins capables d'apprendre ; de voir ce qu'est la sensibilité des riches, la sensibilité des pauvres, ou la force de résistance à la fatigue chez les riches, puis chez les pauvres, et ainsi de suite.

C'est par cette méthode que l'on s'efforce de se faire une idée de l'organisme corporel de l'homme ; et peut-être en viendra-t-on à l'avenir à établir avec précision : c'est ainsi qu'il – et elle – doit être, pour donner naissance à un homme de l'avenir tel qu'il doit être ; il doit avoir tel degré de résistance à la fatigue, elle doit avoir tel degré de résistance à la fatigue, lui une dimension du crâne bien déterminée, elle une dimension du crâne correspondante, et ainsi de suite.

C'est ainsi que bourdonnent naturellement, dans les crânes abandonnés par leurs âmes, des idées qui avaient à l'époque atlantéenne une valeur réelle. À ce moment, il en était vraiment ainsi : il existait certaines lois en fonction desquelles les humains pouvaient déterminer la taille, la croissance et toutes sortes de choses par des croisements et des recroisements. C'était à l'époque une sorte de science, une science répandue, et dont, comme je vous l'ai indiqué hier, il fut fait mauvais usage précisément à l'époque atlantéenne.

Cette science était fondée sur une connaissance des affinités entre les corps ; on savait qu'en unissant tel homme à telle femme – et hommes et femmes étaient à l'époque sensiblement différents de ce qu'ils sont aujourd'hui – on produit tel être, et ensuite on pouvait, comme le fait aujourd'hui le jardinier, obtenir des variétés différentes. Les

Mystères ont institué un ordre sur la base de ces croisements, de ces unions entre ce qui était apparenté et ce qui était différent ; ils ont constitué des groupes et ont enlevé aux hommes ce qui devait leur être soustrait.

Mais de véritables combinaisons de la magie la plus noire avaient ainsi été pratiquées à l'époque atlantéenne ; l'ordre ne s'établit que lorsque des classes eurent été formées, et que l'on eût soustrait au pouvoir des hommes ce dont ils disposaient alors. C'est ainsi que sont nées les nations, les races actuelles. Et le problème des nationalités qui agite encore notre époque est un écho du travail des cerveaux privés d'âme à l'époque atlantéenne. On parle bien souvent aujourd'hui du problème des nationalités.

Mais ce n'est que le corps qui parle. La spiritualité qui s'est retirée appartient déjà à un tout autre monde. Et c'est ce qui cause le décalage entre la réalité et le principe des nationalités. C'est pourquoi il ne peut venir de là aucun salut ; au contraire tout ira vers le chaos si l'on fonde la politique sur les questions de nationalités, qui ne sont plus du tout des questions actuelles : l'âme relève d'un tout autre ordre, d'un tout autre domaine que ce qui s'exprime à travers les corps.

Ce sont là des choses qu'il faut savoir, mais qu'on ne peut savoir que grâce à la Science spirituelle. Ce bourdonnement confus dans les cerveaux vidés de leurs âmes est la cause du fait qu'à l'époque moderne se manifestent des aspirations à donner naissance à l'être humain en fonction de certaines lois.

Autre chose encore manifeste l'agitation confuse d'idées déjà usées, qui peuvent encore agir dans les cerveaux desséchés, mais ne viennent pas de l'âme. Il faut que l'âme prenne de la force pour que la Science spirituelle puisse y pénétrer. Ensuite, on pourra de nouveau entendre la voix de l'individualité humaine. Vous avez certainement déjà été

informés de tout ce qui vise à expliquer le comportement des hommes les plus différents dans la perspective de la psychopathologie.

Aujourd'hui, au fond, il suffit que quelqu'un écrive un bon poème pour que le médecin arrive et constate de quelle maladie il est atteint. Nous avons déjà les caractéristiques les plus différentes : on étudie du point de vue de la psychiatrie Victor Schöffel, Nietzsche, Gœthe, Conrad Ferdinand Meyer. Si l'on veut bien lire entre les lignes, on peut sentir dans ces écrits que leurs auteurs se sont dit en réalité : Quel dommage qu'il n'ait pas été soigné à temps ! Si on l'avait soigné à temps, il – par exemple Conrad Ferdinand Meyer – n'aurait pas écrit des choses qui sont des productions pathologiques.

Mais c'est là un comportement qui correspond bien à notre époque : on ne prend pas garde à l'intériorisation de l'être qui, chez des gens comme Conrad Ferdinand Meyer, doit nécessairement provoquer dans leur corps visible telle ou telle manifestation pathologique, afin que l'être intérieur, devenu indépendant de ce corps, puisse, par les voies de l'art, parvenir à une très haute spiritualité.

Nous ne parlons pas de ces procédés dans l'intention de prendre position contre. Du point de vue strictement médical, tout cela est évidemment juste, il n'y a absolument rien à y objecter. Du point de vue strictement médical, on peut aussi faire encore autre chose qui a déjà été fait : on peut prendre les Évangiles et en utilisant différents éléments, montrer comment, par la combinaison de causes pathologiques très particulières, s'est constitué cet étrange individu, le Christ-Jésus. Un tel livre a aussi été écrit : « Jésus-Christ du point de vue du psychiatre ». Tout le monde peut le lire, ce livre qui montre comment ce qui émane de la personne de Jésus est dû à telle ou telle maladie.

Tout cela, il faut le comprendre, il faut le saisir en profondeur si l'on veut se situer dans le cours de l'évolution actuelle en la comprenant. Dans ce contexte, je parlerai encore du problème de l'éducation pour vous montrer que l'époque présente n'est plus en droit d'étudier l'enfant en développement comme si seul devait être envisagé son comportement extérieur. Car on agirait parfois sans tenir compte de ce qui, en l'enfant, se retire précisément au plus profond de l'être.

C'est parce qu'on néglige cela que la connaissance de l'homme est si rare, et le conformisme si répandu. En un certain sens, le conformisme est à l'antipode d'une véritable connaissance de l'homme, car le philistin se représente volontiers l'être humain sous l'apparence normale. Ce qui en diverge est naturellement anormal. Mais en se guidant sur un pareil principe, on n'arrive pas à comprendre le monde ni surtout à comprendre l'homme.

Ce qu'il faudrait cultiver au sein d'une société comme la Société anthroposophique, c'est la compréhension de l'être humain, afin de pouvoir s'adapter à l'individualité ; car les individualités sont beaucoup plus différentes qu'on ne le pense ; du fait qu'en l'homme, le psychique et le corporel visible ne coïncident plus tout à fait, il est aujourd'hui un être vraiment complexe.

Il en découle naturellement autre chose, que certes aujourd'hui on ne manie que d'une main pesante, mais dont on peut espérer que la Science spirituelle parviendra à enseigner aux hommes à le manier avec plus de subtilité. Revenons à la Grèce ; on peut dire qu'à cette époque, le corps dans sa totalité était animé par l'âme, que l'un et l'autre coïncidaient entièrement, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui. Les corps

restent vides jusqu'à un certain point. Mon intention n'est pas de dénigrer les têtes vides ; elles restent vides, ainsi le veut l'évolution.

Mais en réalité, rien ne reste vide dans le monde. Il n'y a quelque part un vide que pour que quelque chose vienne le combler à un autre moment. En fait rien ne reste tout à fait vide. Et dès lors que l'âme de l'homme se retire de plus en plus de son corps, celui-ci est de plus en plus exposé au danger d'être habité par autre chose. Si les âmes ne veulent pas faire effort pour s'ouvrir à des impulsions spirituelles qui ne peuvent prendre naissance que dans la connaissance du spirituel, le corps sera habité par des êtres démoniaques.

Voilà le sort vers lequel marche l'humanité ; les corps peuvent être entièrement habités par des puissances ahrimaniennes démoniaques. À ce que j'ai dit hier sur l'avenir de l'évolution, pensez-y, il faut ajouter qu'on connaîtra un jour des êtres humains qui, dans la vie courante, s'appelleront par exemple Pierre Dupont, parce que le contexte social l'aura voulu ainsi, mais dont le corps sera vide au point qu'un être ahrimanien puissant pourra l'habiter. Cet homme ne sera lui-même qu'en apparence. L'individualité sera tout à fait dissimulée, et l'image qui s'offrira extérieurement en sera toute différente !

À l'avenir, la vie offrira cette complexité. Et l'on peut bien dire qu'on se trouvera dans des situations où l'on ne saura pas très bien à qui l'on a affaire. La nostalgie du diable qu'a ressentie Ricarda Huch a vraiment un lien avec ce qui se prépare. Les institutions, les concepts, les idées sociales que conçoivent aujourd'hui les gens sont des abstractions grossières par rapport aux conditions complexes qui vont se créer.

Et parce que les humains ne sont pas capables de saisir à l'aide de leurs concepts, de leurs représentations, la réalité qui est là, ils glissent de plus en plus au chaos, comme le révèlent suffisamment les événements de cette guerre. Ce chaos vient précisément du fait que la réalité est autre, qu'elle se fait plus riche que les hommes ne peuvent l'imaginer, qu'ils ne peuvent le concevoir. Il faudra le voir clairement : on est placé devant un choix : ou bien – parce qu'on ne sait pas remettre de l'ordre dans le monde – continuer à se donner des coups, à tirer les uns sur les autres, – ou bien commencer à élaborer des concepts, des représentations qui soient adaptés à la complexité des situations.

Il faut que, dans l'humanité, un courant spirituel s'oriente vers l'élaboration de concepts qui soient adaptés aux circonstances. Ceux qui préfèrent rester attachés à un bourdonnement confus d'idées anciennes seront très nombreux – ils sont encore une minorité aujourd'hui ; ils élaboreront leurs concepts et leur représentations et leurs actes à partir de la connaissance extérieure, et déjà du fait que les corps seront habités par une spiritualité ahrimanienne, laquelle vise à former concepts, représentations et actes à partir de l'aspect extérieur des choses. Il ne faut pas se leurrer : on est en présence d'un mouvement bien déterminé.

Autrefois, au concile de Constantinople, l'esprit a été éliminé, on a institué un dogme : l'homme n'est fait que d'une âme et d'un corps, parler d'esprit est une hérésie. On aspirera sous une autre forme à éliminer l'âme, la vie de l'âme. Et le temps viendra, dans un avenir peut-être pas très lointain, où lors d'un Congrès comme celui qui s'est tenu en 1912, on verra se développer encore tout autre chose, où de tout autres tendances feront leur apparition, où l'on dira : parler d'esprit et d'âme, c'est pathologique ; seuls sont bien portants les gens

qui ne parlent jamais que du corps.

On considérera comme un symptôme pathologique le fait qu’un être humain se développe de façon telle qu’il en vienne à penser qu’il existe un esprit ou une âme. Ces gens seront des malades, et l’on trouvera, soyez-en sûrs, le remède qui agira sur ce mal. Dans le passé, on a éliminé l’esprit. On éliminera l’âme au moyen d’un médicament. En partant d’une « saine vue des choses », on trouvera un vaccin grâce auquel l’organisme sera traité dès la prime jeunesse autant que possible, si possible dès la naissance même, afin que ce corps n’en vienne pas à penser qu’il existe une âme et un esprit. – Les deux courants, les deux conceptions du monde s’opposeront radicalement.

L’une réfléchira à la manière d’élaborer des concepts et des représentations qui soient à la mesure de la réalité véritable, de la réalité d’âme et d’esprit. Les autres, les successeurs des actuels matérialistes, chercheront le vaccin qui rendra les corps « sains », c’est-à-dire constitués de telle façon qu’ils ne parleront plus de ces sottises que sont l’âme et l’esprit, mais, parce qu’ils seront « sains », des forces mécaniques et chimiques qui, à partir de la nébuleuse cosmique, ont constitué les planètes et le soleil. On obtiendra ce résultat en manipulant les corps. On confiera aux médecins matérialistes le soin de débarrasser l’humanité des âmes.

Oui, ceux qui croient qu’on peut prévoir l’avenir à l’aide d’idées qui jouent avec la réalité, sont bien dans l’erreur. Il faut regarder l’avenir en utilisant des concepts pensés avec sérieux, bien fondés, profonds. La Science spirituelle n’est pas un jeu, elle n’est pas seulement une théorie. Elle est, en face de l’évolution, un devoir à remplir.

C’est ce dont nous parlerons encore demain.

SIXIÈME CONFÉRENCE

8 octobre 1917

Si nous voulons poursuivre à bon escient ces considérations, il nous faut aujourd'hui étudier quelque peu la nature de l'homme et la place qu'il occupe dans l'évolution historique. Fixons tout d'abord notre regard sur le fait : l'homme possède une force intellectuelle, un talent intellectuel. En quoi consiste ce talent ? Dans la possibilité que nous avons de concevoir des pensées. Ne nous demandons pas tout d'abord d'où viennent ces pensées lorsque nous élaborons un ensemble de représentations.

Cette vie des pensées nous accompagne durant toute la vie consciente de veille, et nous avons par exemple aussi le sentiment que quand nous marchons, quand nous restons debout ou quand nous exécutons un acte quelconque, ce sont nos pensées qui nous guident, que nous nous conformons tout d'abord à leur contenu.

En est-il vraiment ainsi, c'est ce dont nous parlerons encore au cours de ces conférences. Je constaterai seulement pour l'instant que ce qui habite notre conscience ordinaire, quotidienne, ce sont nos pensées. Mais le monde des pensées en tant que tel est encore autre chose. Et l'on ne comprend pas le rapport de l'homme avec ses pensées si l'on ne considère pas ce qu'est en réalité le monde des pensées en soi.

Or, en réalité, partout où nous allons, où nous restons soit debout, soit couchés, nous sommes non seulement dans un monde d'air et de lumière, etc, nous sommes dans un monde fluctuant de pensées. Pour vous représenter la chose, réfléchissez à ceci : lorsque votre personne physique ordinaire marche à travers l'espace, vous allez en respirant, vous

parcourez l'espace empli d'air. Et vous vous déplacez en quelque sorte aussi à travers l'espace empli de pensées.

La substance des pensées emplit l'espace autour de vous. Et cette substance des pensées n'est pas une mer indéterminée, ni rien de semblable à un éther nébuleux, comme on aimerait parfois volontiers se le représenter ; cette substance des pensées, c'est en fait ce que nous appelons le monde élémentaire. Nous parlons d'êtres du monde élémentaire – au sens le plus large du terme ; ils sont faits de cette substance des pensées, ils en sont vraiment faits.

Il y a seulement une différence entre les pensées qui voltigent alentour, et qui sont en réalité des êtres vivants, et les pensées que nous portons en nous. J'ai souvent rappelé en quoi consiste cette différence. Vous trouverez encore des indications à ce sujet dans un livre dont j'ai parlé hier et qui va paraître prochainement.

Vous pouvez vous poser cette question : quand il y a dehors, dans l'espace qu'emplissent les pensées, un de ces êtres élémentaires, et que je porte en moi des pensées – quel rapport y a-t-il entre mes pensées et ces êtres-pensées qui emplissent l'espace ? Vous vous ferez de ce rapport une représentation juste en imaginant celui qui existe entre un cadavre humain et l'être vivant en mouvement.

Et ici, il faut certes avoir en vue les pensées que vous élaborez dans votre conscience à partir du monde sensible, du monde extérieur. Nos pensées sont en effet des cadavres. Voilà l'essentiel. Les pensées que nous inspire le monde sensible et que nous portons dans notre conscience, ce sont en réalité des cadavres, des pensées paralysées, privées de vie. En dehors de nous, elles sont vivantes. Voilà la différence.

En fait, nous sommes liés au monde élémentaire des pensées parce qu'en accueillant les perceptions venues du

monde environnant, et en en faisant des pensées, nous tuons la vie en elles. Parce que nous avons en nous ces cadavres de pensées, nous pensons. C'est pourquoi nos pensées sont abstraites. Elles restent abstraites précisément parce que nous tuons les pensées vivantes. Nous allons et venons avec, dans notre conscience, des cadavres de pensées que nous appelons nos pensées, nos représentations. Ainsi en est-il en réalité.

Mais ces pensées vivantes qui sont hors de nous ne sont pas sans avoir un rapport, une relation avec nous ; elles ont même un rapport vivant, et je vais à l'instant vous l'expliquer. Ne soyez pas effarouchés par le caractère cocasse de cette représentation inhabituelle. Représentez-vous couché le matin dans votre lit ; vous pouvez vous lever de deux façons. Dans la vie ordinaire, vous ne distinguez pas la différence entre les deux manières de se lever, parce que la plupart du temps vous les mélangez, et parce que vous ne prenez absolument pas garde à ce qui se passe au moment du lever.

Vous pouvez vous lever en n'y pensant pas du tout, en vous levant machinalement – ou bien vous pouvez former avec précision cette pensée : je vais maintenant me lever. – Et je dis : vous mélangez les deux choses. Chez la plupart des gens, dans la vie ordinaire, les choses se passent de façon telle qu'on se « laisse lever » par habitude, en obéissant à la nécessité, et qu'en même temps, en sourdine, on pense : je vais maintenant me lever. – Nous le disions, plus d'un combine les deux choses, mais in abstracto, on peut les distinguer. Ce sont les cas extrêmes que l'on distingue l'un de l'autre.

Vous pouvez vous lever sans penser à rien, sans réfléchir à quoi que ce soit, vous pouvez aussi vous lever en pleine conscience. Il y a entre les deux façons une grande différence. Lorsque vous vous levez sans penser à ce que vous faites, mû par une simple habitude, vous obéissez aux impulsions des

Esprits de la Forme, des Elohim, tels qu'au début de l'évolution terrestre ils ont formé l'homme terrestre. Imaginez-vous éliminant votre pensée et vous levant toujours comme un automate, sans avoir de pensées propres – vous avez pourtant en vous des pensées. Car si vous pouvez vous lever, c'est que des pensées sont enclavées dans tous les mouvements que vous pouvez faire, des pensées objectives – non pas personnelles ; ce ne sont pas là vos pensées, mais celles des Esprits de la Forme.

Si vous étiez un paresseux achevé et qu'en réalité vous n'ayez pas du tout envie de vous lever, s'il n'était pas du tout dans votre nature de vous lever – et que vous le fassiez en allant contre votre nature, de propos délibéré, pour y avoir personnellement réfléchi, vous agiriez conformément à une spiritualité ahrimanienne, vous obéiriez à votre tête ; dans ce cas vous obéiriez à Ahrimane. Dans la vie ordinaire, je l'ai dit, on mélange les deux choses. Et comme pour la manière de se lever, on le fait pour tous les comportements.

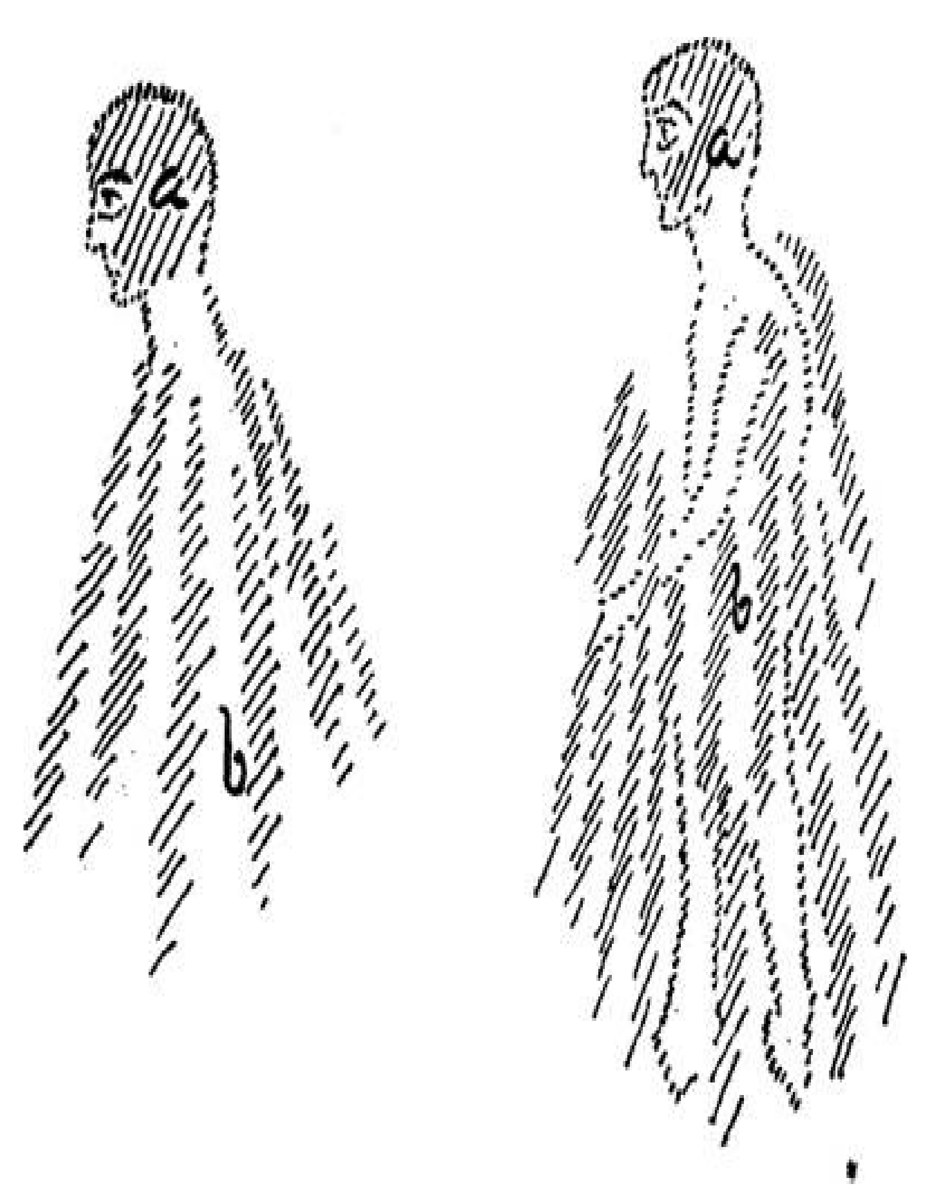
Car l'être humain est vraiment constitué de deux entités distinctes physiquement l'une de l'autre : la tête et le reste du corps. La tête est un instrument extrêmement important, et beaucoup plus ancien que le reste du corps. Telle qu'elle est construite, elle est un résultat de l'évolution sur la Lune. Elle s'est formée au cours de l'évolution qui a passé par Saturne, le Soleil et la Lune. Mais si l'homme s'était formé sur la Terre à partir de ce qui venait de la Lune, il serait tout autre, il aurait un tout autre aspect que maintenant. Les humains se verraient les uns les autres tout autrement.

Grosso modo, on pourrait dire : l'homme serait une sorte de fantôme au-dessus duquel on distinguerait un peu mieux la forme de la tête. Voilà à quoi il était destiné en réalité.

Le reste du corps ne devrait pas être aussi discernable qu'il

l'est maintenant. Il faut bien s'arrêter sur ces choses, sinon en fait, on ne comprend pas comment l'homme a évolué sur la Terre. Le reste du corps humain serait de nature élémentaire uniquement ; et ce qui serait actif dans sa tête – je l'appellerai a – serait l'héritage de l'existence sur la Lune, transformé par la Terre. Donc, ce que j'appelle a, l'héritage de l'existence lunaire modifié par la Terre, voilà ce que serait l'homme. En réalité, l'homme, c'est la tête, à laquelle est adjoint un élément très ténu.

Ce que l'homme a par ailleurs – appelons-le b et considérons-le seulement, pour commencer, sous la forme de cet être élémentaire, aérien – c'est ce en quoi apparaissent les esprits des hiérarchies supérieures, à partir des Esprits de la Forme et en dessous d'eux, c'est ce qu'ont formé les hiérarchies cosmiques. Vous vous représentez bien l'homme comme il est en considérant comme l'œuvre des hiérarchies cosmiques l'ensemble de ce que j'appelle ici b. Et au-dessus apparaît, comme surgissant du sein des hiérarchies cosmiques, ce qui de lui s'est formé depuis l'époque de Saturne. Si vous vous représentez spiritualisé ce qu'est l'homme, abstraction faite de la tête, spiritualisé ou tout au moins devenu aérien, vous avez en réalité le corps des hiérarchies cosmiques.



Mais la tentation luciférienne est intervenue dans ce déroulement. Et elle eut pour effet de densifier cette

corporéité plutôt de nature élémentaire, qui devint ainsi le corps humain. Bien entendu, cette transformation affecta aussi la tête. Et vous pouvez alors vous représenter ce que l'être humain est en réalité. Abstraction faite de sa tête, qu'il a reçue de l'évolution antérieure, et si la substance de son corps n'était pas devenue une chair perceptible aux sens, l'homme manifesterait par son aspect extérieur l'œuvre des Elohim. C'est seulement l'intervention de la tentation luciférienne qui a causé la densification de cette manifestation des Elohim ainsi devenue chair.

C'est ainsi que s'est produit quelque chose de très singulier. C'est là un secret important auquel j'ai souvent fait allusion : par les organes qu'on appelle ordinairement sa nature inférieure, l'homme est devenu l'image des dieux. Seulement, telle qu'elle est sur la terre, cette image des dieux est corrompue. Ce qui est justement sa nature supérieure, ce que le Cosmos avait créé spirituel, c'est cela qui est devenu sa nature inférieure.

Je vous prie de ne pas oublier qu'il s'agit ici d'un secret important de la nature humaine. Ce qui est maintenant la nature inférieure de l'homme l'est par l'effet de la tentation luciférienne ; mais est en réalité destiné à être sa nature supérieure. Là est la contradiction en l'être humain. Et c'est une chose qui permet de résoudre d'innombrables énigmes du monde et de la vie, lorsqu'on la comprend comme il le faut.

On peut donc dire ceci : l'évolution de l'homme s'est déroulée de façon telle que par l'intervention luciférienne, l'homme a fait de ce qui devait lui venir du Cosmos sa nature inférieure. De nombreux phénomènes historiques même s'éclaireront pour vous quand vous considérerez ce que savaient les guides des anciens Mystères, qui n'étaient pas aussi légers, aussi cyniques et aussi conformistes que les

hommes d'aujourd'hui. Certains symboles des anciennes peuplades qu'on interprète aujourd'hui par la sexualité, des symboles relevant de la nature inférieure, s'expliquent par le fait que les anciens prêtres des Mystères qui les ont institués voulaient en fait exprimer par là le caractère supérieur de la nature inférieure de l'homme.

Vous voyez avec quelle délicatesse il faut manier ce contenu des symboles si l'on ne veut pas tomber dans la trivialité – ce qui arrive facilement à l'homme d'aujourd'hui, qui ne peut pas concevoir que l'homme soit autre chose qu'un être de chair – cette chair perceptible aux sens qui n'est en fait que l'élément luciférien de la nature supérieure. C'est pourquoi il peut lui arriver facilement d'interpréter de façon tout à fait fausse ces symboles venus du passé. Il faut une certaine distinction intérieure pour ne pas en donner une interprétation triviale, ce qui arrive cependant souvent.

C'est pourquoi vous voyez clairement que lorsque des pensées vivantes, des pensées issues du monde élémentaire, – non les pensées mortes qui naissent dans la tête, – viennent à l'homme, il faut qu'elles montent de son être tout entier. Et la seule réflexion n'y suffit pas. On croit aujourd'hui qu'il suffit de réfléchir pour avoir des pensées. Quand l'homme réfléchit – croit-on – il peut penser toutes choses à sa portée. Mais c'est là un non-sens. Ce qui est vrai plutôt, c'est que la race humaine suit une évolution, et que par exemple les pensées que Copernic, que Galilée ont pu concevoir à un certain moment, n'auraient pas pu naître plus tôt par la réflexion.

Pourquoi ? Parce qu'en réfléchissant, l'être humain fabrique les pensées qui règnent dans sa tête. Mais lorsque surgit une idée qui va agir dans l'histoire, qui va intervenir dans l'ensemble de l'évolution humaine, c'est une idée donnée par les dieux et qui habite l'être humain tout entier. Elle agit

d'abord, surmontant l'élément luciférien, dans tout l'être humain, et de là passe seulement ensuite dans la tête. Je crois que cela est compréhensible. C'est pourquoi certaines idées ne peuvent être attendues qu'à certaines époques, au moment où l'homme ne fait que réfléchir, où les choses ne lui sont pas proposées seulement par les yeux et par les oreilles, mais où le monde des hiérarchies lui dispense une inspiration qui passe par son être tout entier, image des hiérarchies.

En pensant à tout cela, vous trouverez que ce qui a été esquissé hier dit beaucoup de choses. Depuis le début de la cinquième époque postatlantéenne, nous avons une vie intérieure beaucoup plus intense qu'auparavant, que par exemple à l'époque grecque, où le monde extérieur transmettait beaucoup plus de spiritualité. La vie intérieure se fonde sur cette montée des pensées venant de l'être tout entier. Le commerce des hommes avec les dieux était dans le passé, à la quatrième époque postatlantéenne, beaucoup plus extérieur qu'aujourd'hui. Il est maintenant beaucoup plus intime.

L'homme a toujours commerce avec les dieux ; seulement sa tête en général n'en sait rien, parce que justement elle ne saisit que les pensées humaines, que les pensées-cadavres en fait. L'être humain tout entier a constamment commerce avec les dieux, un commerce qui à l'époque moderne s'est beaucoup intériorisé. C'est pourquoi la clairvoyance comporte aujourd'hui un rapport avec les dieux et les esprits désincarnés différent de ce qu'il était autrefois.

Lorsqu'aujourd'hui l'âme humaine a relation avec des esprits ou avec des défunts, ce commerce est très subtil. On a avec les entités spirituelles à peu près les mêmes relations que notre propre pensée avec notre propre volonté dans l'âme, une relation très intérieure. Et ce caractère intime est

conforme à l’époque actuelle, il convient aussi bien à l’être de l’homme sur la terre qu’aux êtres qui pénètrent dans le monde spirituel par le porche de la mort.

Pour que ce commerce intime puisse avoir lieu, il fallut que certaines relations de l’homme avec le Cosmos prennent une forme différente de celles du passé. Il existe maintenant des gens qui ont avec le monde spirituel un rapport qui, lorsqu’il devient conscient, s’exprime sous une forme beaucoup plus subtile qu’autrefois. Pour que ce commerce très intériorisé puisse avoir lieu, il fallut la perte de certaines facultés.

C’est ce qui fait que durant l’époque gréco-latine et même jusqu’à une période avancée du Moyen Âge, les humains, nous l’avons dit, percevaient directement le spirituel dans le monde extérieur ; ils ne faisaient pas que voir, comme nous, les couleurs matérielles, qu’entendre les sons matériels, ils percevaient un élément spirituel dans les couleurs et dans les sons. Et ils avaient encore la possibilité d’utiliser ce qui est devenu aujourd’hui le rêve chaotique pour pénétrer dans le monde spirituel d’une façon beaucoup moins subtile que cela ne se fait aujourd’hui.

Je dirais volontiers ceci : le commerce avec le monde spirituel était dans les temps passés plus rudimentaire ; aujourd’hui il est plus délicat. Autrefois il était relativement facile d’approcher les esprits et les défunts. Aujourd’hui les rêves ordinaires n’ont plus la même valeur ; mais ils en avaient encore jusqu’à une période avancée du Moyen Âge, et bien des gens ont conservé longtemps cette faculté. C’est pourquoi les hommes du passé percevaient comme en rêve tout ce qui se passait alentour dans le monde élémentaire des pensées que je vous ai décrit. L’homme n’était pas encore fermé au monde spirituel autour de lui, il y pénétrait encore. Il en avait conscience, agissait, se comportait en conséquence.

Maintenant on ne considère naturellement ces choses que comme de vieilles superstitions. Et quand dans le contexte de ces « vieilles superstitions » il se produit quelque chose d'important, la science actuelle ne sait pas quoi en faire. Je n'en donnerai ici qu'un exemple : le personnage historique connu appelé Kimon avait un ami : Astyphilos ; ce dernier savait interpréter les rêves, en donner une véritable interprétation intellectuelle ; et il prédit sa mort à Kimon, qui, au moment où se préparait la campagne d'Egypte, avait rêvé d'un méchant roquet aboyant, en lui disant : Tu as rêvé d'un méchant roquet qui aboyait, tu trouveras la mort dans cette expédition. – Voilà ce que raconte Horace.

Un homme moderne sage qui a écrit sur les rêves – mais dans un esprit matérialiste – est naturellement d'avis qu'il s'agit d'un rêve ordinaire de Kimon, et qu'Astyphilos était un charlatan qui interprétait les rêves. Cet érudit moderne ajoute cependant cette phrase : « Et le hasard a voulu que sa précision se réalise. » – Je pourrais vous apporter des livres qui prouvent de façon irréfutable que de telles prédictions se sont réalisées. Alors on dit : le hasard l'a voulu. – En voilà un exemple parmi bien d'autres. Les gens pensent que les âmes ont toujours été constituées comme aujourd'hui, et qu'il n'y a en fait pour elles aucune évolution véritable.

La perception sensorielle, extérieure, était autrefois plus spirituelle, et de même, en quelque sorte, le lien avec le monde élémentaire de pensées qui entourait l'homme était de nature plus imaginative. Les rêves avaient encore la valeur d'imaginations ouvrant sur l'avenir. Comme la mémoire reporte vers le passé, les imaginations orientent vers l'avenir, bien entendu d'une autre façon. Il nous faut donc nous représenter les âmes d'autrefois comme tout différemment constituées : la perception sensorielle ordinaire était en

quelque sorte traversée d'images de rêve flottantes, mais qui évoquaient des réalités du monde élémentaire.

On aimerait dire que le monde matériel des perceptions sensorielles n'était pas encore aussi dense, aussi minéralisé. Partout le spirituel jaillissait des formes et des couleurs. En revanche l'homme avait encore la faculté de rêver tout éveillé en quelque sorte, et ce rêve éveillé était une réalité dans le monde élémentaire, objectif, des pensées. Pour que se fonde et se fortifie la liberté de l'homme, celui-ci fut isolé de ce monde extérieur, et sa vie intérieure devint plus intime encore, comme je l'ai décrit.

Il faut s'arrêter maintenant à une chose très importante. On peut réfléchir aux phénomènes naturels avec l'intellect ordinaire – mais on ne peut pas réfléchir aux phénomènes sociaux. L'homme croit aujourd'hui qu'il peut appliquer à la recherche de lois sociales, d'impulsions politiques la pensée qui le rend apte à réfléchir à la marche extérieure du monde sensible. Il le fait provisoirement aussi – mais alors ses idées sont en conséquence.

Ce que vous pouvez lire dans l'histoire romaine – et vous relèveriez encore plus tard des faits de ce genre si l'on n'avait pas par trop fait de l'histoire une légende, – à savoir que Numa Pompilius se laissait inspirer par la nymphe Egérie dans l'organisation de l'État, vous montre qu'autrefois on faisait appel aux dieux pour fonder des institutions. On n'eût pas cru possible d'élaborer des structures politiques par la seule réflexion.

Aujourd'hui, on est d'avis que certes, l'individu isolé n'en est pas capable, mais que multiplié par tant et tant, il le peut. Lorsque donc les parlements éclairés des démocraties modernes se réunissent, trois cents têtes sont capables de faire ce qu'un seul, bien entendu, ne peut pas faire. Imaginez

un peu ce que diraient à peu près les gens éclairés – en d'autres termes qu'autrefois, sous une forme nouvelle, – si la nouvelle circulait de par le monde que Woodrow Wilson s'est laissé inspirer par une nymphe en édictant quelque ukase.

Les choses ont donc changé, sans pour autant révéler plus de bon sens. Une chose sera certes difficile à comprendre, mais il faut pourtant en avoir connaissance : des pensées réelles et justes sur les structures sociales, les hommes n'en auront que s'ils font appel à l'esprit. Il n'est pas nécessaire que ce soit sous la forme d'autrefois – et cela ne se fera pas ainsi – mais il faut que l'on fasse appel à l'esprit. Sinon les humains ne produiront que des principes politiques et des structures sociales sans valeur. Il faut développer la conscience vivante du monde élémentaire des pensées dans lequel nous vivons, et par lequel nous devons nous laisser inspirer.

On peut encore rire de ces choses aujourd'hui. Mais l'humanité devra conquérir dans les douleurs et les souffrances la conscience de l'inspiration créatrice dans le domaine social. Et nous abordons ici de plus près encore quelque chose qui, à partir d'aujourd'hui, sera de plus en plus nécessaire à l'humanité.

Le salut n'interviendra dans les structures sociales chaotiques que lorsque les hommes comprendront qu'ils ont à se préparer maintenant à rechercher un lien avec le monde spirituel pour que descende dans le royaume qui est de ce monde un royaume qui lui n'est pas de ce monde, mais le pénètre de toutes parts.

Il faudra certes pour cela que l'homme triomphe de sa difficulté à se soucier du rapport intime qu'il a avec le monde. Il faudra, pour les branches les plus importantes de l'activité humaine, qu'intervienne une connaissance approfondie du rapport qu'avait l'homme avec le monde environnant à la

quatrième époque postatlantéens ; afin de s'orienter et de discerner qu'autrefois, ce rapport a été différent de ce qu'il est aujourd'hui. On peut encore étudier cela. Il faut seulement qu'on en finisse avec cette légende – « légende » étant pris dans son sens péjoratif, – que l'on appelle la science historique. Il faut reconstituer la réalité de l'histoire au moins jusqu'au Mystère du Golgotha.

C'est ce qui pourra se faire lorsque la recherche historique extérieure sera fécondée par la Science spirituelle. Seulement, il faut pour cela que les humains se donnent la peine de s'adapter un peu au mode d'investigation de la Science spirituelle. Mais les notions courantes sont telles que lorsque l'être humain commence à pénétrer dans le monde spirituel, ce qu'il perçoit lui paraît parfois tout à fait grotesque parce qu'instinctivement il se représente le monde spirituel semblable au monde sensible. Il ne veut trouver rien d'autre qu'un monde sensible moins dense. Que même dans les moindres détails ce soit quelque chose de tout autre qui lui apparaisse, voilà ce que l'homme d'aujourd'hui ne comprend pas. Ce que je vous dis là est tout à fait exact.

Supposons qu'un philosophe d'aujourd'hui, un professeur d'Université normal, par un petit miracle – mais admettons que le miracle se produise, – en vienne par l'effet de quelque inspiration à poser pendant cinq minutes au monde spirituel la question suivante : suis-je un véritable philosophe, le suis-je par vocation intérieure ? Quelle réponse lui serait-elle faite à votre idée ? – Il aurait une imagination, qui serait la bonne réponse ; il faut seulement interpréter correctement les imaginations. Vraiment, je ne vous raconte là rien qui ne se soit déjà produit dans des cas innombrables.

La réponse arriverait à ce philosophe sous la forme d'oreilles d'âne qu'il verrait lui pousser sur la tête. Et cette

imagination, il devrait l'interpréter en se disant : je suis donc un véritable philosophe. – Ce n'est pas là une plaisanterie ; ceci repose sur le fait que certaines représentations qui ont telle ou telle forme sur le plan physique, revêtent sur le plan spirituel la forme exactement opposée. Sur le plan physique, avoir des oreilles d'âne n'est pas précisément une distinction ; mais sur le plan spirituel, porter des oreilles d'âne est une imagination de beaucoup plus grande valeur que la plus haute décoration qui puisse être décernée sur le plan physique à un professeur de philosophie.

Représentez-vous quelqu'un qui ne soit familiarisé qu'avec ce plan physique et qui tout à coup – comme je le disais, par un prodige – deviendrait clairvoyant et se verrait pourvu d'oreilles d'âne : il se croirait raillé ou trompé. Et ne serait-ce que pour cette raison, il déclarerait qu'il s'agit d'une simple illusion. Même en ce qui concerne les détails, les choses ont dans le monde spirituel un tout autre aspect qu'ici dans le monde physique, et l'on a bien besoin de traduire ce que l'on vit dans le monde spirituel si l'on veut interpréter comme il faut l'image correspondante dans le monde physique.

Je ne voulais pas du tout plaisanter en parlant d'oreilles d'âne. Lisez les anciens ouvrages, on y trouve mentionnés les rêves que faisaient les philosophes pour se convaincre de leur vocation intérieure. Ce que je viens de vous raconter est un rêve typique. En se voyant pourvus d'oreilles d'âne, les philosophes se convainquaient qu'ils étaient vraiment faits pour le métier de philosophe.

Les humains feront donc certaines expériences surprenantes, frappantes, s'ils veulent se familiariser avec les particularités du monde spirituel. En lisant « Les noces chymiques de Christian Rosenkreutz en l'année 1459 », vous aurez parfois ce sentiment de devoir rire des choses comiques

que l'on y trouve. Mais ces choses ont une signification profonde ; le chemin qui s'y trouve ainsi esquissé ne doit pas être envisagé d'un œil sentimental, mais avec un humour qui domine les choses.

Je disais plus haut qu'à une époque postérieure à celle de Numa Pompilius, on trouve encore des faits analogues à l'enseignement qu'il recevait de la nymphe Egérie. Mais ces faits ne sont plus relatés aujourd'hui, et c'est pourquoi l'histoire n'est plus vraiment qu'une « fable convenue »{14}. Songez qu'au début du XVI[e] siècle encore, Jacob Böhme avait de profondes intuitions qui se manifestaient en vastes et puissantes visions d'ensemble, évoquant les intuitions d'une époque passée. Jacob Böhme eut par la suite de nombreux disciples ; et l'un des derniers qui ait été consciemment son élève fut Louis-Claude de Saint-Martin, dont le livre « Des erreurs et de la vérité » repose entièrement sur l'enseignement de Jacob Böhme.

Saint-Martin est seulement un Jacob Böhme quelque peu édulcoré. Mais il connaît assez ce qui vient du passé pour dire : si l'on veut avoir des idées sur les structures sociales, si l'on veut avoir des idées politiques réelles, efficaces, il ne faut pas qu'elles soient élaborées par la réflexion seule, il faut qu'elles nous viennent du monde spirituel. –

Dans « Des erreurs et de la vérité », il n'expose pas seulement des idées sur la nature extérieure et son cheminement, sur l'histoire et son cours, il communique aussi des idées politiques bien déterminées. Aujourd'hui où les États sont la seule structure politique, on dirait que ce sont des idées d'homme d'État. Dans ces exposés se trouve une conception bien déterminée, importante, et la place qu'il lui donne au premier rang de ses idées politiques est caractéristique.

Saint-Martin parle de « l'adultère humain originel ». Cet

adultère se serait accompli à l'époque où aucun commerce sexuel n'avait encore lieu entre l'homme et la femme sur la terre. Il ne pense donc pas à un adultère ordinaire ; il veut dire tout autre chose, il pense à une chose sur laquelle il jette un voile très épais ; c'est ce à quoi la Bible fait allusion lorsqu'elle dit : « Et les fils des dieux trouvèrent que les filles des hommes étaient belles, et ils les prirent pour femmes. »

Il s'agit là de l'événement qui a causé la confusion dans le monde de l'Atlantide, et qui est secrètement en rapport avec le fait que l'être humain a rendu perceptible aux sens sa nature spirituelle élémentaire. On ne peut qu'esquisser cet événement que Saint-Martin appelle « l'adultère originel », et lui-même ne fait pas davantage.

Ce que l'on voit chez Saint-Martin, c'est qu'il discerne une nécessité : lorsqu'on veut réfléchir à la politique, il ne faut pas se contenter d'envisager les conditions extérieures qui règnent entre les hommes comme on le fait aujourd'hui ; mais il faut être capable de remonter jusqu'aux époques où l'on pouvait connaître l'homme parce qu'on s'élevait au-dessus du monde sensible, jusqu'au monde spirituel. C'est à partir du monde spirituel qu'il faut établir les bases de la réflexion politique. Cela, Saint-Martin le savait encore à la fin du XVIIIe siècle – car il n'est mort qu'en 1804.

(*Rudolf Steiner mentionne ici la traduction en allemand du livre « Des erreurs et de la vérité », par Matthias Claudius.*)

Il savait donc encore au XVIIIe siècle qu'il faut un pont entre les pensées des hommes et le savoir spirituel, les interventions spirituelles provenant des mondes supérieurs, si l'on veut avoir des idées politiques fécondes. Aucune époque n'a été plus abandonnée des dieux que le XIXe siècle et le début du XXe. Il est important de s'en rendre compte. Et

aucune époque non plus n'a été aussi fière de cet isolement. Certes, à la lecture de l'art de gouverner que présente Saint-Martin, toutes les têtes habiles qui veulent diriger le destin du monde seraient bouleversées. Car aujourd'hui, l'homme a tendance à connaître le moins possible ce qui existe réellement autour de lui. Certes, on peut éliminer de sa conscience les pensées spirituelles vivantes, on peut décider de n'opérer qu'avec des pensées-cadavres.

Mais les actions des humains ont cependant une orientation différente. Ce que font les hommes est inséré dans les pensées vivantes. Et lorsqu'ils se refusent à conformer à ces pensées vivantes leurs pensées-cadavres, c'est le chaos. Ce chaos, il faut le dépasser. Il faut pour cela les vues claires dont j'ai parlé à bien des reprises dans ces conférences. Il faut sous bien des rapports un renversement complet de ce qui est considéré aujourd'hui comme idéal, comme ce qui est bon.

Ce renversement sera bientôt une nécessité, et il serait préférable qu'il s'effectue dans le présent immédiat dans de larges cercles, là où sont formés les éducateurs – éducateurs des jeunes et des moins jeunes. Car les idées ne sont nulle part plus gagnées par le matérialisme que dans le domaine de l'éducation.

Permettez-moi de formuler pour terminer l'idée qui va nous occuper par la suite, car elle est pour tous les hommes très intéressante et très importante. Mais permettez-moi de la formuler de façon telle que vous puissiez tout d'abord, pendant quelques jours, la porter dans votre âme, afin d'être ensuite mieux préparés à l'étudier.

Les enfants qui entrent aujourd'hui dans la vie, nous devons les considérer en sachant en fait ceci : l'être extérieur est, comme je l'ai exposé ces jours-ci, desséché, en train de se dissocier. Cependant, au tréfonds de l'être, il y a quelque chose

qui est en fait l'homme véritable, mais qui ne se manifeste plus extérieurement comme c'était le cas jusqu'au XVe siècle. Il faudra se familiariser de plus en plus avec ce fait que l'enfant, tel qu'il se manifeste dans la manière dont il pense, dont il parle, dont il se meut, ne peut plus révéler pleinement, par ces comportements extérieurs, ce qu'il est intérieurement.

L'extérieur ne manifeste plus tout à fait l'être intérieur, et cela est vrai surtout chez l'enfant. Bien souvent, aujourd'hui, l'enfant est déjà tout autre chose que ce qu'il exprime extérieurement. Il y a déjà des cas extrêmes de cette disparité. Les enfants peuvent se comporter comme des garnements ; il peut pourtant y avoir en eux un fonds excellent, et ils seront plus tard des hommes précieux ; tandis que de nombreux enfants sages, pas le moindrement turbulents, qui ne fourrent pas leurs doigts dans leur bouche et ne font pas des grimaces, qui apprennent sagement, et qui peut-être seront un jour de bons directeurs de banque, de bons instituteurs selon les idées d'aujourd'hui, et surtout de bons juristes – ne seront pourtant pas des êtres utilisables – pardonnez-moi cette parole un peu dure –, parce qu'ils ne seront pas en harmonie avec eux-mêmes et avec la réalité qui les entoure.

C'est précisément dans le domaine de la pédagogie, de l'éducation, que doit prendre place ce principe : aujourd'hui, l'être humain est essentiellement différent de ce que sa personne exprime extérieurement. Mais ceci exige que l'on choisisse à l'avenir les pédagogues selon de tout autres critères que ceux qui servent à les déterminer aujourd'hui. Car percevoir un être intérieur qui ne se manifeste pas à l'extérieur exige une certaine vue prophétique. Il sera donc nécessaire d'organiser les examens de pédagogie de façon à ce que puissent les passer les hommes qui auront des dons

intuitifs, prophétiques, tandis qu'on arrêtera au passage ceux qui n'en ont pas, quelle que soit par ailleurs leur science.

Or, on est aujourd'hui bien éloigné de s'arrêter aux dons prophétiques des hommes lorsqu'on les prépare à la profession d'éducateur. Mais on est éloigné aussi de bien des choses qui devront être instaurées. Il faudra cependant, sous la contrainte de l'évolution, se résoudre à appliquer progressivement de tels principes. Certes, plus d'un penseur matérialiste de l'époque actuelle considérerait comme insensé de dire : les pédagogues doivent être des prophètes. – Mais il n'en sera pas toujours ainsi. Les hommes seront contraints d'admettre précisément de telles choses.

SEPTIÈME CONFÉRENCE

12 octobre 1917

Pour aborder de plus près encore les problèmes que nous avons déjà effleurés, nous allons aujourd'hui nous arrêter à quelques considérations complémentaires. Vous connaissez certainement tous un tour amusant que les prestidigitateurs exécutent très souvent : on montre au spectateur des poids, des poids très lourds, et l'on fait montre des efforts à fournir pour soulever ces poids. Pour que la chose soit plus crédible encore, on a inscrit sur les poids des chiffres : tant et tant de quintaux et de kilogrammes.

Après s'être ainsi donné la peine de soulever lentement les poids, cependant que le public admire sa force musculaire, l'intéressé les soulève en un tour de main, ou même il fait entrer un petit garçon qui s'en va en courant, en balançant les poids à bout de bras – car le tout est en carton, et seuls la forme bien imitée et les chiffres donnent l'impression que ce sont des poids véritables.

On peut être rappelé très souvent au souvenir de cette expérience lorsqu'étant un peu muni de culture anthroposophique, on entend ce que nos contemporains – et même les mieux animés d'esprit – disent et écrivent sur les événements ou les personnages historiques. Il en va de même avec les biographes et les historiens qui produisent une œuvre excellente au sens de l'époque moderne.

Armé de la culture que donne la Science spirituelle, on peut, pendant un certain temps, se sentir tout à fait satisfait par les descriptions que l'on y trouve. Mais quand finalement on laisse agir encore l'ensemble sur son âme, on a l'impression que donne un petit enfant quelconque s'enfuyant en courant, en le

balançant à bout de bras.

C’est une impression que peut-être peu d’humains ressentent, bien que chez un assez grand nombre j’aie déjà rencontré des échos instinctifs d’impressions semblables à la lecture de récits historiques. L’histoire romaine tout entière et notamment l’histoire grecque telle qu’elles sont décrites aujourd’hui relèvent de cette catégorie. Et je dois dire, par exemple, que les spécialistes d’un certain domaine, que je vénère hautement, me font cependant la même impression.

Par exemple, j’admire énormément Herman Grimm, l’historien, ce qui a déjà dû vous apparaître dans plus d’une de mes conférences. Seulement, quand je prends son livre sur Gœthe ou sur Michel-Ange, ou sur Raphaël, ces personnages m’apparaissent tout à fait comme si – je prends cela comme terme de comparaison – ils n’avaient pas de poids, comme s’ils étaient seulement des ombres fugaces. Dans leur ensemble, le Gœthe de Herman Grimm et son Michel-Ange sont finalement des personnages de la « lanterne magique », qui n’ont aucun poids.

D’où vient cela ? – Du fait que les hommes qui n’ont pas reçu autre chose que la culture, l’apport spirituel de l’époque présente, et bien que la plupart du temps ils croient dépeindre la réalité, n’ont aucune idée juste de la véritable réalité. Les hommes sont infiniment éloignés aujourd’hui de cette dernière, parce qu’ils ne connaissant pas ce qui est toujours autour de nous et qui donne aux personnages, non pas certes un poids physique, mais un poids spirituel.

Au cours de ces semaines précisément, on va décrire de cent et mille façons peut-être la vie de Luther {15}. Très intelligemment bien sûr ; la plupart des gens qui écrivent aujourd’hui sont intelligents. Je dis cela très sincèrement. Mais la description de Luther que font nos contemporains

ressemble à l’image que nous avons d’un poids de carton, parce que ce qui lui manque, c’est justement ce qui donne du poids à un personnage. On peut dire : mais si l’on est assis devant cet homme qui soulève les poids, on voit de toute façon la même chose, que les poids soient véritables ou qu’ils soient factices.

Et même, si l’on peignait ce que l’on voit : ce serait la même chose. La peinture pourrait être tout à fait vraie, bien qu’elle reproduise des poids en carton. Les personnages historiques peuvent être décrits aussi véridiquement que possible – Luther par exemple – et les contemporains qui sont si fiers de leur réalisme peuvent avoir extraordinairement réussi à donner des détails nombreux, à rassembler une abondance de faits caractéristiques, significatifs, qui composent une image pleine d’esprit – cette image cependant ne correspond pas nécessairement à la réalité, parce que le poids spirituel fait défaut.

Où comprend-on vraiment Luther aujourd’hui ? – Là où l’on sait comment était constituée intérieurement sa personnalité – tout à fait indépendamment de nos conceptions – ; quand on sait qu’il a vécu peu de temps après l’aube de la cinquième période postatlantéenne, quand on sait que dans sa sensibilité, dans son âme, vivaient les impulsions d’un homme de la quatrième période.

Il était comme déplacé dans son temps, il sentait, pensait, éprouvait comme un homme de la quatrième période ; mais il avait devant lui les tâches que devait remplir la cinquième, il se trouvait juste au début de cette cinquième période. À l’aube de celle-ci se trouve donc placé un homme qui porte en lui les impulsions de la quatrième période et qui en a la nature. Mais inconsciemment, instinctivement, vivait en l’âme de Luther la perspective de ce que devait apporter la cinquième période.

Et que devait-elle donc apporter ? Le matérialisme, le matérialisme dans sa totalité, que seule devait instaurer l'époque postatlantéenne. Il fallait que peu à peu le matérialisme envahisse tous les domaines. Paradoxalement, on peut dire – et les paradoxes ne rendent naturellement jamais tout à fait compte des faits, mais on peut tout de même en dégager ceux-ci – on pourrait dire : parce que Luther était tout entier, par ses impulsions affectives et sa sensibilité, enraciné dans la quatrième période postatlantéenne, il ne comprenait pas en vérité ce que portaient au fond de leur âme les esprits matérialistes de la cinquième.

Son âme sentait bien instinctivement quelle sorte de conflits allaient opposer les hommes de la cinquième période au monde extérieur et comment ils agiraient dans ce monde extérieur, quel lien ils auraient avec les œuvres accomplies dans le monde extérieur. Mais rien de tout cela ne le touchait vraiment, parce qu'il était un homme de la quatrième période. C'est pourquoi il a si bien insisté en disant : de tout ce commerce avec le monde extérieur, de toutes ces attaches avec les œuvres qu'on y accomplit, rien de bon ne peut venir.

Détachez-vous de tout cela, de tout ce que donne le monde extérieur, trouvez dans votre seule âme le lien avec le monde spirituel. Le pont que vous devez construire entre le monde spirituel et le monde terrestre, bâtissez-le non pas avec ce que vous pouvez savoir, mais avec ce que vous pouvez croire, avec ce qui monte de votre cœur, de votre âme. C'est de ce refus d'un attachement pour le monde extérieur qu'est née l'insistance de Luther sur un lien de foi avec le monde spirituel.

Prenons un autre point : en un certain sens, le monde spirituel était ouvert devant le regard de Luther. Ses visions du diable n'ont pas du tout besoin d'être excusées, comme le fait Ricarda Huch dans un livre pourtant plein de mérites sur

Luther. Il n'est pas nécessaire de dire : il ne croyait pas que le diable circule dans la rue avec sa queue et ses cornes. – Le diable lui est vraiment apparu. Luther savait bien quelle entité est cette nature ahrimanienne.

Comme aux hommes de la quatrième période postatlantéenne, le monde spirituel lui était ouvert jusqu'à un certain degré encore, et précisément sur les phénomènes qui seront les plus importants de la cinquième période. Et les forces spirituelles essentielles de la cinquième période seront les puissances ahrimaniennes ; et il les voyait donc.

Les hommes de la cinquième période, eux, ont par contre la particularité de se trouver sous leur influence, mais de ne pas les voir. Luther les voyait et a insisté sur leur présence, justement parce qu'il était un homme de la quatrième période transporté dans la cinquième. On ne peut le comprendre si l'on ne saisit pas ces rapports concrets avec le monde spirituel.

En remontant aux XVe, XIVe, XIIIe, XIIe siècles, vous rencontrerez partout la connaissance des transformations de la matière. Ce qui a été écrit plus tard est pour une grande part de l'invention, car les véritables secrets importants ont été perdus au cours de la quatrième période postatlantéenne. Tout n'est cependant pas de l'invention, et bien des choses justes se sont transmises, mais qu'il est difficile de trouver ; cependant, ce qui a été imprimé plus tard notamment n'est pas particulièrement excellent.

À l'époque où les secrets de l'alchimie étaient encore connus, à la quatrième période post-atlantéenne, on pouvait très bien parler dans les milieux d'Eglise de la transsubstantiation, du pain changé en corps et du vin changé en sang ; car à ces mots étaient rattachés des concepts précis. Luther était encore profondément lié à la manière de voir et

de sentir de la quatrième période, mais il vivait à la cinquième. Il devait donc élever la transsubstantiation au-dessus du niveau des modifications physiques, matérielles.

C'est pourquoi le sacrement, la transsubstantiation devint pour lui un processus s'accomplissant uniquement dans le spirituel. Rien n'est transformé, disait-il, seulement, à l'instant où la communion est donnée, le corps et le sang de Jésus-Christ passent dans les fidèles. – Tout ce que dit, tout ce que pense et ressent Luther, est dit, pensé et ressenti par un homme dont la vie intérieure a la coloration de la quatrième période : il garde encore le lien, le lien spirituel qu'avaient avec les dieux les hommes de la quatrième période jusqu'à la cinquième, à l'époque matérialiste, l'époque de l'athéisme, abandonnée par l'esprit, par la foi, par le savoir.

En le décrivant ainsi, on lui donne un poids spirituel, on sait pourquoi il dit ceci ou cela, tout à fait indépendamment de l'impression qu'il nous fait aujourd'hui. Il apparaît alors dans le monde extérieur comme un poids réellement pesant. Cent et mille théologiens ou historiens peuvent nous décrire leurs impressions : cela ne nous donne pas la personnalité, mais seulement quelque chose de comparable à un poids factice.

Vous voyez ce qui importe pour le présent. Ce qui importe, c'est d'acquérir la conscience des facteurs qui donnent aux hommes alentour un poids spirituel, une conscience de la présence vivante de l'esprit en toutes choses, cet esprit que l'on ne trouve qu'en l'abordant avec l'aide de la Science spirituelle. Vous pouvez naturellement entasser les documents et prendre des notes sur Luther, vous pouvez en donner une image qui soit exacte dans la perspective extérieure : elle reste une image de carton-pâte si vous ne vous orientez pas vers ce qui lui donne du poids spirituel.

On peut alors dire à nouveau : voilà qui est dur : les

hommes les plus intelligents font des descriptions que l'on peut comparer à des poids en carton-pâte ! Et en serait-il ainsi, leurs descriptions sont vraiment belles, vraiment satisfaisantes, faut-il que tout d'un coup elles ne le soient plus ? Ne pourrait-on continuer d'y prendre plaisir ?

Vous le voyez, deux questions concernant notre état de conscience se posent ici, qui peuvent nous préoccuper beaucoup. Pourquoi le monde spirituel a-t-il voulu en l'homme des instincts qui aboutissent à de telles peintures ? En fait, avec tout cela, on aborde un phénomène très général qui est en relation étroite avec la nature humaine. J'ai déjà indiqué dans ces considérations que nous vivons en un temps où doivent être amenées au jour certaines vérités qui ne sont pas très agréables à l'être humain. Mais lorsqu'on sait lire les signes du temps, on comprend qu'elles doivent venir au jour.

Dans le prochain numéro de la revue « Das Reich » paraîtra la première partie de mon étude sur « Les noces chymiques de Christian Rosenkreutz », dans laquelle je fais allusion à des vérités de cet ordre. Il y a peu de temps encore, ceux qui en avaient connaissance n'admettaient pas qu'on en parle publiquement. Aujourd'hui, il faut qu'on en parle, quelque désagréables qu'en soient les conséquences. Et un court passage dans l'article qui paraîtra dans « Das Reich » est en rapport avec ce que j'esquisse ici.

N'allons-nous pas de par le monde, nous autres hommes, en ayant des choses qui nous entourent immédiatement une connaissance qui n'est pas complète ? Je pense que chacun peut se convaincre de ce fait. Nous allons de par le monde en effet en nous servant surtout de nos yeux ; et si nous ne faisions pas par ailleurs des expériences d'un autre ordre, nous ne pourrions jamais savoir avec certitude si tel objet que nous voyons est d'un grand poids ou non.

Il faut pour cela le soulever, faire l'essai. Pensez à tous les objets dont vous ne pouvez pas savoir avant de les avoir soulevés s'ils sont pesants ou légers. Et finalement, quand vous savez qu'ils ne sont pas légers, ce n'est pas la vue qui vous le dit ; cela vient – vous n'y pensez pas, la chose reste dans votre subconscient – de ce que vous les avez une fois soulevés et que tout instinctivement, inconsciemment, vous faites cette déduction : si l'objet a cet aspect et ressemble à telle ou telle chose qui pèse tel ou tel poids, il pèse tout autant. La vue seule ne vous fournit aucune indication.

Ce que vous fournit en fait la vue, c'est une illusion. Quand vous regardez le monde à l'aide d'un seul sens, vous êtes de toutes parts victimes de l'illusion. L'illusion est partout ! Et vous n'y échappez qu'en consultant inconsciemment, instinctivement, votre expérience. Le monde est en réalité fait tout d'abord pour nous abuser, le monde sensible déjà. Nous vivons au fond dans un monde qui nous trompe constamment, qui est là précisément pour nous tromper. L'illusion peut être aujourd'hui très naturaliste.

Le peintre, le sculpteur travaillent pour un seul sens. Ce faisant, ils ne pensent pas qu'ils ne font que produire la maya, l'illusion ; car précisément, lorsqu'on s'efforce de créer quelque chose de manière très réaliste en vue d'un seul sens, on ne crée que l'illusion, que la maya. Or, cela est nécessaire : si l'illusion n'était pas là, nous ne pourrions progresser dans la prise de conscience. C'est à elle que nous devons les progrès de notre conscience.

J'en reste à mon exemple du monde sensible : si toutes les choses perçues uniquement par la vue apparaissaient comme pesant leur vrai poids, je ressentirais en regardant simplement autour de moi le poids de tous les objets ; et je ne pourrais évidemment pas développer une conscience du monde

extérieur, évidemment pas. Notre conscience, nous la devons à l'illusion. Au fond de ce qui constitue notre conscience réside l'illusion.

Il faut que nous soyons abusés pour aller de l'avant, pour que notre conscience progresse ; car la conscience est l'enfant de l'illusion. Il faut seulement éviter que celle-ci pénètre en l'homme, car elle l'égarerait. L'illusion reste au-delà du seuil de la conscience. Le Gardien nous préserve de voir à chaque pas, aussitôt, que le monde environnant nous abuse. Nous n'accédons à un niveau supérieur que parce que le monde ne nous révèle pas son poids et qu'ainsi il nous oblige à prendre du recul, à être conscients. La conscience dépend de bien des choses encore ; mais avant tout, elle dépend du fait que le monde qui nous entoure est imprégné par l'illusion.

Mais si nécessaire que soit, durant un certain temps, le règne de l'illusion qui engendre la conscience, il est tout aussi nécessaire que, lorsque la conscience naît, nous surmontions l'illusion, en particulier dans certains domaines. Car puisque la conscience repose sur la maya, sur l'illusion, elle ne peut pas atteindre la réalité véritable. Il faudrait qu'elle soit constamment exposée à des confusions comme celles que j'ai esquissées.

Il faut donc une alternance : entre des périodes où sont décrites des circonstances et des personnalités sans poids, et des périodes où sont perçus des poids, des poids spirituels. En ce qui concerne les grands événements du monde, nous sommes maintenant en vue d'une telle période, et aussi en ce qui concerne les phénomènes quotidiens : nous sommes devant la nécessité de percer à jour les choses qui dans ce domaine doivent être sérieusement prises en considération.

Or, une chose est d'une importance particulière : lorsqu'aujourd'hui le monde dirige son regard vers l'Orient,

vers ce qui vit en réalité dans l’Est de l’Europe, le monde européen, l’Europe du centre et aussi l’Amérique voient dans cet Est de l’Europe quelque chose comme des poids qui seraient faits de carton : on n’en perçoit pas le poids spirituel. Et vraiment, les hommes eux-mêmes qui vivent à l’Est de l’Europe n’ont pas une véritable notion de ce qui s’y passe spirituellement.

On peut discerner en Luther un homme qui, intérieurement, était un être de la quatrième période post-atlantéenne, placé à l’orée de la cinquième ; il faut de même que le monde apprenne ce qu’est véritablement la spiritualité dans l’Est de l’Europe, car elle correspond à la manière dont on doit s’activer durant la cinquième période postatlantéens. Prenez tout ce que contiennent les conférences et les cycles sur l’Europe orientale, comment y est décrit le travail d’émergence du Soi-Esprit, comment celui-ci doit s’unir à l’âme de conscience de l’Ouest ; rattachez-y le fait que se préparent là les impulsions de la sixième période postatlantéens, et vous aurez ce qui donne à l’Est européen son poids. Et prenez par contre toutes les descriptions, si riches de contenu soient-elles, que les gens vous en font aujourd’hui, et vous aurez ces poids qui pourraient être aussi bien faits de carton-pâte.

Mais on ne peut pas agir avec ce qui est dans le champ de la maya, de l’illusion ; on ne peut agir qu’avec ce qui est dans la réalité. Si un commerçant posait sur sa balance, au lieu de poids véritables, des poids de carton, vous lui diriez son fait. Car vous exigez dans ce cas que les choses soient réellement de poids, et n’en aient pas seulement l’apparence. Tous les principes politiques, toutes les impulsions politiques dont on parle en liaison avec ce qui se passe en Russie, aboutiront au néant s’ils ne naissent pas de la conscience qu’engendre la

connaissance du poids spirituel.

Tout ce qui se dit aujourd'hui donne vraiment l'impression de poids en carton que les gens poseraient sur la balance de l'histoire du monde. Pour que la conscience puisse se développer, il faut que durant une certaine période, l'illusion règne. Mais ensuite, quand la conscience s'est développée, il ne faut pas que par indolence et par négligence on continue de s'en servir comme par le passé ; il faut qu'elle s'adapte à la réalité au-delà de la simple apparence illusoire.

Des concepts que l'humanité apprécie parce qu'ils lui sont commodes, il faudra passer à des conceptions beaucoup plus vivantes, et qui ne paraissent inconfortables que parce qu'elles vous éveillent intérieurement. On ne pourra plus vivre avec les conceptions de l'avenir aussi confortablement qu'avec celles qui ont prévalu jusqu'ici. Pourquoi pas ? Je voudrais vous l'expliquer par une comparaison qui probablement vous paraîtra à nouveau frappante. Mais je ne veux pas hésiter à dire aussi de telles choses, et ce que peut ressentir l'un ou l'autre à entendre ces vérités importe peu.

J'ai déjà indiqué comment, au cours des temps passés, à la quatrième période postatlantéenne encore, les humains disposaient de forces qui se sont aujourd'hui modifiées. La clairvoyance elle-même est autre aujourd'hui, elle repose sur d'autres fondements. Certaines choses ne peuvent plus s'effectuer comme par exemple à la quatrième période post-atlantéenne ; et parmi bien d'autres, ceci :

À la quatrième période postatlantéenne – cela n'est connu que par des récits auxquels les gens n'ajoutent naturellement pas foi – se pratiquait l'épreuve du feu. On essayait de déterminer la culpabilité ou l'innocence de quelqu'un en le faisant marcher sur un gril rougi au feu. S'il se brûlait, il était considéré comme coupable ; s'il ne se brûlait pas, s'il marchait

sur le métal rougi sans subir de dommage, on le tenait pour innocent. Pour les hommes d'aujourd'hui, ce n'est là que superstition. Pourtant c'est vrai. Il ne s'agit ici que d'une des facultés qu'avaient les hommes d'autrefois, et qu'ils ont perdues.

La nature humaine était ainsi faite qu'un innocent, au moment solennel de l'épreuve, se savait si bien protégé par les esprits divins, si fermement uni dans sa conscience au monde spirituel, que son corps astral se dégageait de son corps physique, et qu'il pouvait alors marcher sur du métal rougi. Ainsi en était-il dans le passé, la chose est exacte. Il est très bon de s'expliquer avec précision sur quelle vérité repose cette ancienne superstition – encore qu'il ne soit pas précisément recommandé d'aller raconter ces vérités subtiles au curé dès demain matin.

Mais tout cela a changé. Un homme qui devait prouver son innocence d'une certaine manière, pouvait, dans certains cas, marcher sur du métal rougi. Mais soyez-en bien sûrs, en général, les hommes de cette époque avaient déjà peur du feu, et n'ont pas volontiers posé le pied sur un gril rougi. Déjà à l'époque, ils se mettaient à trembler – sauf ceux qui pouvaient, par ce moyen, prouver leur innocence.

Quelque chose de cette force qui portait autrefois les humains marchant sur du métal rougi, s'est maintenant intériorisé – intériorisé au sens que j'ai donné à ce mot dans la précédente conférence. Et la clairvoyance de la cinquième période post-atlantéenne, le lien avec le monde spirituel, reposent sur les mêmes forces, mais modifiées, qui permettaient autrefois de traverser les flammes. Ces forces sont seulement intériorisées.

Si l'on veut aujourd'hui nouer un contact avec certains éléments du monde spirituel, il faut triompher d'une

appréhension semblable à celle que l'on ressentait autrefois quand on marchait dans le feu. C'est la raison pour laquelle tant de gens redoutent le monde spirituel à l'égal du feu. On ne peut même pas dire que parler de leur peur du feu, ce soit employer une image ; les gens ont vraiment peur de se brûler. C'est sur cette peur que repose l'hostilité envers la Science spirituelle : les gens ont peur de se brûler.

Mais la marche du temps exige de nous que nous nous approchions peu à peu du feu, que nous ne redoutions pas le contact avec la réalité. Car cette vie intériorisée dont j'ai parlé dans les précédentes considérations exige au moins tout d'abord, sur de nombreux points – et par la suite elle l'exigera plus encore – une légère approche du monde spirituel, il faut dans tous les domaines s'en rapprocher, et en particulier dans le domaine de l'éducation.

En matière d'éducation, il faudra se convaincre qu'on doit considérer de tout autres facteurs que ceux qu'a établis le matérialisme au moment de son plus grand épanouissement. Il faudra se convaincre que quantité de choses éminemment tenues pour exactes dans la perspective matérialiste – qui s'appuie sur les sens et donc sur la maya, sur l'illusion – doivent être carrément rejetées et remplacées par les vues exactement opposées. Dans le domaine de l'éducation précisément, on croit fermement qu'il est important d'enseigner à l'éducateur, à l'enseignant, la méthode autant que possible.

Partout on souligne : il faut procéder de telle et telle façon. – On s'efforce d'élaborer des ensembles bien réglés de notions sur la manière d'éduquer. Le schéma est, il est vrai, ce que tous les hommes modernes ont en tête. Ils aimeraient de préférence brosser d'un éducateur idéal une image dont ils pourraient disposer en tout temps. La simple réflexion sur son

propre compte pourrait en réalité éclairer chacun ici.

Demandez-vous, avec toute la connaissance de vous-même dont vous êtes capable, ce que vous êtes devenu – on peut, jusqu'à un certain point, se rendre compte de ce que l'on est devenu – et demandez-vous ensuite comment étaient les maîtres, les éducateurs qui ont exercé sur vous leur influence quand vous étiez jeune. Ou bien, si c'est difficile, essayez d'évoquer une personnalité importante, connue, puis de remonter à ses éducateurs, et voyez si vous pouvez établir un lien entre la valeur de ces éducateurs et ce que cette personnalité a produit.

Il serait très intéressant de parler davantage des éducateurs dans les biographies. On n'en tirerait que peu d'éclaircissements sur ce qu'ont fait ces éducateurs pour que leurs élèves soient devenus ce qu'ils ont été. La plupart du temps, il en serait comme par exemple de Herder, qui est devenu une personnalité de valeur, et dont l'un des maîtres les plus connus était un certain recteur Grimm : lequel rossait terriblement ses élèves. Ce ne sont pas ces corrections qui ont valu à Herder ses facultés ; il était d'ailleurs un enfant docile, et ne fut que rarement corrigé.

La qualité la plus marquante de ce maître n'a donc même pas agi sur lui. De ce recteur Grimm, on raconte une jolie petite histoire vraie : il avait un jour rudement corrigé un camarade de classe de Herder. À la sortie de l'école, l'enfant rencontra dans la rue un homme qui apportait de la campagne des peaux de veau et de mouton, et qui lui demanda : « Dis-moi, mon garçon, où pourrais-je trouver quelqu'un qui me tannerait ces peaux jusqu'à les faire rougir ? » Et l'enfant répondit : « Allez donc chez le recteur Grimm ; lui, il sait tanner les peaux jusqu'à les faire rougir ! » Et l'homme s'en fut en effet sonner à la porte du recteur, lui donnant ainsi une

leçon.

Mais ce n'est pas ce comportement de son maître qui a fait de Herder ce qu'il est devenu. En étudiant l'éducation qu'ont reçue des êtres qui sont devenus plus tard des personnalités connues, vous trouverez bien des choses de ce genre.

Une autre chose qui sera par contre importante repose sur un élément beaucoup plus intime. Il faudra que dans le système d'éducation, dans l'enseignement, intervienne la notion de karma, de destin, l'idée du destin. Les personnalités que m'a fait rencontrer mon karma dans l'enfance et dans la jeunesse importent en effet. Et beaucoup de choses, énormément de choses reposent sur une qualité de la sensibilité, de l'attitude intérieure.

Regardez du point de vue de la Science spirituelle ce que nous pouvons dire aujourd'hui de l'éducation, vous verrez qu'il en est bien ainsi. Il faut souligner particulièrement ceci : ce qui importe pour les sept premières années, jusqu'au changement de dentition, c'est que l'enfant veut tout imiter – et pour les sept années suivantes, jusqu'à la puberté, qu'il doit s'adapter à une autorité. Nous devons donc agir devant l'enfant de façon à ce qu'il puisse nous imiter correctement.

Il imite bien un peu tout le monde, mais ce sont surtout ses éducateurs qu'il imitera. Entre sept et quatorze ans, il croit aussi tout ce que disent les gens, mais il doit particulièrement croire ceux qui doivent être ses éducateurs, ses maîtres. Sous l'impression permanente de l'idée du Karma, nous aurons un comportement juste, à condition d'en être intérieurement vraiment pénétrés. Que nous enseignions un sujet plus ou moins bien, ce n'est pas vraiment ce qui importe.

Il peut exister des maîtres tout à fait malhabiles, qui dans certains cas auront cependant une grande influence. De quoi cela dépend-il ? – À cette époque d'intériorisation dont je vous

parlais déjà, être le véritable maître, être un véritable éducateur, cela dépend du lien que nous avions avec l'âme de l'enfant avant d'être né – l'éducateur et l'enfant. La seule différence entre les deux, c'est que le maître, l'éducateur, est venu au monde un certain nombre d'années plus tôt que l'enfant. Auparavant, nous étions avec les enfants dans le monde spirituel. D'où vient donc cette manie de tout imiter, cette tendance à l'imitation après la naissance ? – Eh bien, nous l'apportons avec nous en quittant le monde spirituel.

Nous sommes des imitateurs pendant les premières années de notre vie parce qu'en quittant le monde spirituel, nous en rapportons cette tendance. Et qui imiterons-nous de préférence ? – Celui qui nous a dotés de nos facultés, celui dont nous avons reçu quelque chose dans le monde spirituel soit dans l'un, soit dans l'autre domaine. Avant la naissance, l'âme de l'enfant et celle du maître, de l'éducateur étaient unies. Il y avait là un lien profond ; la personne corporelle, ce qui vit sur le plan physique, doit s'orienter selon ce lien.

Si vous prenez ce que je viens de dire non pas comme on enregistre une vérité abstraite, mais de toute votre âme, vous remarquerez que ces paroles ont un contenu extrêmement important. Songez à la gravité sacrée, à la profondeur extrême des sentiments qui saisiraient les âmes dans le domaine de l'enseignement si elles vivaient sous cette impression : Tu montres maintenant à l'enfant ce qu'il a reçu de toi dans le monde spirituel – et si cela devenait une véritable impulsion intérieure !

Il importe infiniment plus de cultiver cette attitude de l'âme, plutôt que d'inculquer aux éducateurs comment procéder dans tel ou tel cas. On y parviendra quand entre l'éducateur et l'enfant régnera l'atmosphère nécessaire, quand les maîtres auront cette attitude intérieure inspirée par la

gravité sacrée de la grande tâche de leur vie. C'est cette gravité sacrée qui doit être présente avant tout. Dans ce domaine précisément, la chose est extrêmement importante.

On exige aujourd'hui que l'enfant comprenne tout – c'est un poison ! Je l'ai souvent dit : l'enfant ne peut pas tout comprendre ; entre la première et la 7e année, on ne peut rien comprendre ; on imite. Et si l'on n'imite pas suffisamment, on n'aura pas, plus tard, suffisamment de réserves intérieures auxquelles puiser. De la 7e à la 14e année, il faut croire, il faut sentir qu'on se trouve en présence d'une autorité si l'on veut évoluer sainement. Faire pénétrer ces choses dans la vie, voilà ce qui importe.

En se préoccupant précisément de tout faire comprendre aux enfants, de ne pas leur apprendre la table de multiplication sans qu'ils comprennent tout – ils ne le font pourtant pas ! – on fait d'eux non pas des êtres sensés, mais des machines à calculer. Au lieu de développer leur propre intelligence, on leur inculque l'intelligence enclose dans le monde élémentaire environnant, dont j'ai parlé dernièrement. C'est en effet ce qui se passe souvent aujourd'hui.

Les gens se donnent de la peine pour réaliser l'idéal qui consiste non pas à développer l'intelligence élémentaire présente dans le monde environnant, si bien que l'enfant est capté, empris dans le réseau de ce monde élémentaire. On le voit à de nombreux phénomènes de notre époque. De beaucoup on peut vraiment dire aujourd'hui : les humains ne pensent vraiment pas par eux-mêmes, ils pensent en quelque sorte dans une atmosphère de pensée collective. Et lorsqu'il faut produire individuellement, la source où ils puisent est tout autre chose que ce qui, dans la nature humaine, est conçu comme divin.

La nature, l'essence du vivant, voilà ce qui doit à nouveau

imprégner les hommes lorsqu'ils veulent comprendre le monde. Comme il a déjà été dit, c'est plus malaisé que de manier de simples pensées-cadavres. Il faut que le vivant s'empare à nouveau des hommes. Il faut qu'ils réapprennent que seules les vérités vivantes peuvent régner sur la vie, et non pas les vérités mortes. Voici par exemple une vérité morte :

Nous devons élever les enfants pour en faire des êtres sensés. Par conséquent – dit la vérité morte, – cultivons leur intelligence le plus tôt possible, et nous aurons des hommes intelligents. Mais c'est un véritable non-sens. Le même que celui qui consisterait à vouloir former un enfant d'un an pour en faire un cordonnier. L'être humain devient sensé précisément quand on ne cultive pas trop tôt son intelligence.

Il faut souvent, dans la vie, aller à l'inverse de ce à quoi on vise. On pourrait aussi manger les aliments tels quels – il faut pourtant les faire cuire d'abord. Et si l'on voulait, par la cuisson, obtenir le même résultat qu'en les mangeant, sans doute n'y aurait-il plus rien à manger. On ne peut pas faire des hommes intelligents en cultivant leur intelligence le plus tôt possible, mais en cultivant durant leur jeunesse ce qui les prépare à être plus tard intelligents.

La vérité abstraite est celle-ci : on développe l'intelligence en la cultivant. La vérité vivante dit : on développe l'intelligence par une foi saine en une autorité justifiée. Le premier et le dernier élément ont, dans la phrase vivante, un tout autre contenu que dans la formulation morte, abstraite. C'est là une chose que l'humanité doit apprendre progressivement.

Mais c'est inconfortable. Pensez combien il est commode, lorsqu'on s'est fixé un but, de croire qu'on peut l'atteindre directement en agissant d'une manière conforme à l'idée qu'on

s'en fait. Mais la vie nous impose une démarche opposée. Bien entendu, ce n'est pas commode. La tâche de notre temps est pourtant de s'adapter à la réalité, à la vie ; c'est ce dont nous devons éminemment nous pénétrer. Voilà ce qui est nécessaire tant pour les grandes choses que pour les tâches quotidiennes. On ne comprendra pas notre temps, on agira complètement à contresens si l'on n'y prend pas garde.

On ne se rend pas du tout compte à quel point on est abstrait, infiniment abstrait lorsqu'on veut tout faire entrer de force dans un schéma. La réalité ne tient pas dans un schéma, elle est constamment en métamorphose. Notre tête, nos vertèbres cervicales, sont des métamorphoses de nos vertèbres dorsales, pourtant elles en sont très différentes.

Permettez-moi de vous donner un exemple emprunté à la vie pratique : Imaginez un professeur d'Université qui défendrait un point de vue que moi-même, ou un autre, devons éminemment combattre. Je me donnerai naturellement toutes les peines du monde pour montrer que l'intéressé est dans l'erreur, je ne ménagerai pas ma peine, si je veux faire mon devoir, pour montrer qu'il a tort, et que tout ce qu'il dit – pour parler familièrement – c'est du bla-bla-bla. Voilà un aspect de la chose.

Mais supposez maintenant que le professeur en question soit menacé de révocation pour un motif quelconque, ou menacé seulement d'un blâme administratif. Que ferai-je alors ? Naturellement, je prendrai activement son parti, je m'élèverai contre sa révocation ou contre le blâme, car quand il s'agit de défendre le régime d'une institution libre, il ne peut être question de s'opposer à un point doctrinal. Aussi longtemps qu'on en reste au plan des idées, on lutte. Mais le combat cesse et même peut se transformer en alliance s'il s'agit du caractère extérieur d'une institution.

Il faut reconnaître que celui qui se laisserait aller à prendre parti pour la sanction parce qu'il est l'adversaire des idées de l'intéressé, aurait des pensées condamnables. – Supposons maintenant que le professeur d'Université enseigne la sociologie ou l'économie politique, et qu'il soit appelé à un poste d'État ; il s'agit alors de savoir si on l'accepte comme homme d'État ou non. Comment se comporter dans ce cas ? – Il faut alors, aussi vite que possible, faire en sorte qu'il soit éliminé : car dans ses nouvelles fonctions, ses théories deviendraient pratiquement nocives.

Dans l'action, l'important est toujours de vivre dans la réalité, dans la réalité vivante, immédiate, de ne pas se laisser dominer par des concepts abstraits. Dans la vie conceptuelle, il s'agit de bien voir en soi ce qui est concepts. Je vous ai donné l'exemple qui précède pour vous faire comprendre la différence entre se comporter selon la réalité pratique ou bien se comporter selon des idées toutes faites.

Celui qui ne fait pas cette distinction n'est pas prêt à s'adapter aux tâches du proche avenir. Il est tout au plus un wilsonien, mais non pas un homme adapté aux tâches du proche avenir, et qui compte avec ces tâches. Ce qui importe, c'est de peser avec précision ce qui vit dans la réalité, et ce dont on est convaincu dans le domaine des concepts.

C'est en particulier en éducation qu'il faut tenir compte de tout cela. Aujourd'hui, on embarrasse tout particulièrement ceux qui doivent être des éducateurs avec toutes sortes de principes : comment enseigner, comment éduquer. Dans un proche avenir, ces choses seront de beaucoup les moins importantes. Ce qui sera important, ce sera de connaître la nature humaine dans ses diverses manifestations, d'être un psychologue au sens le plus intime du terme, d'être un

véritable connaisseur des âmes.

Car la relation de l'éducateur, de l'enseignant, avec son élève, doit relever de la clairvoyance. Même si l'éducateur n'en est pas pleinement conscient, il faut pourtant qu'instinctivement, et surtout en tant qu'éducateur, en son âme naisse, jusqu'à prendre la forme d'une image prophétique, ce qui veut se manifester en l'élève. Il arrivera alors quelque chose d'étrange, et si singulier que cela paraisse aujourd'hui : les éducateurs rêveront beaucoup de leurs élèves, car c'est dans le rêve que se dévoile la prophétie.

Les images que nous voyons en rêve proviennent du fait que nous ne sommes pas habitués à établir un lien entre le rêve et l'avenir ; nous jetons sur le contenu du rêve, comme on jette un vêtement sur un corps, les réminiscences du passé. Ce qui vit dans le rêve est toujours orienté vers l'avenir. Et les choses sont ainsi faites que la vie intérieure des éducateurs doit précisément se transformer. Voilà ce qui est important.

Certes, comme d'une façon ou d'une autre tous les humains sont destinés à former les jeunes, exception faite d'une petite minorité, ce que je viens d'indiquer – la compréhension des rapports karmiques entre humains – devra se généraliser. De ce savoir commun à tous dépendront énormément de choses.

La génération actuelle est formée avant tout à la pensée abstraite, elle confond toujours la pensée abstraite avec la pensée vivante. C'est pourquoi il arrive si rarement que quelqu'un prenne ardemment parti pour un autre pour les idées duquel il éprouve de la répulsion ; et il trouve très bon que les autorités extérieures le réduisent à l'impuissance. C'est précisément dans ce domaine qu'il faut apprendre. Et rien ne sera plus profitable à un homme que de prendre parti avec enthousiasme pour ses adversaires. Naturellement, il ne faut

pas prendre la chose trop au pied de la lettre.

Aujourd'hui, on est amis ou ennemis à partir d'abstractions. Mais cela n'a pas de sens. Seules ont un sens les données de la vie. Et c'est de la vie qu'elles naissent, et non pas de nos sympathies et de nos antipathies. Pourtant, il nous faut cultiver des sympathies et des antipathies, nous devons en avoir. Il faut que le pendule oscille de côté et d'autre. Vivre ainsi dans la dualité : se plonger profondément dans la pensée, puis se déverser dans la réalité, dans ce qu'elle exige, voilà ce que l'humanité doit apprendre.

Aujourd'hui, lorsque cette humanité entre dans la réalité, elle voudrait y transporter partout ses formes de pensée ; et la réalité, elle ne veut l'admettre que si elle est conforme à ses pensées. L'humanité actuelle veut l'uniformité. Mais l'uniformité ne tient pas devant une conception spirituelle du monde, cela ne va pas. Le monde tel qu'il est en réalité ne peut pas être à notre convenance. Tous les humains ne peuvent pas avoir un visage qui nous plaise, qui nous soit sympathique.

Mais nous comporter pour autant envers lui selon notre sympathie ou notre antipathie, voilà l'erreur. Il faut que d'autres impulsions interviennent. Voilà pourquoi les humains ont tant de difficultés aujourd'hui : ils regardent le monde, et quand ils ne le trouvent pas conforme à leurs sympathies et à leurs antipathies, tout se confond et se chaotise dans leurs têtes, ils n'ont plus qu'une impulsion, celle que le monde devrait être autrement.

Voilà ce qu'il faut dire d'une part. De l'autre, il ne faut pas non plus se laisser entraîner à une autre sorte d'indolence, dire que tout doit rester en état, qu'on doit prendre le monde comme il est. Ce serait à nouveau tout à fait faux. Il y a en effet dans la réalité des cas où la critique la plus âpre, la plus

ferme, est nécessaire, où il faut la formuler. Ce qui implique que l'on discerne la réalité. L'oscillation entre l'activité intérieure claire, en concepts fermement cernés, et une ouverture pleine d'amour aux phénomènes dans le monde, voilà ce qui importe.

La Science spirituelle peut nous être ici un bon guide si nous adoptons à son égard la bonne attitude. Mais cela, il faut l'apprendre d'abord. La vérité puisée au monde spirituel s'offre au clairvoyant comme une communication. Lorsque nous manions ces vérités comme nous faisons des données extérieures perçues par les sens, nous nous comportons mal vis-à-vis de la Science spirituelle. Elle peut tout comprendre. Mais si à chaque indication de l'investigateur spirituel nous demandons : pourquoi ? Pourquoi ? C'est commettre une erreur. Ce qu'il dit, il en a reçu communication des mondes spirituels. Si je dis à quelqu'un : M. Dupont m'a dit ceci ou cela – il ne peut pas me demander : pourquoi t'a-t-il dit cela ?
— Il me l'a dit, c'est tout, et le pourquoi ne joue ici qu'un rôle minime. Les choses du monde spirituel doivent être considérées comme des communications. C'est ce qu'il faut comprendre, et c'est ce dont nous parlerons encore demain.

HUITIÈME CONFÉRENCE

13 octobre 1917

Des considérations d'hier, vous aurez retenu qu'à l'époque présente, il faut de mieux en mieux comprendre l'opposition entre la pensée abstraite, purement intellectuelle, et la pensée conforme à la réalité, celle qui peut trouver place dans la réalité. Dans le champ de notre pensée, nous aspirons tout naturellement à une certaine absence de contradiction. Mais le monde est plein de contradictions, de sorte que si nous voulons vraiment appréhender la réalité, nous ne pouvons pas la comprendre à l'aide d'un schéma général jeté comme un filet sur les choses. Il faut individualiser, il faut considérer le particulier.

La plus grande insuffisance et aussi la circonstance la plus néfaste de notre temps, c'est que les humains s'épanouissent littéralement dans l'abstraction, et par là s'éloignent de la véritable réalité.

Or, je vous prie de bien considérer la chose, il faut envisager l'application de cette situation à la réalité. Je vais maintenant dire quelque chose d'étrange : je vais appliquer la pensée irréaliste à la réalité. Car bien entendu, cette pensée irréaliste existe aussi dans la réalité. Par son développement au cours des trois ou quatre derniers siècles, par son insertion dans la réalité, dans la vie sociale, elle a engendré une structure irréelle, une structure constamment pleine de contradictions internes.

Vis-à-vis de la nature, on pourrait dire que l'être humain a la tâche facile ; car si erronée que soit sa pensée, la nature n'en

tient pas compte. Et s'il veut en face d'elle garder une pensée abstraite et figée, il restera la chèvre qui de ses cornes vient buter contre la réalité. C'est ce que nous constatons dans quantité de conceptions du monde : de leurs petites cornes, elles butent contre la réalité, et se comportent parfois avec le même entêtement que les chèvres.

Mais il en va autrement de la vie en commun, de la vie sociale, de la vie politique. Car là, la pensée humaine, à travers chaque individu, pénètre dans la structure sociale. Là, on ne se heurte pas à une réalité qui résiste, on fait la réalité. Et si cette situation dure quelques siècles, la réalité prend des formes correspondantes, c'est-à-dire contradictoires. La réalité se manifeste par des formations qui sont dépourvues de la force de réalité, et engendrent avec violence des cataclysmes comme l'actuelle catastrophe de la guerre.

Vous avez là le lien entre la vie intérieure humaine à une certaine époque et ce qui se passe sur le plan des événements un peu plus tard. Car toujours ce qui se passe sur le plan physique a d'abord existé en esprit ; en ce qui concerne les hommes aussi, cela a vécu d'abord dans les pensées humaines, et ensuite seulement dans les actes.

Si nous voulons bien observer le présent là où il se montre sous sa forme vraie – et sa forme vraie, c'est l'irréalité, – nous constatons que l'abstraction a pénétré dans la réalité. Les hommes, bien souvent, ne voient de la réalité qu'une abstraction. Ils la voient souvent comme le spectateur qui regarde le prestidigitateur dont nous parlions hier, et qui voit des poids ne pesant presque rien, mais que le prestidigitateur manie comme s'ils pesaient plusieurs kilos.

Le signe caractéristique le plus significatif de nombreux concepts à notre époque, c'est leur pauvreté. Aujourd'hui – je l'ai souvent souligné – les humains sont paresseux, ils veulent

disposer de notions aussi aisément concevables que possible. C'est ce qui fait qu'elles sont si pauvres. Elles suffisent certes à saisir cette nature en surface, ou cette surface de la nature, que la présente époque, malgré les progrès réalisés, considère exclusivement.

Malgré les conquêtes grandioses qui, dans le domaine des phénomènes naturels, ont été réalisées ces derniers temps, les concepts à l'aide desquels on cherche à comprendre ces phénomènes sont relativement pauvres. Mais la nostalgie de ces concepts pauvres, de ces concepts de contenu médiocre, a gagné toutes les conceptions du monde. On voit apparaître aujourd'hui des philosophes qu'habite formellement le désir d'élaborer des concepts pauvres.

Et ce sont les plus pauvres, ceux dont le contenu est le plus médiocre, qui circulent partout. Dans leur forme, ils sont parfois très imposants, mais leur contenu n'est pas d'un grand poids. Notre philosophie contemporaine est particulièrement riche en concepts tels que « l'éternel », « l'infini », « l'unité », « le significatif » vis-à-vis de « l'insignifiant », « le général », « l'individuel », etc. On manie volontiers de tels concepts, qui sont aussi abstraits que possible.

Ainsi les hommes se trouvent-ils occuper une position singulière en face de la réalité. Ils cessent de voir en elle un contenu vivant, perdent aussi la sensation, le sentiment de ce qu'ils ont en eux en face d'elle. Il suffit pour le discerner en tous lieux d'observer l'époque présente.

Voici un phénomène véritablement effrayant : un philosophe contemporain s'est demandé comment on pourrait se former une opinion sur la durée de cette guerre. N'est-ce pas, voilà une question éminemment importante aujourd'hui, mais une question à laquelle il faut répondre par des notions nourries, réelles, pleines de vie ; une question que l'on ne peut

pas trancher à l'aide d'abstractions vagues, de « monde » et de « temporel », de « général » et d'« individuel », etc. Philosopher en termes aussi généraux ne permet absolument pas de résoudre des questions aussi concrètes.

Et – comme beaucoup d'autres – le philosophe en question a trouvé ceci : ce n'est pas un malheur que la guerre dure aussi longtemps que possible, si seulement on conclut ensuite une paix durable, comme on dit, si s'instaure le Paradis sur terre. – J'ai déjà employé à ce propos la comparaison suivante : on démolit d'abord toute la vaisselle afin qu'ensuite il n'y ait plus de vaisselle à casser. Voilà comment raisonnent ceux qui disent : il faut poursuivre la guerre jusqu'à ce qu'une paix durable puisse être envisagée.

Notre philosophe a donc appliqué à cette question sa philosophie, qui selon lui se pratique à l'aide des concepts les plus élevés, ce qui signifie à notre époque : les plus abstraits. Et voilà ce qu'il a dit : que valent finalement, en regard de l'éternité où s'établirait une situation satisfaisante pour l'humanité, quelques tonnes de substance organique de plus ou de moins anéanties sur les champs de bataille ! Que sont quelques tonnes de substance organique en regard de la vie éternelle, de l'évolution humaine !

Voilà à quoi aboutit la pensée abstraite lorsqu'elle se consacre à la réalité. Aujourd'hui, il faut rendre l'homme attentif à ce qu'il y a d'effrayant, si l'on veut qu'il le ressente. Et l'on ne peut que s'étonner constamment que les choses se passent en fait sans que l'humanité les perçoive, sans qu'elle y réfléchisse beaucoup, et naturellement, une telle réflexion puise aux efforts faits actuellement pour parvenir à une conception du monde. Or, à quoi ont abouti ces efforts ? Aux conceptions les plus abstraites, et qui ne peuvent s'appliquer qu'à l'inanimé, au minéral, à l'inorganique.

Ces notions valables pour l'inanimé, lorsque le philosophe les applique, non seulement au vivant, mais même à l'esprit et à l'âme, il est tout naturel qu'il aboutisse à de pareils résultats. Car dans le champ de l'inanimé, l'être humain doit constamment travailler selon ce principe : qu'importent finalement tant et tant de quintaux de substance en face de ce qu'on en fait ? – On ne pourrait évidemment pas construire si l'on devait se soumettre à l'obligation de respecter pour chaque pierre le droit à l'existence ; bien entendu, cela ne serait pas possible.

Mais on n'a pas le droit d'appliquer à la vie humaine ce qui vaut pour l'inorganique, pour l'inanimé. Les concepts que la science a élaborés aujourd'hui ne valent que pour l'inanimé, et constamment on les applique en dehors de leur domaine, sans s'en rendre compte. De tels jugements qui amènent à cette conclusion qu'on ne doit pas mettre fin à cette guerre avant d'être en vue du résultat mentionné, de tels jugements ne contiennent finalement rien d'autre que ce que le philosophe a exprimé sous une forme brutale, mais qui lui paraît très noble ; les autres ont seulement honte de parler comme le philosophe, dont la brutalité se dissimule derrière de belles paroles.

Il prononce naturellement toutes sortes de paroles très nobles, en jonglant avec les concepts d'éternité et de temporel, de devenir humain éternel, d'existence temporelle éphémère de tant et tant de tonnes de substance organique, mais sans prendre garde au fait qu'en tout être humain l'éternité, l'infini sont vivants, et que chaque être humain vaut à lui seul ce que vaut le monde inorganique tout entier !

Les éléments dont nous venons de parler sont aussi à la base des formes artistiques qui veulent s'épanouir ici sur cette

colline. Car l’art, lui aussi, s’est engagé peu à peu dans une conception du monde dont j’aimerais dire qu’elle est sans poids, sans substance. Il faut que notre conception du monde appréhende à nouveau la nature des choses. Mais on n’accède à la nature des choses que si l’on a accès à l’esprit. C’est pourquoi nous devons disposer d’autres formes que celles qu’on voit apparaître partout dans le domaine de l’art.

En d’autres termes, il faut que notre époque retrouve une force de création puisant à l’esprit. C’est ce que beaucoup de gens trouvent peu confortable, bien sûr. Mais rendez-vous bien compte à quel point toute notre conception du monde a glissé peu à peu vers l’inanimé parce qu’elle n’a travaillé qu’avec l’inanimé. Regardez les œuvres architecturales, regardez finalement les autres œuvres d’art du XIXe siècle.

Que font-elles, sinon servir réchauffés les anciens styles d’architecture ? On construit dans le style de l’antiquité, dans celui de la Renaissance, dans le style gothique, c’est-à-dire dans ce qui était mort. On n’est pas arrivé à saisir ce qui était directement vivant. Il faut y parvenir à nouveau, et faire naître ainsi un tout nouvel esprit. Il faudra pour cela bien des sacrifices. La maison Duldeck qui se trouve près d’ici, construite en béton dans des formes nouvelles, c’est un travail de pionnier.

Et le fait que ces formes ont été pensées n’est pas à considérer seul, mais aussi celui qu’a été créée la possibilité d’édifier une telle construction. Il faut saisir toute l’importance de ces choses, sinon on ne peut pas comprendre ce qui doit être accompli sur cette colline. De par sa nature, ce qui sera créé sur cette colline sera en contradiction, en opposition avec ce qui sera fait dans le reste du monde.

Comprendre l’avenir : cette phrase a tracé comme un fil rouge à travers tout ce que je vous ai dit depuis mon retour. –

Il faut être prêt à prendre sur soi l'incommodité d'avoir à dépenser beaucoup, infiniment d'énergie : énergie de la pensée, énergie de la sensibilité, énergie volontaire pour expérimenter – afin de comprendre le présent ; et il faut avoir le courage de rompre vraiment avec bien des choses qui subsistent, venant du passé. Car au fond, la plupart de ceux qu'on tient pour les gens les plus éclairés travaillent souvent avec des concepts du passé et ne savent pas bien comment s'en servir.

Permettez-moi d'en donner un exemple : vous avez pu, pendant un certain temps, voir briller notamment dans les vitrines un livre qui a fait une grande impression. Je parle volontiers de telles choses qui viennent non pas d'adversaires, mais de gens bienveillants même, afin qu'on ne croie pas qu'entre en jeu une réaction personnelle. L'écrivain Scandinave Kjellén comptait et compte au petit nombre de ceux qui ont précisément porté intérêt à ce que j'écris, qui en ont parlé avec bienveillance. C'est pourquoi on ne considérera pas comme une manière de voir subjective la caractéristique que je dois donner du livre : « L'État comme forme de vie », qui a fait une si forte impression.

Ce livre fournit un véritable exemple des concepts mal fondés de l'époque présente. L'auteur tente de considérer l'État comme un organisme. C'est là une des aspirations que ressentent les hommes de notre époque lorsqu'ils veulent cerner à l'aide des représentations actuelles quelque chose qui doit être compris spirituellement. Et il est bon que l'on puisse se référer à un homme plein d'esprit, érudit, profond, qu'on ne peut assez estimer – lorsqu'on veut faire apparaître sous son vrai jour la pensée tout à fait mal venue qui est à la base de son livre.

Voilà de ces contradictions en face desquelles on se trouve

constamment. Mais la vie est précisément pleine de contradictions. On ne peut pas vivre en fonction d'une absence de contradictions qui est une abstraction lorsqu'on veut appréhender la vie ; on ne peut pas tenir tout de suite pour un imbécile quelqu'un dont on veut combattre les idées ; on peut aussi, bien qu'on veuille les combattre, voir en cet homme un érudit plein d'esprit et très sérieux, ce qui est le cas pour celui dont je parle.

Kjellén fait en réalité quelque chose d'analogue à ce qu'a fait il y a quelques décennies Schäffle – je ne sais si je dois dire : l'érudit souabe ou le ministre autrichien, car il était les deux à la fois. Il a déjà fait une ample tentative pour concevoir l'État comme un organisme, et les individus comme les cellules de cet organisme. Hermann Bahr, dont j'ai parlé souvent, a déjà écrit une réfutation du livre de Schäffle sur l'activité organique dans l'État : « L'absence de chances de la démocratie », réfutation qu'il a intitulée « L'absence de jugement de M. Schäffle ».

Ce petit livre de Hermann Bahr est plein d'esprit, son auteur en a dit récemment lui-même au cours d'une conférence que c'était une insolence. Pourtant, ce petit écrit de jeunesse : « L'absence de jugement de M. Schäffle » reste un livre plein d'esprit.

Schäffle a donc, à l'époque, fait quelque chose d'analogue à ce que fait maintenant Kjellén, lequel cherche à présenter chaque État comme un organisme, et les individus qui le composent comme des cellules. On sait en effet pas mal de choses sur l'activité des cellules dans l'organisation, sur les lois qui le régissent, et on peut appliquer tout cela à l'État. On use volontiers de telles comparaisons dans les domaines dont on n'a pas la maîtrise à partir de l'esprit.

Du point de vue de la méthode, on peut tout comparer tout.

Je peux très bien, si vous voulez, édifier une petite science sur une comparaison entre un essaim de sauterelles et une contrebasse. On peut tout comparer à tout dans le monde, et toute comparaison mènera à quelque chose. Mais le fait de pouvoir établir une comparaison n'est absolument pas un critère quant au lien vivant avec la réalité. C'est justement quand on fait des comparaisons qu'il faut avoir un sens pénétrant de la réalité, sinon la comparaison sera boiteuse.

Car lorsqu'on entame une comparaison, on se trouve bientôt dans la situation de bien des êtres humains dans leur jeunesse, vis-à-vis d'un destin amer : on s'amourache tout de suite – pardonnez-moi l'expression – de sa comparaison. Les comparaisons qui viennent à l'idée de quelqu'un, ou même qui se présentent à tout venant, comme celle que l'on peut faire entre l'État et un organisme, ont cet inconvénient que l'on s'en amourache aussitôt. Mais s'éprendre d'une telle comparaison entraîne tout de suite quelque chose : à savoir que l'on est frappé de cécité vis-à-vis de tout ce qui s'oppose à la conclusion qu'on peut en tirer.

Il me faut donc dire : après la lecture du livre de Kjellén, j'avais déjà été frappé – dans la perspective d'une pensée conforme à la réalité – par le fait que ce livre a été précisément écrit pendant la guerre. Parler de l'État comme d'un organisme m'apparut alors comme tout à fait en dehors de la réalité. Toute personne un peu exercée à voir les choses sait finalement – même si les paroles ne l'expriment pas – que les guerres, les conflits entre États, aboutissent à modifier les possessions territoriales, à amputer un État de certains territoires pour les donner à un autre. Pour beaucoup de gens, c'est cela qui importe dans une guerre.

Si donc on veut comparer les États avec des organismes, il faudrait pousser la comparaison suffisamment en montrant

que l'on peut toujours retrancher d'un organisme certains fragments pour les attribuer à l'organisme voisin. Mais ce sont de ces choses que l'on ne remarque pas parce que l'on est amoureux de sa comparaison. Et l'on pourrait donner bien d'autres exemples encore. Je pourrais vous en présenter beaucoup à propos d'une comparaison de ce genre, qui répandraient parmi vous la plus grande gaieté, vous amèneraient à rire de bon cœur et à tenir l'auteur pour beaucoup moins spirituel que je ne le fais. Or, je le tiens réellement pour plein d'esprit et très profond.

D'où vient donc qu'un homme érudit et plein de substance puisse échafauder tout un système sur une comparaison tout à fait mal fondée ? – Voyez-vous, cela vient du fait que ce que fait là Kjellén, c'est une véritable comparaison. Vous allez me dire maintenant que vous ne savez plus où vous en êtes ! D'abord je vous explique que la comparaison est complètement fausse, et maintenant je vous dis que c'est une vraie comparaison. Je veux dire en effet qu'on peut vraiment la faire : mais il faut voir quels en sont les termes.

Dans une comparaison, il y a toujours deux termes, comme dans le cas présent : État et organisme. Chacun de ces termes a une existence, l'État d'un côté, l'organisme de l'autre. Aucun en soi ne peut être faux ; ce qui est faux, c'est de les mettre en regard. Ce dont il s'agit en effet, c'est que l'on puisse vraiment comparer avec un organisme ce qui se passe sur terre. On peut comparer les phénomènes politiques sur terre avec un organisme, mais non pas l'État.

Si on compare l'État à un organisme, les individus sont des cellules. C'est un non-sens, cela ne donne absolument rien. Mais on peut comparer la vie politique, la vie sociale de toute la terre à un organisme, à condition que cette terre tout entière soit conçue comme tel. La comparaison est juste, elle

est valable à l'instant où on compare la terre tout entière, c'est-à-dire ce qui se passe parmi les humains et par toute la terre, à un organisme, et les différents États – non les hommes, mais les États – à des cellules différemment formées.

Si vous prenez en considération les rapports des États entre eux, vous avez déjà quelque chose comme les cellules des différents systèmes organiques. Ce qui donc importe, lorsqu'on choisit une comparaison, c'est de l'appliquer judicieusement. L'erreur de Kjellén – et qui a été aussi celle de Schäffle – vient de ce que l'État, qui ne peut être comparé qu'à une cellule, à une cellule formée, l'a été avec un organisme tout entier, alors que seule la vie sur la terre entière peut l'être.

On aborde alors ce que la comparaison a de fécond. N'est-ce pas, des cellules qui circulent comme les hommes dans l'État, cela n'existe pas dans l'organisme. Les cellules sont contiguës, elles se touchent. Ainsi en est-il des différents États qui sont les cellules de l'organisme global de la vie de la terre.

Peut-être l'explication que je viens de vous donner vous paraît-elle incomplète. Si votre fibre conformiste et systématique vient à vibrer en vous – ce qui est d'ailleurs bien justifié – pendant que je parle, vous vous direz que je devrais prouver qu'il faut comparer la vie de toute la terre à un organisme et l'État isolé à une cellule. – Mais la preuve est dans la conception, dans la manière de conduire la pensée, et non pas dans les considérations abstraites que l'on peut faire ordinairement ; la preuve est dans le fait qu'on peut soutenir cette pensée jusqu'au bout.

Si vous voulez le faire dans le sens de Kjellén, vous verrez : elle ne peut être appliquée jusqu'au bout. Vous vous heurterez contre un mur, et si vous ne vous transformez pas en chèvre, vous ne passerez pas. Appliquez le concept à la vie de la terre, et vous verrez que c'est valable, vous aboutirez à des vues très

fécondes, à un très bon principe régulateur. Vous comprendrez beaucoup de choses, et bien plus encore que ce que je viens d'esquisser.

Les hommes sont bien aujourd'hui des têtes abstraites, et on aimerait dire : sur une douzaine, il y en a bien treize – cela ne peut se dire, mais c'est pourtant presque exact dans les conditions réelles d'aujourd'hui, dans le cas de la comparaison de Kjellén, à qui on oppose que c'est la vie politique, la vie sociale sur toute la terre qu'il faut en vérité comparer à un organisme – on en trouvera treize de cette douzaine qui seront d'avis que sa comparaison est valable pour tous les temps. Car lorsqu'aujourd'hui quelqu'un élabore une théorie sur l'État, il faut que cette théorie soit valable pour le présent, pour les Romains, et même pour les Égyptiens et les Babyloniens ; car un État est un État. On part des concepts, et non de la réalité.

Mais les choses ne sont vraiment pas ainsi. L'humanité est en évolution. Et ce que je viens de dire de la valeur de la comparaison n'est en fait valable que pour les temps succédant au XVI[e] siècle ; car auparavant, la terre n'était pas un ensemble politique cohérent. L'Amérique, l'hémisphère occidental, était absent de la vie politique qui aurait pu former un ensemble. En appliquant ainsi judicieusement cette comparaison, vous percevez tout de suite cette césure importante qui sépare la vie du passé de la vie moderne.

Les conceptions conformes à la réalité sont toujours fécondes, celles qui ne le sont pas sont stériles. Toute conception conforme à la réalité nous fait aller de l'avant. On apprend grâce à elle beaucoup plus que ce qu'elle contient ; elle nous fait cheminer à travers la réalité. C'est là l'important, c'est là ce qu'il faut vraiment voir. Car les notions abstraites, elles sont telles que nous les saisissons. Mais dehors il y a la

réalité, qui ne se soucie absolument pas de ces notions abstraites.

Dans un concept conforme à la réalité, on a toute l'animation intérieure vivante qui est aussi au-dehors, qui remue et soulève la réalité. Cela est malcommode pour les gens d'aujourd'hui. Ils voudraient avoir des concepts aussi neutres, aussi statiques que possible. Ils ont peur d'avoir le tournis si leurs concepts sont intérieurement vivants. Mais leurs notions inertes ont cet inconvénient que la réalité peut alors se dérouler autour de nous sans que l'on voie vraiment ce qui en elle est essentiel. La réalité, elle aussi, est pleine de concepts, pleine d'idées.

Il est vrai, comme je vous l'ai dit ici il y a quelques jours, qu'au-dehors la vie élémentaire circule et que cette vie élémentaire est emplie de concepts, de représentations – c'est vrai. Et les notions abstraites ne sont que des cadavres, ai-je dit. Il peut arriver, quand on aime ces pensées-cadavres, qu'on pense et qu'on parle en leur langage, et la réalité aboutit à de tout autres conclusions ; elle fait se dérouler de tout autres processus que ceux qui peuvent entrer dans nos concepts.

Nous sommes pris depuis trois ans dans de terribles événements qui pourraient enseigner beaucoup à chacun ; seulement il ne faut pas en suivre le déroulement en dormant, il faut veiller. Il faut en réalité admirer – au sens négatif du terme – que tant d'hommes dorment encore devant ces terribles événements actuels, qu'ils ne soient pas encore arrivés à réfléchir que de pareils événements, tels que l'évolution du monde et des hommes n'en a jamais connus, exigent qu'on recoure à des concepts nouveaux que l'on n'ait jamais connus. Ici la réalité juge autrement.

Permettez-moi d'exprimer encore une fois sous une forme

symbolique, et d'une manière plus précise, ce que je veux dire en fait. On peut dire ceci : depuis des années déjà, quelques personnes se faisaient une idée de la guerre qui allait éclater. En général, on peut dire qu'à l'exception de certains milieux de la population anglo-américaine, le monde a été en quelque sorte surpris par cette guerre. Pourtant, quelques-uns se représentaient qu'elle allait venir – se le représentaient parfois, il est vrai, de façon bien singulière. Une représentation notamment se retrouvait constamment, née d'esprits profonds – je ne parle pas du tout ironiquement, mais tout à fait sérieusement –, d'économistes, de politiciens, représentation échafaudée à partir de tels ou tels processus.

Les gens ont beaucoup travaillé scientifiquement, combiné, abstrait, synthétisé de toutes sortes de façons, et ont finalement élaboré une représentation que l'on a rencontrée souvent, pendant longtemps, et encore au moment où la guerre éclata –, à ce moment elle a été répétée de nombreuses fois : c'est l'idée qu'en raison des conditions actuelles dans le monde, des relations commerciales, économiques, cette guerre ne pouvait pas durer plus de quatre à six mois. La chose était rigoureusement démontrée, c'était une vérité strictement prouvée. Et vraiment, les raisons avancées n'étaient pas sottes, elles étaient même très astucieuses.

Mais la réalité, comment se comporte-t-elle vis-à-vis de ce réseau de raisons que nos économistes avisés ont conçu ? Comment se comporte-t-elle ? – Vous voyez bien comment ! Et quelle est la chose qui importe devant une pareille situation ? Ce qu'il faut faire, c'est en tirer les conséquences, les véritables conséquences. Si on le fait, cette guerre aura été une leçon.

Et quelle peut être l'unique conséquence de ce que je vous ai esquissé à titre d'exemple ? Car je n'ai présenté qu'un cas

flagrant, je pourrais énumérer de nombreuses opinions qui ont, elles aussi, sombré – pour dire les choses en termes modérés – devant la réalité des événements de ces trois dernières années.

La conséquence réelle ne peut être que celle-ci : on jette par-dessus bord tout ce qui a inspiré de telles conceptions, et l'on se dit : nous avons donc pensé d'une manière non adaptée à la réalité, nous avons développé un système de pensées abstrait, étranger à la réalité, et nous l'avons introduit dans la réalité elle-même, si bien que cette réalité est faussée ; il faut donc abandonner d'abord les préalables qui ont engendré une connaissance capable d'anéantir la réalité.

Ce que je viens de dire, on peut certainement l'exprimer en paroles de poids. Seront-elles entendues de la même façon, c'est une autre question. Il y avait autant d'esprit dans les affirmations des hommes politiques concernant la durée possible de la guerre : de quatre à six mois – il y avait vraiment beaucoup d'esprit – et je ne parle pas ironiquement – dans les raisons qu'a fait valoir certain aréopage de médecins lors de la construction de la première ligne de chemin de fer en Europe centrale, raisons fondées sur la science médicale de l'époque.

On a alors objecté – non pas une tête folle, mais un collège de médecins éclairés, je l'ai souvent rappelé – qu'il ne fallait pas construire de chemin de fer parce que le système nerveux de l'homme ne pourrait pas s'y adapter. La chose peut se lire dans un document rédigé en l'année 1838. La date n'est donc pas si éloignée de nous à laquelle on a estimé qu'il ne fallait pas construire de chemin de fer ; mais que si des hommes se trouvaient pour le faire – voilà ce qu'on lit dans ce document –, il faudrait au moins construire de part et d'autre de la voie de hautes palissades afin que les paysans ne voient pas les

trains qui passent et risquent un ébranlement au cerveau.

Bien sûr, on rit de pareilles déclarations quand il apparaît par la suite que la réalité n'en tient pas compte. Les hommes rient. Et certains esprits élémentaires rient aussi, et même avant le moment où sont énoncées de pareilles convictions scientifiques – ils rient de la sottise humaine.

Faire table rase de tout ce qui a conduit à la contradiction ! Car elle est là, elle est réellement là : la vie de ces trois dernières années par toute la terre est une contradiction devenue réalité. Il faut donc se faire de ce qui se passe une conception différente. Une révision radicale des conceptions, voilà ce que l'époque exige de nous. Il est même difficile, quand on s'est engagé dans une telle démarche de pensée, de la mener parfaitement à terme à notre époque.

L'humanité ne pense pas assez librement pour la conduire jusqu'au bout. Celui qui a le sens de la réalité, de ce qui se passe vraiment autour de nous, celui-là peut voir que dans la réalité, au-dehors, ces conséquences sont déjà un fait accompli. C'est seulement dans la tête des hommes qu'elles ne sont pas encore entrées. Et dans cette perspective, il existe une opposition marquée entre l'Ouest et l'Est. L'année dernière, je vous en ai parlé en me plaçant aux points de vue les plus différents ; j'ai par exemple attiré votre attention sur le fait que l'Ouest parle surtout de la naissance et de ce qu'exige le droit.

Voyez les conceptions du monde occidentales : la notion scientifique principale qui y domine, c'est celle de l'ascendance, de la naissance. C'est pourquoi l'Ouest a conçu la théorie de l'hérédité, le darwinisme. On pourrait dire aussi : la doctrine des naissances et de l'hérédité dans le domaine de la philosophie, la doctrine des droits de l'homme dans le domaine pratique.

Dans l'Est, qui est moins connu, dans la vie russe, vous rencontrez des considérations sur la mort, sur le but de l'homme orienté vers le monde spirituel – lisez Solovieff, c'est tout à fait possible aujourd'hui – sur la notion de culpabilité, la notion du péché dans le domaine de la morale pratique. On trouve cette opposition entre l'Est et l'Ouest dans la plupart des domaines.

Et l'on ne peut pas comprendre la réalité si l'on ne s'y arrête pas comme il convient. L'affectivité, les sympathies et les antipathies empêchent l'homme de considérer les choses dans leur réalité ; exactement comme il perd le sens des contradictions lorsqu'il se complaît à une certaine comparaison, parce qu'il prend ce qu'il aime pour la vérité absolue, et ne conçoit pas que l'opposition opposée puisse être également juste si on l'envisage d'un autre point de vue.

Regardons l'Ouest, notamment l'Ouest anglo-américain – car les autres ne font pour une grande part que suivre. Quel est là le point de vue courant – on appelle cela souvent un idéal – dans le wilsonianisme en particulier ? Le point de vue courant, c'est que le monde entier doit devenir semblable aux peuples des siècles derniers. Des peuples ont élaboré des structures sociales idéales – que l'on désigne de différents noms, par exemple du mot de « démocratie » – et d'autres peuples sont grandement coupables parce qu'ils n'ont pas élaboré des structures semblables !

Tout ira bien quand le monde entier les aura adoptées. Voilà le point de vue anglo-américain : ce que nous avons élaboré, ce que nous sommes devenus, voilà ce qui donne aux grandes et aux petites nations leur légitimité, voilà ce qui leur donne de bonnes structures, et qui fait le bonheur des hommes au sein de l'État. Voilà comme il doit en être partout.

C'est ce que nous entendons proclamer ; c'est l'évangile de l'Occident. On ne pense pas du tout que tout cela n'a qu'une valeur relative, que c'est né avant tout de l'affectivité, et non pas, comme on le croit, de la seule raison, de la seule intelligence.

Il ne faut naturellement pas faire dire aux mots ce qu'ils ne contiennent pas ; on fait naître ainsi aujourd'hui de nombreux malentendus. On pourrait croire par exemple qu'en parlant de wilsonianisme ou de lloyd-georgianisme, je veux dénigrer le peuple américain ou la race anglo-américaine. Ce n'est absolument pas le cas. J'emploie à dessein le mot « wilsonianisme » parce qu'il désigne quelque chose de tout à fait caractéristique. Mais je suis bien éloigné d'avoir en tête ce que l'on pourrait sans hésiter appeler « américanisme ».

Il faut là, une fois encore, ne pas perdre de vue la réalité. Une partie des discours prononcés par Mr. Wilson ces derniers temps n'ont même pas leur origine en Amérique. On ne peut même pas lui décerner la palme de l'originalité. Ses discours n'ont aucune valeur, leur contenu est faux ; et ils ne sont même pas originaux. Le fait singulier, c'est qu'un écrivain berlinois a écrit des articles pleins d'esprit, mais non pas dans le sens de la conception allemande du monde, des articles qui étaient du wilsonianisme avant Wilson, des articles très perspicaces.

Ils ont fait florès – pas en Allemagne précisément, mais au Congrès américain ; on en a fait un recueil que vous trouverez dans les dossiers du Congrès américain ; ils ont été lus au cours des séances du Congrès, et plus d'une tirade de Mr. Wilson provient de ces pages. Plus d'un fait avancé par Mr. Wilson contre l'Europe du centre provient de là. Ce n'est donc même pas original.

Lorsqu'on écrira plus tard l'histoire, il sera en tout cas

amusant et très intéressant de trouver dans les archives du Congrès américain que ces messieurs ont renoncé pour un temps à exposez ; leurs propres lumières pour lire à haute voix les articles d'un écrivain berlinois, et qu'ils les ont conservés dans les dossiers en écrivant dessus : « Archives du Congrès américain ».

Mais ce qui nous intéresse avant tout, c'est de savoir pourquoi ces articles ont eu tant de succès : c'est que précisément ils expriment le doux sentiment de bien-être que l'on éprouve à rester sur la chaise que l'on occupe depuis des siècles, et à dire au monde : Si vous vous asseyez tous sur des chaises comme les nôtres, tout ira bien. – Voilà l'Occident.

L'Est, la Russie, a aussi tiré des faits des conséquences. Non pas en idées ; les gens là-bas ne sont pas encore doués pour les idées, ils ont leur réalité. Les conséquences qu'ils en tirent sont différentes. Il ne leur est pas du tout venu à l'idée de dire : ce que nous avons fait depuis des années, voilà le salut de l'humanité, nous voulons que tous les gens deviennent comme nous étions. – On aurait pu aussi trouver de belles paroles pour décrire ce qui s'est passé en Russie depuis des siècles ; de belles paroles, on en trouve pour tout, on en trouve aussi pour la réalité, si horrible soit-elle.

Aujourd'hui, cela ne coûte, en or américain, que tant et tant de dollars ; et l'on peut ainsi interpréter dans un sens moral des idéaux très, très « dorés ». Ce n'est pas ce qui s'est passé à l'Est ; là, on a tiré une conséquence effective. On n'a pas dit : il faut que le monde adopte ce que nous avons eu. On a conclu véritablement, comme je l'ai indiqué tout à l'heure : il faut que les préalables ne soient pas justes – et l'on a ainsi mis en branle une chose qui certes n'est pas encore, et de loin, ce qu'elle sera plus tard.

Mais peu importe ; mon intention n'est pas d'émettre un

jugement sur l'un ou sur l'autre comportement ; je voulais seulement montrer la grande opposition entre les deux. Si vous percevez bien cette opposition, vous aurez une image de la réalité entre l'Occident qui ne jure que par ce qui fut son passé, et l'Est qui a rompu avec tout ce qui fut son passé.

En considérant cela, vous n'êtes plus éloignés des causes réelles de l'actuel conflit mondial ; vous n'êtes plus très éloignés de ce sur quoi j'ai déjà ici attiré l'attention : en fait, la guerre se livre entre l'Ouest et l'Est. Ce qui se trouve entre les deux est écrasé et doit souffrir parce que l'Est et l'Ouest sont en désaccord.

Mais accepte-t-on aujourd'hui de fixer son regard sur une chose aussi énorme ? Ce mois de mars 1917 a-t-il éclairé la grande opposition entre l'Ouest et l'Est ? L'année dernière, le tableau noir ici portait inscrit ce qui, dans la conception du monde, revient à l'Ouest, et ce qui revient à l'Est. L'histoire nous l'enseigne depuis le mois de mars de cette année. Il faut que les hommes en tirent des enseignements, qu'ils comprennent, sinon des temps viendront qui seront encore bien plus difficiles. Il ne s'agit pas de savoir dans l'abstrait ceci ou cela, mais surtout de formuler l'exigence d'un retournement, de l'effort à faire pour surmonter la confortable indolence, et pour voir que ce qui est juste, c'est une conception du monde spirituelle.

Il faut s'efforcer, au sein de la science spirituelle, de mettre en œuvre des énergies, et pas seulement de rechercher la satisfaction qui fait dire : Comme c'était beau ! Me voilà heureux ! – en planant dans les nuages où l'on s'endort peu à peu, satisfait de l'harmonie dans le monde et de l'amour humain en général. Voilà ce qui s'est si bien manifesté au sein de la société que présidait Madame Besant.

Nombre d'entre vous se souviendront encore des

nombreuses protestations que j'ai élevées contre ces nobles discours que l'on pouvait entendre dans la Société Théosophique. On y dispensait avec un libéralisme tout international des idéaux doucement murmurés. Fraternité partout, amour des hommes partout : voilà ce qu'on entendait en tous lieux. Impossible d'adhérer à cela. Ce que nous recherchions, c'était un savoir réel, concret, de ce qui se passe dans le monde.

Et vous vous rappelez la comparaison que j'ai souvent employée : ces suaves murmures sur l'amour fraternel me faisaient penser à quelqu'un qui dirait constamment à un poêle destiné à chauffer une pièce : Cher poêle, c'est ton devoir de poêle de chauffer, chauffe donc la chambre ! Voilà l'effet que me faisaient tous ces gens qui exprimaient la substance de la théosophie par ces doux murmures sur l'amour fraternel.

À cette époque, j'ai dit : il faut mettre du charbon et du bois dans le poêle et allumer le feu. Au sein d'un mouvement spirituel, il faut apporter des concepts réels, concrets, sinon on pourra durant des années discourir de l'amour fraternel qui unit les hommes ; cet « amour fraternel » s'est manifesté précisément chez la présidente du mouvement théosophique, Madame Besant, sous un jour suave.

Bien entendu, il est bien plus malaisé de se pencher sur la réalité que de parler en général de l'harmonie du monde, de l'harmonie entre chaque âme et le monde entier, de l'harmonie qui naît de l'amour humain.

L'anthroposophie n'est pas là pour endormir les hommes, mais pour les éveiller, pour réellement les éveiller. Notre temps exige que les humains se réveillent.

NEUVIÈME CONFÉRENCE

14 octobre 1917

Lorsqu'on a acquis de nouveaux éléments de connaissance, il est nécessaire d'évoquer dans son âme certaines vérités fondamentales de l'évolution spirituelle pour pouvoir les comprendre plus à fond. Lors de la précédente étude, nous avons pris connaissance de toutes sortes de représentations qui peuvent expliquer les événements actuels et leurs causes, jusqu'à un certain point bien entendu. Nous avons assimilé ainsi une suite de représentations de l'évolution actuelle. Nous pouvons alors aborder des vérités de base que nous connaissons déjà de certains points de vue, mais qui peuvent être encore mieux comprises lorsqu'on s'y consacre après une nouvelle préparation.

Je l'ai souvent indiqué, le milieu du XIXe siècle, et en particulier les années 1840, constituent une césure importante dans l'évolution spirituelle de l'humanité européenne et américaine. J'ai indiqué que ce moment est en quelque sorte le point culminant de l'évolution vers le matérialisme de l'intelligence sur la terre, le point culminant du développement de ce que l'on pourrait appeler l'appréhension intellectuelle des phénomènes de mort, ce mode d'appréhension qui ne veut pas aborder le vivant.

De tels événements – nous en subissons encore aujourd'hui les effets et nous les subirons longtemps –, ont leurs causes profondes dans des faits du monde spirituel. Et lorsque nous cherchons à connaître les phénomènes du monde spirituel qui se sont manifestés par ce qui vient d'être mentionné, il nous faut parler d'un conflit, exactement une sorte de guerre dans le monde spirituel, qui a débuté à cette époque et a trouvé une

sorte d'achèvement à une date déjà souvent citée : l'automne de l'année 1879. Vous vous ferez de ces choses une représentation juste en pensant à un combat dans les mondes spirituels qui a duré des années 1840 jusqu'à l'automne 1879.

Ce combat, on peut dire qu'il fut livré par les entités spirituelles qui constituent les serviteurs d'un être appartenant à la hiérarchie des archanges, et que l'on peut désigner du nom de Michaël ; c'est donc une lutte de Michaël et de ses cohortes contre certaines puissances ahrimaniennes. Si vous voulez pouvoir appliquer avec fruit à la vie de notre temps cette représentation, vous la fortifierez en évoquant dans votre âme le fait que les êtres humains qui sont nés précisément dans les années 1840 du XIXe siècle ont encore participé aux premières phases de ce combat entre les cohortes de Michaël et les puissances ahrimaniennes dans le monde spirituel.

Les humains nés durant les années 1840 du XIXe siècle ont, en tant qu'âmes, avant leur naissance, assisté au début de ce conflit. Lorsqu'on pense à cela, on peut avoir beaucoup de compréhension pour les expériences intérieures et extérieures que comporta le destin de ces hommes, et en particulier pour leurs états d'âme. Ce combat s'est donc déroulé au cours des années 1840, 1850, 1860, 1870, et s'est achevé à l'automne de 1879 par la victoire qu'ont remportée sur certaines puissances ahrimaniennes Michaël et ses troupes.

Que signifie cela ? – Lorsqu'on veut le comprendre comme il faut, on peut toujours recourir à une image qui s'est maintenue au cours de l'évolution de l'humanité : celle du combat de Michaël contre le dragon. Elle apparaît naturellement aux moments les plus différents de l'évolution. Au cours de celle-ci, on a souvent affaire à un combat de Michaël contre le dragon.

Chaque fois, il s'est déroulé de façon analogue à celui qui a eu lieu dans les années 1840 du siècle dernier ; mais ce qui était alors en jeu, ce furent d'autres biens et d'autres puissances, dommages ou désavantages ; certaines troupes d'Ahrimane veulent constamment introduire dans l'évolution tel ou tel élément, et elles sont chaque fois vaincues. Elles le furent à nouveau – mais, nous l'avons dit, dans le monde spirituel – à l'automne de 1879.

Que signifie donc que les puissances du dragon, ces cohortes ahrimaniennes, aient été rejetées vers le domaine des humains, du ciel sur la terre en quelque sorte ? – Leur défaite signifie, pour parler le langage de l'Ecriture, qu'on ne les trouve plus dans les cieux, mais dans le royaume des humains, ce qui veut dire ceci : la fin des années 1870 fut avant tout le temps durant lequel les âmes humaines, en ce qui concerne certaines facultés de connaissance, furent atteintes par des impulsions ahrimaniennes.

Impulsions qui, ayant autrefois leur champ d'action dans les mondes spirituels, laissaient plutôt les humains en repos ; mais ayant été chassées de ces mondes, elles se sont emparées des hommes. Et si nous nous demandons : sous quelle forme les puissances ahrimaniennes se sont-elles introduites en l'homme ? – il faut répondre : c'est par la conception du monde matérialiste, ahrimanienne, prenant une coloration personnelle.

Certes, dans les années 1840, le matérialisme a atteint un apogée. Mais les impulsions dont, à ce moment, il imprégnait les humains, étaient plutôt instinctives. À ce moment, dans le monde spirituel, les cohortes ahrimaniennes ont imprégné de leurs impulsions les instincts humains. Elles devinrent le bien personnel des hommes – en particulier dans les forces de connaissance et de volonté – après l'automne de 1879. Ce qui

était auparavant un bien commun se trouva devenir propriété individuelle.

On peut dire que depuis 1879, par la présence des puissances ahrimaniennes parmi les hommes, l'ambition personnelle, la tendance personnelle existent à donner du monde une interprétation matérialiste. Suivez le déroulement depuis ce moment de bien des faits ayant pour origine des tendances personnelles des hommes, et vous comprendrez que la cause en est le refoulement du dragon, c'est-à-dire des cohortes ahrimaniennes par l'archange Michaël les chassant des royaumes de l'esprit, des cieux, sur la terre.

C'est là un fait d'une immense importance, d'une portée considérable. Le XIXe siècle, ni d'ailleurs notre temps, ne sont enclins à prendre garde à de tels faits du monde spirituel, ni à leur lien avec le monde physique. Pourtant, on ne discerne les motifs, les impulsions ultimes à la source des événements sur terre que si l'on connaît ces arrière-plans spirituels. Il faut le dire, pour déclarer : « Que valent au regard de l'éternité tant et tant de tonnes de substance organique qui seraient anéanties si la guerre se prolonge ! » – il faut une fameuse dose de matérialisme, qui certes s'habille des couleurs de l'idéalisme !

Il faut sentir avec quelle force une pareille attitude plonge ses racines dans l'ahrimanisme – car elle a sa source dans la sphère du sentiment. Cette philosophie des « tonnes de substance organique », la philosophie du philosophe Lichtenberger, est pour l'essentiel un des nombreux exemples d'une manière de penser particulièrement ahrimanisée.

L'impulsion la plus profonde qui vit dans les âmes de beaucoup d'humains depuis l'année 1879 a donc été rejetée vers le domaine des hommes ; elle vivait auparavant dans le monde spirituel : c'était la puissance ahrimanienne. Il est bon,

lorsqu’on veut intensifier cette représentation, de recourir à des éléments du monde matériel – utilisés plutôt à titre de symboles, d’imaginations. Car ce qui aujourd’hui se déroule plutôt dans les esprits, dans les âmes, avait dans un lointain passé une coloration qui se manifestait davantage dans le domaine matériel. La matière est, elle aussi, spirituelle – ce n’est qu’une autre forme du spirituel.

Si vous remontiez très, très avant dans l’évolution, vous trouveriez en effet qu’un combat analogue à celui du XIXe siècle s’est déroulé entre Michaël et le dragon. Je le disais déjà : de telles luttes se sont constamment reproduites, elles avaient seulement des enjeux différents. Il est déjà arrivé dans le passé que des cohortes ahrimaniennes aient subi une de ces défaites ; elles furent également rejetées des mondes spirituels vers le domaine terrestre, car elles renouvelaient constamment leurs attaques. Lors d’un de ces combats par exemple, après avoir été vaincues, elles ont introduit dans le domaine terrestre ces créatures que les médecins appellent aujourd’hui les bacilles.

Tout ce qui relève des forces microbiennes, les phénomènes auxquels elles ont part, c’est aussi une conséquence du refoulement vers la terre des cohortes ahrimaniennes, de la défaite du dragon ; une conséquence en est également la manière de penser ahrimanienne, méphistophélique, qui s’est répandue depuis les années 1870 du XIXe siècle. Et l’on peut dire que la tuberculose et les affections bacillaires ont, dans le domaine matériel, la même origine que l’intelligence matérialiste qui règne maintenant dans le champ de l’âme et de l’esprit. À un niveau supérieur, les deux choses sont absolument de même nature.

Ces événements du siècle dernier, on peut encore les comparer à autre chose, que vous connaissez aussi, et que

décrit « Science de l'Occulte » : la sortie de la lune quittant le champ de l'évolution terrestre. La lune a autrefois fait partie de la terre, elle en a été rejetée. Cette expulsion signifie que certaines influences lunaires sont intervenues à la suite d'une victoire de Michaël sur le dragon. On peut donc dire à nouveau : Tout ce qui est en rapport avec certaines influences concomitantes aux phases de la lune, et d'une manière générale les impulsions qui, de la lune, parviennent à la terre, ont leur origine dans un combat de cette nature entre Michaël et le dragon.

Ces choses sont en quelque sorte liées entre elles, et il est très bon de se représenter ce lien, car il est d'une extrême importance. Certains hommes sont en effet irrésistiblement attirés par le matérialisme dans leur intelligence, et cette tendance a pour cause une alliance personnelle avec Ahrimane.

Peu à peu, ils en viennent à aimer les impulsions qu'Ahrimane suscite en leur âme, ils en parlent comme d'un élément particulièrement élevé et noble de la pensée. Il faut avoir de ces choses une conscience parfaitement claire ; car sinon on ne discerne pas ce qui se passe. C'est seulement en portant un regard éclairé sur la situation qu'on se fait de ces événements une idée juste.

Le danger qui se dégage de tout cela, il faut en quelque sorte le regarder d'un œil froid, sans émotion. Il faut le regarder tranquillement en face. Mais on ne le fait que si l'on se rend compte que de ce côté, un péril de nature bien déterminée menace les humains, qui consiste à maintenir ce qui ne doit pas être conservé. Tout ce qui arrive a en effet son bon côté dans l'ordre du monde.

Du fait que ces puissances ahrimaniennes ont pris demeure en nous lors de la victoire remportée sur elles par Michaël, nous avons fait un nouveau pas dans la conquête de la liberté

humaine. Mais de cette conquête, nous devons être conscients. Et nous ne devons pas permettre aux puissances ahrimaniennes de nous dominer en quelque sorte, nous ne devons pas nous éprendre d'elles.

Ceci est très important. Car le danger est là : les hommes peuvent s'enliser dans le matérialisme, dans une manière de penser matérialiste, ahrimanienne, et la conserver en des temps où elle doit être dépassée. Alors, ceux qui ne se détourneraient pas d'une telle attitude, qui voudraient la maintenir, s'engageront sur terre dans une alliance avec tout ce qu'a engendré la victoire de Michaël sur le dragon.

C'est-à-dire qu'ils ne noueraient pas de lien avec le progrès spirituel de l'évolution terrestre, mais avec son progrès matériel. À une certaine phase de la sixième époque postatlantéenne, ils prendraient exclusivement plaisir à vivre dans tout ce qu'engendreront les bacilles, les petits ennemis microscopiques des humains.

Il faut ajouter à ceci autre chose encore que nous devons comprendre. Le monde de pensée scientifique court le grand danger, de par sa propre logique, et même précisément en raison de sa grandeur, de glisser à cette démarche de pensée ahrimanienne. Ce n'est pas seulement la pensée morale, c'est aussi la démarche scientifique qui court le très grand danger de dévier vers la pensée ahrimanienne. Songez un peu à ce qu'est aujourd'hui la pensée de certains scientifiques dans le domaine de la biologie.

On étudie les formes à la surface de la terre, on examine les fossiles pour voir dans certaines couches de terrain comment vivent, comment ont vécu certains animaux. On établit par l'expérience certains faits qui se sont déroulés à certaines périodes. C'est ainsi que les savants se forment les opinions selon lesquelles, il y a des milliers et des millions d'années, les

choses se sont présentées de telle et telle façon, c'est ainsi que s'est formée la théorie de Kant-Laplace de la nébuleuse originelle.

De même, certains savants élaborent des représentations, tout à fait justes dans la perspective de la physique, sur les états ultérieurs de l'évolution de la terre. De telles représentations sont parfois extrêmement intelligentes, très intelligentes. Mais sur quoi reposent-elles ? – Sur ce fait que l'on observe l'évolution de la terre durant un temps, et qu'on en déduit ce qui s'est passé des millions d'années auparavant, et ce qui se passera des millions d'années après.

Mais que fait-on là en réalité ? – On fait ce qui consisterait, après avoir observé un enfant de 7, 8, 9 ans, après avoir vu comment ses organes se transforment progressivement ou partiellement, à en déduire par le calcul comment ces organes humains se transforment au cours de 2 ou 3 ans. Puis on effectue une multiplication, et l'on déduit ainsi l'aspect des organes des siècles plus tard. On peut calculer ainsi comment cet enfant était fait il y a cent ans, on peut aussi calculer dans l'autre sens, toujours par une multiplication, comment il sera fait dans 150 ans.

C'est une méthode qui peut être très intelligente, c'est celle qu'appliquent les géologues aujourd'hui pour calculer la durée du passé de la terre, c'est celle à partir de laquelle on a établi la théorie de Kant-Laplace. Elle consiste exactement à se représenter ce que la terre deviendra en se modifiant selon les lois physiques que l'on constate aujourd'hui. Mais vous l'admettrez : ces lois ne jouent guère pour l'être humain par exemple, parce que l'enfant n'existait pas en tant qu'être physique il y a cent ans, et n'existera pas davantage dans 150 ans.

Il en va de même pour la terre dans les délais dont la

géologie fait le calcul. La terre est apparue plus tard qu'aux époques qu'établissent par le calcul Tyndall ou Huxley, Haeckel ou d'autres ; et avant que vienne le temps où l'on pourra simplement enduire les murs d'albumine pour faire la lecture, elle ne sera plus qu'un cadavre. On peut très bien calculer en effet qu'un jour on pourra, par des procédés physiques, enduire simplement les murs d'albumine et qu'ensuite, cette albumine éclairant comme la lumière électrique, on pourra lire son journal.

Voilà ce qui se produira en raison des modifications physiques. Mais ce temps ne viendra jamais, pas plus que ne viendra le temps où un enfant, ayant vécu 150 ans, révélera les transformations que l'on peut calculer en fonction des modifications successives de son estomac et de son foie que l'on peut observer entre sa 7e et sa 9e année.

Votre regard porte ici sur des choses bien étranges de l'époque présente. Vous voyez comment les contrastes s'opposent. Imaginez un vrai scientifique qui entendrait ce que je viens de dire. Il répondra : mais c'est insensé, c'est de la pure folie ! – Imaginez maintenant un investigateur spirituel qui voit les choses en profondeur. Celui-là trouve que ce que dit le scientifique est une pure folie. – Car toutes les hypothèses échafaudées sur le commencement et sur la fin de la terre sont réellement des folies, et rien d'autre, bien qu'on les trouve extraordinairement intelligentes.

Vous voyez ainsi combien les humains sont inconscients de ce qui les mène. Nous sommes à l'époque où tout cela doit être clairement vu, percé à jour. Il est donc nécessaire que nous rattachions cette vue des choses aux autres représentations qui ont été exposées aujourd'hui. La terre sera depuis longtemps un cadavre lorsque le temps viendra où nous aurons dû suffisamment métamorphoser les concepts

matérialistes pour pouvoir accéder à un niveau d'existence plus spirituel.

Sur une terre qui ne nous portera plus, nous ne rechercherons plus pour nous incarner des corps de chair comme nous le faisons aujourd'hui. Toutefois, les humains qui seront restés attachés à l'intelligence matérialiste, qui ne voudront pas s'en dégager, ceux-là ramperont encore dans la forme qu'ils revêtiront à l'avenir, et s'activeront encore dans le champ où en particulier, sur cette forme, se développe l'activité des bacilles, des tubercules cutanés. Car ces créatures fourmilleront dans le cadavre de la terre.

Sous leur forme actuelle, elles ne sont que les précurseurs, pourrait-on dire, de ce qui envahira à l'avenir la terre tout entière. Le temps viendra ensuite où ceux qui garderont une forme d'intelligence matérialiste s'allieront aux puissances lunaires, et avec la lune entoureront la terre, devenue un cadavre, un amas de scories. Car ces êtres, ces hommes qui veulent absolument se lier à l'intelligence matérialiste, ne veulent rien d'autre que faire durer la vie de la terre, lui rester liés, sans s'élever comme il le faut de ce cadavre terrestre à ce qui deviendra l'âme et l'esprit de la terre.

Tout cela est actif, en particulier à notre époque, dans les idées pleines d'esprit, d'impulsions morales – on baptise tout aujourd'hui du nom d'« impulsions morales » – que l'on admire aujourd'hui, et dans lesquelles vivent les forces ahrimaniennes, matérialistes, dont j'ai parlé ; et elles peuvent se développer pour devenir des impulsions qui, à l'avenir, enchaîneront l'homme à la terre de par sa propre volonté.

C'est pourquoi il est vraiment très nécessaire de veiller, d'être vigilant vis-à-vis de ce qu'on admire tout naturellement à notre époque. Certaines lois naturelles sont aujourd'hui admises comme une évidence. On traite de dilettante et

d'insensé celui qui se refuse à les admettre. Certaines aspirations de morale politique sont considérées comme des évidences, et l'on fait à leur sujet de grands discours à la Wilson. Ce sont tous ces éléments qui ont tendance à se développer pour donner ce que j'ai décrit.

Je n'ai pas mentionné par hasard que les humains qui ont participé au début du combat au cours des années 1840 du siècle dernier se trouvaient placés dans des conditions tout à fait particulières. Puis ils ont pris place sur la terre. Et l'on comprend bien ce qui vivait en leurs âmes, surtout lorsqu'ils aspiraient à l'esprit, on comprend leurs doutes, leurs luttes, lorsqu'on considère l'impulsion qu'ils avaient apportée sur terre de la vie spirituelle des années 1840 du XIXe siècle au début du XXe.

À ceci est lié un autre phénomène qu'il faudrait ne pas ignorer, mais qu'aujourd'hui beaucoup de gens négligent. On croit que les entités spirituelles et leur activité n'ont aucune part à l'ordre terrestre. On n'aime pas parler des causes spirituelles d'événements humains. Mais celui qui connaît la réalité des faits sait qu'aujourd'hui des influences psychiques, des effets spirituels émanant des mondes supérieurs s'exercent sur les humains avec une force toute particulière.

Les gens ne sont pas rares aujourd'hui qui peuvent vous raconter qu'ils ne comprennent pas comment un rêve ou un phénomène analogue – c'est toujours un phénomène spirituel – les a poussés à telle ou telle activité, à tel ou tel comportement. Or, les humains sont menés par de telles influences psychiques beaucoup plus que ne le croit l'opinion matérialiste. Celui qui a l'occasion d'étudier ces choses en trouve la trace à chaque pas.

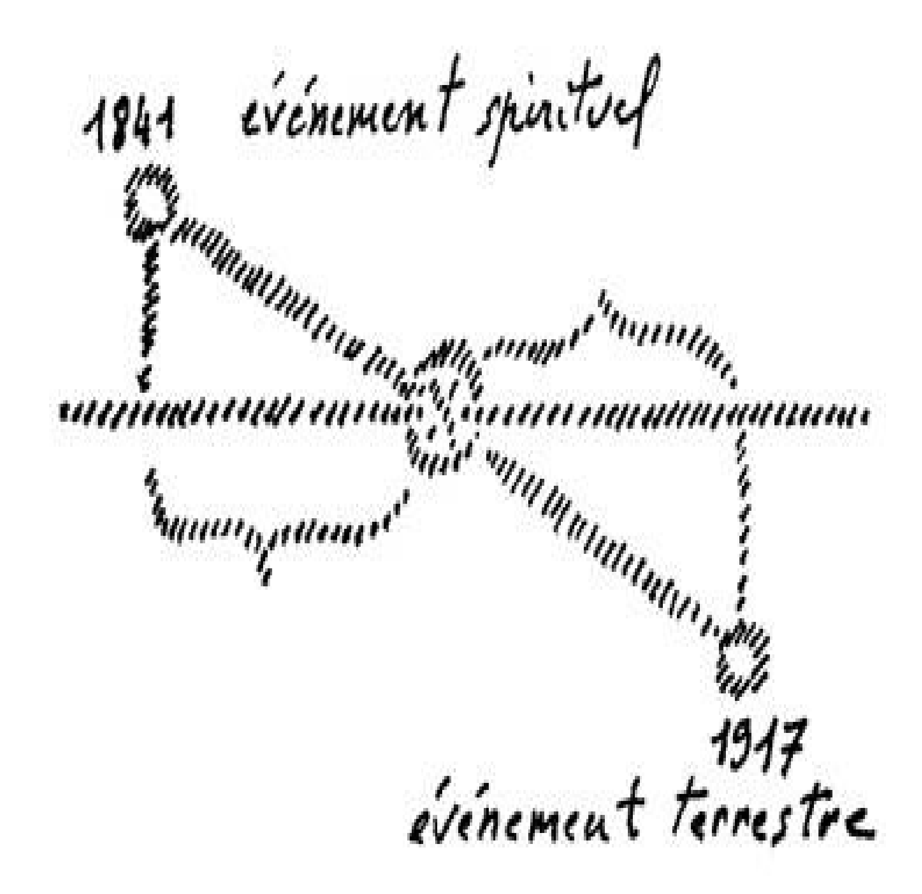
Si vous preniez l'œuvre des bons poètes et que vous établissiez une statistique des poésies nées selon un processus

matérialiste, que l'on peut expliquer rationnellement, et de celles qui sont dues à une inspiration, à une influence spirituelle précise, venue du monde spirituel par un rêve ou par quelque chose d'analogue –, vous seriez étonnés de voir la forte proportion des secondes, dues à une action spirituelle directe. Les gens sont en effet, beaucoup plus qu'ils ne le croient, sous l'influence du monde spirituel. Et des événements importants sont accomplis par des hommes précisément sous l'influence du monde spirituel.

On demande par exemple ici et là : Pourquoi a-t-on fondé tel journal ? – C'est que son fondateur a agi sous une impulsion venue du monde spirituel. S'il est suffisamment en confiance, il vous racontera qu'il a eu en rêve une vision, à supposer que vous l'interrogiez sur l'origine de son initiative. C'est pourquoi je vous ai dit ici, il y a quelque temps : Si les historiens en viennent à parler un jour de l'origine de cette guerre, et le font en exploitant les documents à la manière d'autrefois, celle de Ranke ou des amateurs de documents, ils passeront à côté du fait le plus important, qui s'est déroulé en 1914 sous l'influence du monde spirituel.

Le déroulement des faits est cyclique, il est soumis à des périodes. Et ce qui se passe ici sur le plan physique, c'est toujours une sorte de projection, d'ombre projetée de ce qui se passe dans le monde spirituel, et s'y est déroulé avant. Supposez que cette ligne ici (voir dessin) marque la limite, la frontière, le plan-frontière entre le monde spirituel et le monde physique ; ce que je viens de dire devrait être décrit comme suit : un événement spirituel quelconque – le combat de Michaël contre le dragon par exemple – se déroule dans le monde spirituel. Il se résout finalement par la chute du dragon sur la terre, et un cycle se trouvera accompli lorsque après cette chute du dragon sur la terre auront passé autant

d’années qu’entre l’événement spirituel et son aboutissement : cette chute du dragon.



Il faudrait dire : l’aube, le premier début, le premier choc de ce combat de Michaël contre le dragon au XIX[e] siècle s’est produit en 1841. Et la lutte fut particulièrement vive en 1845. De 1845 à 1879, 34 ans ont passé. L’événement symétrique se situe donc 34 ans après 1879 : vous avez alors 1913, précédant 1914. Vous le voyez, sur le plan physique, l’image symétrique

des causes décisives du combat spirituel, c'est ce qui prend son départ en 1913. Prenez même les années de 1841 à 1879, et de 1879 à 1917 !

L'année décisive du XIX[e] siècle fut 1841, son image symétrique est 1917. Et il n'y a pas lieu de s'étonner de bien des choses qui arrivent lorsqu'on considère que se reflètent précisément en cette année 1917 les efforts entrepris dans le monde spirituel par les cohortes ahrimaniennes, lorsque commença la lutte du dragon avec Michaël. On ne comprend vraiment ce qui se passe sur le plan physique que lorsqu'on sait comment tout se prépare dans les mondes spirituels.

Ces choses ne doivent pas être pour les humains une cause d'inquiétude et d'idées noires ; elles doivent être une incitation à y voir clair, à tourner vraiment le regard vers les mondes spirituels, à ne pas somnoler en face des événements. C'est pourquoi il est si nécessaire cette année, dans le cadre du développement de l'anthroposophie, de redire et de redire toujours combien l'attention, la vigilance sont nécessaires vis-à-vis des événements, qu'il ne faut pas laisser se dérouler en dormant.

On ne peut parfois exprimer ce qu'on veut dire que par des comparaisons. J'ai attiré hier votre attention sur la manière dont, à l'Est de l'Europe, on a tiré des faits leurs conséquences. Lorsqu'ici, à l'Ouest, on veut, en s'appuyant sur des données extérieures, connaître ce qui vit en réalité dans l'âme de l'Europe orientale, la meilleure voie d'accès, ce sont les œuvres du philosophe Solovieff ; certes, on n'obtiendra ainsi qu'une vue très insuffisante.

Pour que le regard porte sur la réalité, il faut disposer des connaissances qui ont été exposées au cours des années et des décennies dans les cycles et les conférences faites dans le cadre de notre mouvement anthroposophique sur la destination, sur

la nature de l’esprit du peuple russe. En s’orientant vers Solovieff cependant, on peut exprimer par des comparaisons ce qu’on veut dire. Vous le savez, Solovieff est mort au tournant du XIXe au XXe siècle, il est donc mort depuis longtemps.

Les Occidentaux ne se sont guère souciés de connaître sa philosophie. Les occasions n’étaient pas nombreuses pour le faire, et les gens en Occident ne se sont pas donné beaucoup de peine pour étudier Solovieff dans son rôle de médiateur entre l’Est et l’Ouest de l’Europe. Un professeur tout au plus, la chose est connue, s’est aperçu il y a quelques années qu’il n’était pas bon de tout ignorer de Solovieff quand on est professeur de philosophie dans une Université. Il a donc fait faire une thèse par un candidat au doctorat, en se disant : Le candidat étudiera les œuvres de Solovieff, et moi je lirai sa thèse !

Je me propose de mentionner ce dont il s’agit au simple titre de comparaison, et je dirai : Représentons-nous par hypothèse que Solovieff, présent encore aujourd’hui, ait vécu cette guerre, ait vécu ce qui s’est passé en Russie – en tant que Russe précisément, qu’aurait-il fait ? Bien entendu, on ne peut répondre à cette question que par une supposition. Cependant, on peut dire tranquillement ceci : on peut penser que Solovieff, le Russe, aurait éliminé d’une façon quelconque tout ce qu’il a écrit avant la guerre, et aurait écrit de nouveaux livres. Car il aurait reconnu la nécessité de réviser toutes ses conceptions. Ce qu’il pensait était déterminé par le temps. C’est pourquoi il aurait ressenti le besoin de tout récrire. Il aurait ainsi tiré des faits, pour lui-même, une conséquence que l’Est de l’Europe tout entier a également tirée.

Voilà qui peut paraître surprenant. Cependant, celui qui lit aujourd’hui Solovieff le comprendra mieux en se rendant

compte que le philosophe approuverait maintenant beaucoup moins de choses qu'il ne l'a fait autrefois. Et ce serait là le signe d'une vigilance qui pourrait s'exprimer par une révision fondamentale des représentations les plus importantes, celles qui ont précisément révélé leur absurdité au cours des dernières années. Certes, deux fois deux font toujours quatre. Mais il y a bien d'autres choses qui doivent être révisées. On n'est vigilant vis-à-vis de l'époque que lorsqu'on a conscience que cette révision est nécessaire.

À l'humanité incombe en 1917 – 38 ans après 1879, comme 1879 vient 38 ans après 1841 – une tâche importante. Ce qui est important à l'heure actuelle, ce n'est pas ce que les hommes ont fait en 1914, c'est qu'ils trouvent une issue à la situation. Comment en sortir ? Voilà le problème qui nous concerne. Et si l'on ne veut pas admettre que cette issue, on ne la trouvera pas en s'aidant des anciens concepts, qu'il faut en trouver de nouveaux, on fera fausse route. Tous ceux qui croient pouvoir sortir de la situation avec l'aide des anciennes conceptions se fourvoient. Il faut se donner la peine d'en élaborer de nouvelles, auxquelles on ne parvient qu'en accédant au monde spirituel.

J'ai voulu esquisser aujourd'hui l'arrière-plan de ce qui a été exposé au cours des derniers jours. Vous le voyez, si l'on saisit concrètement la vie spirituelle, on ne se contente plus de la phraséologie qui satisfait si bien le panthéisme et d'autres conceptions du monde analogues : il existe un monde spirituel, derrière tout ce qui est physique se trouve l'esprit. Ces discours vagues et nébuleux sur l'esprit ne mènent à rien.

Il faut cerner du regard les événements spirituels précis, les entités spirituelles qui se trouvent au-delà du Seuil. Les événements ici-bas ne sont pas seulement d'ordre général, ils ont une nature bien déterminée ; ils l'ont aussi dans le monde

spirituel. Je ne crois pas que beaucoup de gens, en se levant le matin, viendraient à dire : je vais sortir devant ma porte et je serai dans le monde. Ils ne diront pas cela, ils se feront une idée précise du lieu et des faits devant lesquels ils se trouveront.

Et de même, pour être au clair sur les causes profondes de l'évolution de l'humanité et du monde, il faut se représenter d'une manière précise et concrète les choses au-delà du Seuil ; non pas parler de l'esprit en général : le Tout, la Providence, etc. – mais de données précises.

En regardant ces deux dates : 1841 et 1917 (voir plus haut), nous pouvons ressentir beaucoup de choses. Mais ce sentiment doit prendre vie en nous si nous voulons comprendre ce qui se passe en réalité.

DIXIÈME CONFERENCE

20 octobre 1917

On ne peut pas dire de l'époque présente qu'elle est sans idéal. Au contraire, elle a beaucoup, beaucoup d'idéaux. Mais qui ne sont pas efficaces. Pourquoi donc ?

Imaginez un peu – excusez l'image un peu singulière : elle correspond bien à la chose – imaginez un peu une poule qui serait prête à couver, et à qui on enlève son œuf pour le faire couver par une autre source de chaleur jusqu'à ce que le poussin en sorte. La chose est pensable, mais si l'on plaçait l'œuf dans le récipient d'une machine pneumatique, dans un espace vidé d'air, pensez-vous que le poussin une fois sorti prospérerait ? Le dispositif est en quelque sorte pourvu de tous les éléments nécessaires sauf un : l'endroit où il faut placer le poussin pour que les conditions nécessaires à sa survie soient réunies.

Il en va à peu près de même avec tous les beaux idéaux dont on parle tant à notre époque. Ce ne sont pas seulement de belles paroles : ces idéaux ont de la valeur. Mais notre époque ne consent pas à se pencher sur les conditions réelles de l'évolution telles que le présent impose de les connaître. Et c'est ainsi qu'on formule, qu'on expose, qu'on exige dans les sociétés les plus singulières tous les idéaux possibles – dont il ne sort rien. Car enfin, des sociétés dotées d'idéaux, il y en a vraiment eu en suffisance au début du XXe siècle. Mais qu'au cours des trois dernières années ces idéaux se soient réalisés, voilà ce qu'on ne peut pas dire. Il faudrait alors tirer la leçon de ce fait, comme il a été souvent dit au cours des présentes considérations.

Dimanche dernier, je vous ai esquissé en quelques traits une image de l'évolution spirituelle des dernières décennies. Je vous ai prié de considérer que ce qui se passe sur le plan physique se prépare longtemps dans le monde spirituel, en vous donnant un exemple très concret : dans les années 1840, dans le monde spirituel supérieur immédiatement contigu au nôtre, un combat a commencé, une métamorphose des luttes que l'on désigne par l'ancien symbole du combat de saint Michel contre le dragon.

Je vous ai exposé comment ce combat s'est déroulé jusqu'en novembre 1879, ce combat de Michaël contre le dragon – nous savons ce qu'il faut entendre par cette image – comment en novembre 1879, Michaël a remporté la victoire dans le monde spirituel, et comment le dragon – c'est-à-dire les puissances ahrimaniennes – a été refoulé vers la sphère des humains. Où se trouvent maintenant ces puissances ?

Réfléchissons bien : les puissances appartenant à l'école d'Ahrimane ont livré entre 1841 et 1879 un combat décisif, ont été précipitées du monde spirituel vers le domaine des humains. Et depuis ce temps, leur citadelle, leur champ d'action – tout spécialement à l'époque où nous vivons actuellement – c'est la pensée, la sensibilité, ce sont les impulsions volontaires des humains.

Représentez-vous alors comment les pensées des hommes, comment ce qu'ils veulent et ce qu'ils ressentent est en notre temps imprégné des forces ahrimaniennes. De tels faits concernant les rapports entre le monde spirituel et le monde physique font partie du plan qui détermine l'ordre de notre monde, et il faut compter avec ces données concrètes.

À quoi sert de rester constamment embourbé dans l'abstrait et de dire, en termes parfaitement abstraits : l'homme doit combattre Ahrimane. Pareille formule ne mène à

rien. Les hommes de notre temps ne pressentent parfois absolument pas combien leur atmosphère est habitée par les esprits. Il faut savoir considérer cette situation dans toute sa portée.

Ecoutez seulement ceci : en tant que membres de la Société anthroposophique, vous êtes appelés à entendre parler de ces choses, à concentrer dessus vos pensées, vos sentiments. Toute la gravité de la chose vous apparaîtra alors, et il vous apparaîtra aussi qu'avec tout ce que vous pouvez ressentir, vous êtes placés devant une tâche qui est fonction de la place que vous occupez dans cette époque présente si énigmatique, si inquiétante, si confuse. Supposez par exemple ceci : quelque part, quelques personnes se seraient trouvées tout naturellement réunies dans un commerce amical, et ce cercle aurait connaissance de rapports spirituels analogues à ceux que je viens de vous décrire ; tandis qu'un grand nombre d'autres humains les ignoreraient.

Soyez convaincus que ce cercle hypothétique, s'il décide pour quelque motif profond de mettre au service d'une cause la force qui peut lui venir d'un tel savoir, ce cercle modeste, avec les partisans qu'il réunira, souvent même sans que ceux-ci s'en rendent compte, sera très puissant, et surtout vis-à-vis des ignorants, de ceux qui ne veulent rien savoir de ces choses.

Il a existé au XVIIIe siècle un certain cercle de cette sorte, et qui a des successeurs. Ses membres avaient connaissance de faits comme ceux dont je vous ai parlé, ils savaient qu'au XIXe et au XXe siècle il se passerait ce que je vous ai décrit. Mais ils décidèrent – au XVIIIe siècle déjà – de réaliser certains desseins pour leur profit personnel, et de cultiver certaines impulsions. Le cercle travailla dans ce sens de façon systématique.

Aujourd'hui, de grandes masses d'hommes vivent comme

en dormant, sans penser, sans prendre garde à ce qui se passe parfois en réalité dans des cercles importants, qui vivent dans leur voisinage. Dans ce sens, on est abandonné aujourd'hui précisément à bien des illusions. Naturellement, les gens disent : ah, que nous avons donc des contacts efficaces qui nous rapprochent les uns des autres ! Comme chacun apprend à connaître l'autre !

Que tout cela est donc différent du passé ! – Rappelez-vous tout ce qui a pu être dit dans ce sens. Il suffit de considérer certains faits avec bon sens, raisonnablement, pour voir que sous ce rapport l'époque présente nous offre bien des faits très singuliers. Qui par exemple croit aujourd'hui – je mentionne cela à titre de preuve – que des œuvres littéraires sont ignorées dans de larges cercles par la presse qui comprend tout et parle de tout ?

Qui croit aujourd'hui sérieusement que des publications littéraires riches de contenu, profondes, faisant époque, peuvent rester inconnues ? Il faut bien en avoir entendu parler par quelque moyen. C'est dans la seconde moitié du XIXe siècle que ce qu'on appelle aujourd'hui – parlons-en avec révérence – la presse, a commencé à devenir ce qu'elle est aujourd'hui. Pouvait-il y avoir dans toute l'Europe du centre des publications plus décisives, faisant plus époque que celles d'écrivains connus comme Spielhagen, Gustave Freytag, Paul Heyse et bien d'autres auteurs à éditions nombreuses que je pourrais nommer ?

Quelle œuvre a eu un plus large cercle de lecteurs dans le dernier tiers du XIXe siècle que « Treize tilleuls » de Wilhelm Weber ? – Et maintenant je vous demande : combien de personnes parmi celles qui sont assises ici n'ignorent-elles pas qu'il a existé un livre de Weber intitulé « Treize tilleuls » ? – C'est ainsi que les humains vivent les uns à côté des autres

malgré la presse. Dans ces « Treize tilleuls », vous trouvez exprimées dans une belle langue poétique des idées d'une profonde portée, et qui vivent aujourd'hui dans mille et mille sensibilités.

J'ai donné cet exemple pour montrer qu'effectivement il est possible que la masse des hommes ignore des choses d'une importance pourtant décisive, et qui se passent dans leur entourage. Vous pouvez en être assurés : s'il se trouve ici quelqu'un qui n'a pas lu « Treize tilleuls » – et je suppose qu'il y en a parmi nos amis –, il s'est trouvé déjà dans sa vie en contact avec trois ou quatre personnes qui avaient lu l'ouvrage.

Mais des cloisons séparent les humains de telle sorte que souvent, entre proches, on ne parle absolument pas des choses les plus importantes. Et il en va des grandes choses comme des petites – car bien entendu, l'exemple que je viens de vous donner est une petite chose en regard de l'évolution historique. Il se passe dans le monde bien des choses à propos desquelles une grande partie de l'humanité n'est pas au clair.

Au XVIIIe siècle donc, une association a élaboré certaines pensées, certaines conceptions qui se sont enracinées dans les âmes des humains et deviennent des forces actives dans le domaine où de telles sociétés veulent agir, puis gagnent la vie sociale et déterminent le comportement des humains les uns envers les autres. Ils ignorent d'où vient ce qui vit dans leurs émotions, dans leur sensibilité, dans leurs impulsions volontaires. Mais ceux qui connaissent la trame de l'évolution savent comment on fait affleurer les impulsions, les émotions.

Ainsi, un livre – et sinon le livre, du moins les idées qui en forment la substance – issu d'une de ces sociétés au XVIIIe siècle, décrit comment l'entité ahrimanienne participe

aux différentes espèces animales. Bien entendu, dans ce livre, on appelait cette entité ahrimanienne « le diable », et l'on y décrivait les différentes empreintes diaboliques que portent les différentes espèces animales. Le XVIII[e] siècle est l'époque où florissaient les « lumières ». Elles florissent aujourd'hui encore.

Les gens très avisés, qui fournissent essentiellement la troupe des « gens de presse », s'en tirent avec une plaisanterie, et disent : « Voilà encore un (ici je mets des points de suspension) qui vient d'écrire un livre : les animaux sont des diables ! » Mais propager de telles idées au XVIII[e] siècle, les propager de façon à ce qu'elles s'incrustent dans les âmes, et en même temps observer les lois réelles de l'évolution de l'humanité, cela agit, cela produit vraiment un effet.

Il est important, lorsqu'au XIX[e] siècle, le darwinisme fait son apparition et qu'un grand nombre d'humains pensent que l'homme, par une évolution progressive, descend des animaux – que chez un grand nombre d'autres soit ancrée l'idée que les animaux sont des diables. Cela donne une étrange combinaison. Et tout cela existe, tout cela est réellement présent ! Les hommes écrivent des histoires, et dans ces histoires on trouve de tout, sauf les forces réelles et agissantes.

Il faut tenir compte de ceci : l'animal se développe dans l'air, non dans un récipient où l'on a fait le vide ; de même les idées et les idéaux ne peuvent s'épanouir que là où les hommes vivent dans l'atmosphère réelle de la vie spirituelle. Il faut pour cela que cette vie spirituelle, on la perçoive dans sa réalité. Aujourd'hui cependant, on affectionne quelques généralités, de véritables généralités ; on les affectionne particulièrement.

C'est ainsi qu'on négligera le fait réel de la descente depuis 1879 vers le domaine des hommes, des puissances

ahrimaniennes, qui imprègnent l'intellectualité humaine, la pensée et la sensibilité, les conceptions humaines. On n'adopte pas vis-à-vis d'elles la bonne attitude quand on dit dans l'abstrait : il faut combattre ces puissances. – Mais que font donc les gens pour les combattre ?

Rien de plus que la personne qui exhorte le poêle à bien chauffer sans y mettre de bois ni allumer le feu. Il faut savoir avant tout que, maintenant qu'elles sont descendues sur la terre, il faut vivre avec elles ; elles sont là, on n'a pas le droit de fermer les yeux sur leur présence, car c'est alors qu'elles deviennent le plus actives. Justement : ces puissances ahrimaniennes qui se sont emparées de l'intellect humain sont d'autant plus agissantes qu'on ne veut rien savoir, rien connaître d'elles.

Si l'idéal de certains pouvait se réaliser, qui ne veulent qu'étudier les sciences, transposer les lois naturelles dans le domaine social, et ne tenir compte que de ce qu'on appelle la réalité – c'est-à-dire de ce que perçoivent les sens – sans songer à cultiver le spirituel –, si cet idéal s'imposait dans de vastes cercles, les puissances ahrimaniennes auraient cause gagnée, car on ignorerait tout de leur existence. On fonderait une religion moniste au sens où Haeckel l'entendait, et dans le cadre de laquelle elles auraient le champ libre. Car c'est ce qui leur convient justement : que les hommes ignorent tout d'elles et qu'elles puissent agir dans leur subconscient.

Les puissances ahrimaniennes trouvent donc de l'aide dans une religion entièrement naturaliste. Si David Friedrich Strauss avait pu réaliser complètement son idéal en fondant une telle religion conformiste, celle qui amena Nietzsche à écrire : « David Friedrich Strauss, l'adepte et l'écrivain », les puissances ahrimaniennes se sentiraient encore beaucoup plus à leur aise. Ce n'est cependant là qu'un aspect, elles peuvent

prospérer encore par une autre voie : lorsqu'on cultive ce qu'elles voudraient précisément répandre parmi les hommes à notre époque : idées préconçues, ignorance et peur de la vie spirituelle. Ce sont les trois éléments par lesquels on favorise avant tout les entités ahrimaniennes.

Voyez alors combien d'hommes aujourd'hui se sont exactement donné pour tâche de cultiver les idées préconçues, l'ignorance et la peur des puissances spirituelles. J'ai signalé hier au cours de la conférence publique {16} que les décrets condamnant Copernic, Galilée, Képler et d'autres ont été abrogés en 1822 seulement. Jusqu'à cette date par conséquent, les catholiques n'avaient pas le droit d'étudier la conception du monde copernicienne, et les autres idées de ce genre. L'ignorance dans ces domaines était ainsi véritablement cultivée. Ce qui favorisait en même temps grandement les puissances ahrimaniennes. C'était leur rendre un bon service : elles ont pu ainsi bien se préparer à la campagne qu'elles devaient mener ensuite à partir de 1841.

Je devrais ici apporter un complément au contenu de la phrase précédente. Cela, personne ne peut encore le faire aujourd'hui s'il est vraiment initié aux réalités. Mais si vous pressentez ce que contient une pareille phrase à l'arrière-plan, vous aurez peut-être vous-même une idée de ce que je veux dire.

La conception scientifique du monde est une affaire purement ahrimanienne ; mais on ne la combattra pas en voulant tout en ignorer : il faut au contraire qu'elle soit accueillie dans la conscience, qu'on la connaisse aussi bien que possible. On ne peut rendre un plus grand service à Ahrimane qu'en ignorant ces conceptions ou en les combattant sans les comprendre. Critiquer les conceptions scientifiques sans les comprendre, ce n'est pas lutter contre Ahrimane, c'est au

contraire travailler pour lui ; car on répand ainsi, dans un domaine où la lumière doit se faire, l'illusion et l'obscurité.

Il faut s'élever peu à peu au niveau où l'on discerne que les choses ont toujours deux aspects. L'homme moderne est très intelligent, n'est-ce pas, d'une intelligence sans bornes, et il estime qu'à la quatrième époque postatlantéens, celle de la Grèce et de Rome, on cultivait encore la superstition en croyant que l'étude du vol des oiseaux et des entrailles des animaux permettait de distinguer l'avenir.

Bien entendu, les hommes qui croyaient cela étaient des sots. – En fait, personne aujourd'hui parmi ceux qui dénigrent ces pratiques, ne sait comment on procédait exactement. Personne ne parle autrement que comme l'auteur que je vous ai cité en exemple, et qui, devant concéder qu'une prophétie s'était réalisée, a ajouté : « Eh oui, c'est le hasard qui l'a voulu ! » – Mais dans les conditions qui régnaient à la quatrième époque post-atlantéenne, il existait effectivement une science de l'avenir. À cette époque, on ne croyait pas pouvoir agir dans le domaine social à l'aide de principes comme ceux que l'on applique aujourd'hui.

Si l'on n'avait pas disposé d'une certaine science de l'avenir, on n'aurait pas élaboré de vastes perspectives sociales touchant un lointain avenir – il importe peu que l'on soit aujourd'hui ou non d'accord avec ces perspectives. Croyez-le, les humains vivent encore aujourd'hui, dans les institutions de la vie sociale et politique, de ce qui est issu de cette antique science de l'avenir.

Mais cet ancien savoir, on ne peut en aucun cas le retrouver par l'observation de ce qui s'offre aux sens, en procédant comme dans les activités scientifiques ; car ce que l'on peut observer extérieurement, par les sens, ne donne qu'une science du passé. Je vais maintenant vous communiquer une

loi universelle très importante, essentielle : en observant le monde par les sens seuls, comme le fait la recherche scientifique moderne, vous n'étudiez que des lois dépassées qui se prolongent encore, vous n'observez que le cadavre du monde, que son passé. C'est une vie défunte que la science étudie.

Représentez-vous sous la forme d'un schéma notre champ d'observation (voir dessin : blanc), ce qui s'étend devant nos yeux, nos oreilles, devant les autres sens. Ici (jaune), vous auriez l'ensemble des lois scientifiques que l'on peut découvrir. Ces lois ne nous informent plus de ce qu'il y a là-dedans, mais de ce qui était, de ce qui est passé, et qui subsiste sous une forme figée. Au-delà de ces lois, il faut trouver ce que les yeux physiques ne peuvent observer, ce que les oreilles physiques ne peuvent voir : un deuxième monde de lois (mauve), qui en fait est dans la réalité, et ouvre sur l'avenir.



Il en va du monde comme de la plante que vous prenez en mains. Ce que vous voyez en elle, ce n'est pas toute la vérité ; car en elle réside, secret, ce que l'on ne voit pas encore, ce que les yeux pourront voir seulement l'année prochaine : le germe. Il est en elle, mais invisible. Ainsi est enclos dans le monde que nous avons sous les yeux l'avenir tout entier, l'avenir invisible.

Le passé est aussi en lui, mais déjà desséché, mort, un cadavre. Et ce que révèle l'étude de la nature, ce n'est que l'image du cadavre, ce qui est passé. Certes, lorsqu'on ne porte son regard que sur l'esprit, ce passé fait défaut, c'est vrai. Mais pour avoir la réalité dans sa totalité, il faut avoir aussi

l'invisible.

D'où vient que d'une part les gens admettent la théorie de Kant-Laplace, et que d'autre part ils envisagent la fin du monde à la manière du professeur Drews – comme je l'ai exposé hier au cours de la conférence publique. Drews a imaginé une fin du monde durant laquelle les gens liront le journal par plus de cent degrés au-dessous de zéro, entre des murs qui seront enduits d'albumine lumineuse ; le lait sera solidifié.

Je voudrais bien savoir comment on traira les vaches si le lait est solide ! Ce sont là des représentations impossibles, comme l'hypothèse de Kant-Laplace. Dès que l'on sort du champ immédiat de l'observation, elles se révèlent stériles. Pourquoi ? Parce qu'elles ne tiennent compte que du cadavre, que de ce qui est mort.

Les gens avisés disent aujourd'hui : les sacrificateurs grecs et romains étaient ou des filous, des charlatans, ou des esprits superstitieux ; un homme doué de raison ne peut naturellement pas croire qu'on puisse lire l'avenir dans le vol des oiseaux ou dans la chair des animaux sacrifiés. – Les hommes de l'avenir considéreront avec dédain les idées de l'époque présente, dont on est si fier aujourd'hui, s'ils s'estiment aussi intelligents que la génération d'aujourd'hui se comparant aux prêtres romains.

Et ces hommes de l'avenir diront : l'hypothèse de Kant-Laplace ! Drews ! Ils ont eu foi en de bien étranges superstitions ! Ils ont observé quelques millénaires de l'évolution terrestre et en ont tiré des conclusions sur les commencements et sur la fin de la terre. Quelle superstition absurde ! Il a existé des esprits étranges, superstitieux, qui ont exposé comment le soleil et les planètes se sont dégagés d'une nébuleuse originelle pour se mettre ensuite à tourner. –

Et l’on dira à propos de cette théorie de Kant-Laplace et des idées sur la fin du monde des choses encore bien plus négatives que ce qui se dit aujourd’hui sur la lecture de l’avenir dans les entrailles des animaux ou dans le vol des oiseaux.

De quelle hauteur les hommes d’aujourd’hui, imprégnés de l’esprit, de la mentalité scientifiques, ne regardent-ils pas les anciens mythes, les contes de fées ! Cela remonte pour eux à une enfance de l’humanité, à une époque où les hommes rêvaient. Quel chemin n’avons-nous pas parcouru depuis : nous savons que tout est régi par la loi de causalité, nous avons fait des progrès magnifiques. – Mais il y a une chose qu’ignorent tous ceux qui parlent ainsi : c’est que toute cette science moderne n’existerait pas sous la forme précisément où elle est justifiée, si elle n’avait pas été précédée par la pensée mythique.

La science d’aujourd’hui, si elle n’avait pas été précédée par les mythes dont elle est née, nous ne l’aurions pas plus que nous ne pouvons avoir une plante composée seulement d’une tige, de feuilles et de fleurs, et n’ayant pas de racines. Parler de la science actuelle comme d’une chose qui se suffit à elle-même, c’est l’équivalent d’une conception qui voudrait considérer que la plante ne vit que par sa partie supérieure. La science actuelle dans sa totalité est issue du mythe, qui en est la racine.

Et parmi certains esprits élémentaires qui observent tout cela à partir d’autres mondes, c’est un véritable rire de raillerie qui éclate lorsqu’ils entendent les âmes de professeurs très avisés dénigrer les anciennes mythologies, les anciens mythes, toutes les pratiques « superstitieuses » d’autrefois, sans savoir le moindrement que toute leur science en est née, et qu’ils ne pourraient pas élaborer une seule idée admissible

aujourd'hui si ces mythes n'avaient pas existé.

Une autre chose encore provoque chez ces mêmes esprits élémentaires un véritable rire infernal – et ici on peut bien dire : un rire infernal, car les puissances ahrimaniennes sont bien à leur affaire lorsque l'occasion leur est donnée de railler ainsi –, c'est quand les savants croient qu'avec la théorie de Copernic, qu'avec les idées de Galilée, avec cette fameuse loi de la conservation de l'énergie, ils ont conquis un savoir définitif, valable pour tous les temps. Quel jugement à courte vue !

Les représentations scientifiques du XIXe et du XXe siècle sont à ce qui viendra dans quelques siècles ce que sont les anciens mythes à nos conceptions actuelles. Celles-ci seront dépassées un jour, comme le sont maintenant les mythes. Croyez-vous qu'en l'an 2900 les humains auront du système solaire une conception identique à celle que les hommes modernes ont en tête ? Ce serait là une superstition de professeur, à laquelle ne peuvent adhérer des anthroposophes.

Ce que les hommes d'aujourd'hui sont justifiés à penser, ce qu'ils édifient non sans grandeur à l'époque actuelle, ils le doivent précisément au fait que durant l'antiquité grecque s'est formée la mythologie. Naturellement, rien ne serait plus doux pour un esprit éclairé de notre époque que de pouvoir penser : ah ! Si ces Grecs avaient été déjà assez heureux pour posséder notre science ! – Mais si les Grecs avaient déjà possédé la science moderne, s'ils n'avaient précisément pas eu connaissance des dieux grecs, du monde d'Homère, de Sophocle, d'Eschyle, de Platon, d'Aristote, si tout cela n'avait pas existé : Wagner serait un Faust en face des Wagners d'aujourd'hui {17} !

La pensée humaine, notre pensée serait desséchée, dégénérée, vide. Car la force vitale qui l'anime a sa source dans

le mythe grec, dans le mythe de la quatrième époque postatlantéenne. Et celui qui croit que le mythe était une erreur et que la pensée moderne est juste, ressemble à un homme qui estime inutile d'avoir à couper des roses sur un rosier pour en faire un bouquet. Pourquoi les roses ne se formeraient-elles pas spontanément en bouquet ?

Toutes ces représentations qui habitent la tête des humains qui se comptent parmi les esprits les plus éclairés sont précisément hors de la réalité. Cette quatrième période post-atlantéenne avec son élaboration du mythe, sa création de représentations qui à l'homme d'aujourd'hui paraissent être des songeries plutôt que semblables aux conceptions très précises de la science, tout ce mode de pensée de la quatrième période postatlantéenne constitue le fondement de ce que nous sommes aujourd'hui.

Et ce que nous pensons aujourd'hui, ce que nous élaborons doit être la base de l'époque qui va venir. Mais ne pourra l'être que si on le développe non pas dans le sens d'un dessèchement : si on le développe dans le sens de la vie. La vie, on l'insuffle en s'efforçant d'élever à la conscience ce qui existe, ce qui donne une conscience vigilante, ce qui fait de chacun de nous un veilleur.

Depuis 1879, il en est ainsi : lorsqu'un homme s'imprègne à l'école de la mentalité et de la pensée scientifiques, lorsqu'il s'assimile une conception du monde conforme à cette pensée scientifique, et qu'il croit que l'on peut dire réel ce qui s'offre à nous dans le monde des sens – tout le reste n'étant qu'un produit de l'imagination –, lorsque quelqu'un pense ainsi – et combien de gens ne le font-ils pas ! –, Ahrimane a les mains libres, les puissances ahrimaniennes sont à leur affaire. Que sont en effet ces puissances ahrimaniennes qui ont en quelque sorte édifié leurs citadelles dans les âmes humaines ?

Des humains, certainement pas ; ce sont des anges, mais des anges attardés, des anges qui se sont écartés de leur cheminement normal, qui ont cessé de remplir leur tâche dans le monde spirituel immédiatement proche du nôtre. Si ces puissances savaient le faire encore, elles n'auraient pas été précipitées hors de ce monde en 1879. Elles l'ont été parce qu'elles ne peuvent plus accomplir leur tâche dans ces hauteurs. Maintenant, elles veulent le faire avec l'aide des têtes, des cerveaux humains. Dans ces cerveaux des hommes, elles se trouvent à un niveau inférieur à celui où elles ont effectivement leur place.

Ce qu'on appelle aujourd'hui la pensée moniste n'est pas du tout l'œuvre des hommes en réalité. Ce qu'on appelle en bien des lieux l'économie politique, celle que j'ai décrite hier aussi, selon laquelle la guerre, dès son début, a été prévue pour durer quatre mois, lorsqu'on formule scientifiquement ces choses – si on ne fait que les répéter, ce n'est pas important –, on exprime des pensées d'anges ahrimaniens qui habitent les têtes humaines. En effet, l'intelligence humaine doit tomber de plus en plus sous l'emprise de ces puissances pour qu'elles puissent vivre leur vie.

On ne remédie pas à une telle situation en fourrant sa tête dans le sable et en appliquant la politique de l'autruche, mais seulement en étant conscient de ce qui se passe. On ne remédie pas à la pensée moniste par exemple en ignorant ce qu'elle est, mais en la connaissant, en sachant aussi que c'est une science ahrimanienne, la science d'anges retardataires qui habitent les têtes humaines – en s'informant de la vérité, de la réalité.

L'expression dont nous nous servons ici : les puissances ahrimaniennes – est celle qui convient, parce que nous prenons les choses au sérieux. Vous le savez, vous ne pouvez

parler ainsi lorsque vous vous trouvez aujourd’hui en face de gens qui ne sont absolument pas préparés. Car là se dressent des cloisons étanches ; on ne trouve pas l’accès des esprits ; mais on peut trouver naturellement le moyen et les voies qui permettent de parler aux autres de façon telle que pénètre en eux la vérité.

Si par contre il n’existait aucun lieu où la vérité puisse être formulée en termes propres, il n’y aurait pas non plus de possibilité de la faire pénétrer dans les milieux scientifiques extérieurs. Il faut qu’il y ait au moins quelques lieux isolés où la vérité puisse être exprimée sous sa forme originelle, authentique. Nous ne devons cependant jamais oublier que les hommes d’aujourd’hui, même lorsqu’ils ont déjà vraiment accès à la science spirituelle, rencontrent souvent des difficultés insurmontables lorsqu’il faut jeter un pont qui mène vers le royaume de la science ahrimanienne.

J’en ai rencontré plus d’un qui était très bien informé dans tel ou tel domaine de la science ahrimanienne, qui était soit un bon scientifique, soit un bon orientaliste, etc., et qui s’était ouvert à notre investigation spirituelle. Je me suis donné bien de la peine pour amener ces gens à construire le pont. Que ne serait-il pas arrivé si un physiologue, si un biologiste, armés de tout le savoir spécialisé que l’on peut acquérir aujourd’hui dans ces domaines, avaient élaboré une physiologie, une biologie spirituelles, sans employer exactement notre langage, mais en travaillant dans le même esprit que nous !

Je l’ai tenté avec ces orientalistes. Bien sûr, les gens peuvent être d’une part de bons adeptes de l’anthroposophie – mais d’autre part ils sont orientalistes et travaillent à la manière des orientalistes. Ce qu’ils ne veulent pas faire, c’est jeter le pont qui relie un domaine à l’autre. Or, c’est précisément ce dont l’époque présente a si grand besoin, ce qui

est si profondément nécessaire.

Car, comme il a été dit, les puissances ahrimaniennes se sentent tout à fait à leur aise quand on cultive une science de la nature qui ne fait que refléter le monde extérieur. Mais lorsqu'on arrive avec une science spiritualisée, dans l'attitude intérieure qui en découle, les puissances ahrimaniennes sont moins à leur aise. Car cette science spiritualisée imprègne l'homme tout entier. On devient un autre être, on apprend à sentir, à vouloir autrement, on apprend à se situer autrement dans le monde.

Ce qu'ont toujours dit les initiés est vrai : lorsque l'être humain est parcouru des ondes de la sagesse spirituelle, c'est pour les puissances ahrimaniennes l'avènement d'effrayantes ténèbres et un feu qui les consume. Les anges ahrimaniens sont à leur aise dans les têtes qu'emplit aujourd'hui la science ahrimanienne ; mais les têtes que pénètre la sagesse spirituelle, les anges ahrimaniens s'y sentent comme au sein d'un feu qui les consume, dans l'effroi des ténèbres.

Prenons ce fait dans toute sa gravité, ressentons-le ainsi : lorsque nous nous imprégnons de sagesse spirituelle, nous établissons dans le monde un rapport juste avec les puissances ahrimaniennes, nous édifions par notre activité ce qui doit être accompli, nous construisons pour le salut du monde le lieu du sacrifice ardent qui consume, le lieu où se répandent sur le péril ahrimanien des ténèbres effrayantes.

Imprégnez-vous de ces idées, imprégnez-vous de ces sentiments ! Vous vous éveillerez alors, et vous verrez les choses telles qu'elles se passent dans le monde. C'est au XVIIIe siècle que se sont évanouis les derniers restes de l'ancien savoir atavique. Les adeptes du « philosophe inconnu », de Louis-Claude de Saint-Martin, qui fut l'élève de Jacob Böhme, possédaient encore des éléments de cette

ancienne sagesse atavique ; ils savaient aussi bien des choses qui devaient arriver, et qui sont déjà arrivées à notre époque.

Et souvent, dans ces cercles, on parlait de la diffusion au dernier tiers du XIX[e] siècle et au début du XX[e] siècle d'un pouvoir puisé aux mêmes sources, au même terrain où certaines maladies humaines ont leur origine – j'en ai parlé dimanche dernier –, où régneront des idées qui sont enracinées dans le mensonge, des sentiments qui naissent de l'amour de soi.

Suivez d'un regard clairvoyant, du regard que rendent clairvoyant les sentiments dont nous avons parlé aujourd'hui, suivez ce qui anime et agite l'époque présente ! Peut-être votre cœur saignera-t-il à la vue de bien des choses. Mais ce n'est pas un mal, car la connaissance claire, même si elle est douloureuse, portera les bons fruits dont nous avons besoin pour sortir du chaos dans lequel a glissé l'humanité.

La première, ou l'une des premières choses, sera la science de l'éducation. Et dans ce domaine, un des premiers principes sera celui contre lequel on pèche aujourd'hui le plus souvent. Bien plus que ce que vous pouvez enseigner consciemment en éduquant un jeune garçon ou une fillette, ce qui compte, c'est ce qui pénètre inconsciemment les âmes pendant le temps où on les éduque. Dans la précédente conférence publique, j'ai mentionné que la mémoire se forme en quelque sorte dans le subconscient, parallèlement à la vie de l'âme consciente.

C'est précisément ce dont il faut tenir compte dans l'éducation. Ce que l'éducateur doit apporter à l'âme, ce n'est pas seulement ce que l'enfant comprend ; c'est aussi ce qu'il ne comprend pas encore, ce qui pénètre mystérieusement en son être et qui ensuite – voilà l'important – resurgira plus tard dans la vie. Nous approchons du temps où les humains auront

de plus en plus besoin, durant toute leur vie, des souvenirs de jeunesse, des souvenirs qu'ils évoqueront volontiers, qui les rendront heureux.

L'éducation doit apprendre à répondre systématiquement à ce besoin. Ce sera un poison pour l'avenir quand, durant leur vie d'adulte, les humains se souviendront d'avoir été tourmentés pendant leur temps d'école, quand ils se remémoreront à regret leur école, leur éducation, quand celle-ci ne sera pas une source où puiser pour apprendre, apprendre toujours. Mais quand on a tout appris dans un domaine étant enfant, il ne reste rien à apprendre.

Si vous réfléchissez à tout cela, vous verrez que des principes tout autres, et très importants, devront devenir à l'avenir des directives de vie, à la place de ce que l'on considère aujourd'hui comme juste. Il serait bon pour l'humanité que beaucoup moins d'hommes traversent en dormant les tristes expériences de l'époque présente, et que beaucoup mettent à profit ces tristes expériences pour se familiariser autant que possible avec cette pensée : il faut que beaucoup, beaucoup de choses changent ! L'humanité de notre époque est trop adonnée au contentement de soi-même pour mesurer toute la profondeur, et surtout toute l'intensité de cette pensée.

ONZIÈME CONFÉRENCE

21 octobre 1917

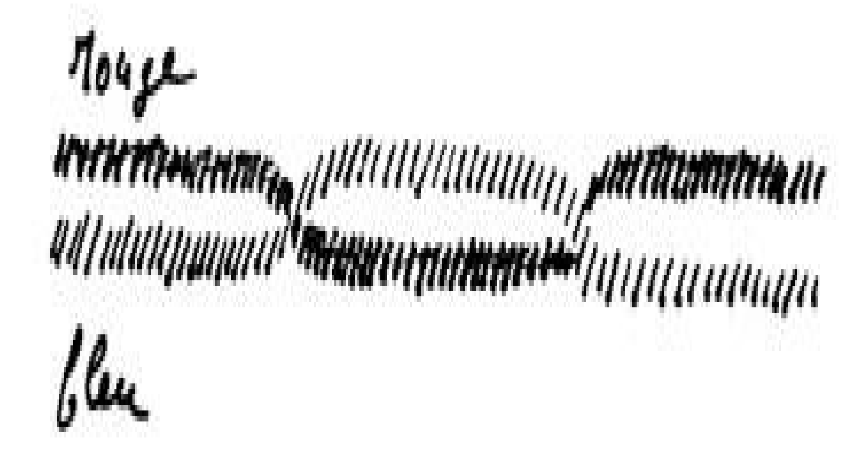
Au cours de ces considérations, mon propos a été – et doit rester – de faire comprendre selon différents points de vue que l'homme des temps présents et d'un proche avenir entre dans une phase de civilisation qui posera dans les différents domaines de la vie des exigences particulières. J'ai tenté, en m'appuyant sur ce qui se déroule dans les profondeurs de la vie spirituelle, de faire comprendre que ce qui se passe en fait dans le suprasensible, n'est pas pour autant moins efficace, l'est au contraire intensément de notre temps ; et interviendra de façon de plus en plus perceptible dans toute la vie, dans toutes les formes de culture, dans tout ce qui constitue la vie en commun. De ce qui a été dit, nous avons pu dégager que va s'effectuer une certaine intériorisation de l'âme humaine, du psychisme.

Parler ainsi d'une intériorisation future de l'âme humaine ne doit pas permettre d'ignorer que si elle est déterminée par les circonstances déjà étudiées, et qui le seront encore, elle ira souvent de pair avec une extension extérieure de la vie intellectuelle, de la science d'école. En réalité, il faut le voir, l'évolution ne suit jamais le cheminement uniforme que l'évolutionnisme scientifique moderne aimerait se représenter.

Non pas que cette manière de voir soit fausse ; mais des représentations justes, et en même temps limitées, exclusives, provoquent souvent une confusion plus grande que des conceptions vraiment fausses. La science se représente simplement une évolution rectiligne allant de l'être le moins évolué jusqu'à l'homme. Il n'en est pas ainsi : l'évolution de l'humanité, et celle aussi du monde extra-humain, se

déroulent de façon telle qu’à un courant plus périphérique correspond toujours un courant interne.

On peut donc dire : à un courant qui peut-être est manifeste pendant un certain temps, correspond un courant interne parallèle (voir dessin). Extérieurement, le courant est peut-être plus matériel ou matérialiste, intérieurement, il est plus spirituel ou spiritualiste. Puis, à nouveau, c’est un courant spiritualiste qui affleure à la surface, et le courant matérialiste ou matériel suit son cheminement dans les profondeurs cachées de l’être humain. Puis il se produit à nouveau une intervention : l’orientation plus spirituelle replonge à l’intérieur, et l’autre, matérielle ou matérialiste, réapparaît à la surface.



En cette période qui nous attend précisément, où la vie extérieure se déroulera tout à fait dans le sens de la ligne

rouge (voir dessin), c’est-à-dire se manifestera par des faits, des sentiments et des conceptions matérielles, une spiritualisation s’accomplira dans les profondeurs de l’âme humaine. Il peut se faire que les humains veuillent tout en ignorer ; pourtant cette spiritualisation s’accomplira.

En évoquant intensément cela dans votre âme, vous trouverez la possibilité de considérer dans une juste perspective deux choses qui sont pour l’avenir d’une extrême importance. Rappelez-vous ce que nous disions hier : en l’année 1879, des puissances ahrimaniennes de nature particulière sont descendues des hauteurs spirituelles dans le domaine de l’évolution humaine, notamment celui où s’accomplit l’évolution de l’esprit et de l’âme des hommes. Ces puissances sont présentes et vivent parmi nous. Elles aspirent avant tout, nous l’avons vu, à s’emparer de nos têtes, de ce que nous pensons, de ce que nous éprouvons.

Ce sont, disais-je, des êtres de nature angélique, qui ne peuvent plus poursuivre leur évolution dans le monde spirituel, et qui veulent utiliser les têtes humaines pour pouvoir le faire dans les temps à venir. Il devient alors particulièrement nécessaire que cette évolution de l’âme secrète, occulte (voir ligne bleue), dont je vous disais que peut-être plus d’un ne tient nullement à en prendre conscience et serait satisfait si elle se déroulait dans les profondeurs, tandis qu’il n’aurait à se soucier que de données matérielles, – il devient nécessaire que cette évolution occulte de l’âme soit perçue. Car sinon, les puissances ahrimaniennes précisément s’en empareront.

Voilà ce dont il faut tenir compte. Soyons prêts à faire face au danger que présente l’évolution prochaine de la civilisation : il faut veiller à préserver notre nature humaine la plus intérieure, la plus sacrée, des influences ahrimaniennes.

Dans les temps qui viennent, les questions d'éducation deviendront particulièrement importantes, essentielles. Pendant l'enfance et la jeunesse plus qu'à tout autre âge de la vie, l'élément intériorisé de l'âme humaine prendra de l'importance dans ce proche avenir. Peut-être ne peut-on le croire aujourd'hui encore : pourtant le temps a déjà commencé dont on peut dire ceci : les enfants et les jeunes se présentent à nous de façon telle que ce qu'ils manifestent, leur comportement, ce n'est pas l'essentiel.

Il est le rouge ici (voir dessin), mais à côté de ce rouge il y a le bleu, une vie intérieure cachée, et c'est cet être intérieur dissimulé sur lequel nous avons à porter le regard, que l'éducateur ne doit pas perdre de vue s'il ne veut pas l'abandonner aux puissances ahrimaniennes. Sous bien des rapports, il faudra que dans un proche avenir l'éducation et l'enseignement se transforment beaucoup plus qu'on ne peut se le représenter aujourd'hui. Car à quelle source ont été puisés les principes qui guident actuellement l'éducation et l'enseignement ?

Dans l'ordre du monde, certaines choses se trouvent toujours retardées. Au XVIIIe siècle s'épanouit ce qu'on a appelé l'ère des lumières. On voulait même fonder une sorte de religion de la raison, une religion s'appuyant uniquement sur la réflexion humaine, c'est-à-dire sur la plus indigente des sciences, comme je l'ai exposé dans les conférences publiques faites à Bâle. Et l'attitude que l'on veut adopter vis-à-vis de l'être humain en développement dans l'éducation et l'enseignement est tout entière fondée sur ce courant du rationalisme : il faut tout faire de façon à ce que l'enfant le comprenne tout de suite, et qu'au-delà de ce qu'il peut comprendre, il ne ressente rien de profond.

Il faudra bien admettre qu'ainsi, on travaille avec le moins

d'efficacité à préparer un être humain à la vie. On s'engage en effet dans une orientation exclusive et dangereuse. Réfléchissez-y : en s'efforçant ainsi de ne proposer à l'enfant rien de plus que ce qui est à la portée de son entendement, on ne lui donne rien dont il puisse se nourrir plus tard ; car plus tard, il faudra bien qu'il comprenne plus profondément les choses. On fait en sorte qu'il ne dispose dans la vie de rien de plus que ce qui était accessible à son intelligence d'enfant, si l'on ne parle qu'à celle-ci.

Ces méthodes ont déjà porté leurs fruits, et qui sont dignes d'elles ! Une grande partie de notre pensée moderne, celle de l'humanité civilisée qui se croit si sage, si éclairée, repose sur le fait que cette pensée est restée à la mesure d'une cervelle d'enfant. Bien entendu, la presse ne voudra jamais admettre que ce qui la régit, c'est une pensée enfantine ; c'est pourtant ainsi. Et cela vient essentiellement du fait qu'on ne s'est adressé qu'à l'intelligence de l'enfant.

On en reste alors à ce niveau toute sa vie. Il faut que tout cela soit renouvelé ; il faut que notre âme – surtout si nous sommes éducateur – s'emplisse du sentiment, de la conscience qu'en l'enfant vit un être intérieur secret, et que l'on doit offrir à la sensibilité enfantine beaucoup de choses qui ne lui seront compréhensibles que plus tard – et pas seulement dès l'enfance ; de ces choses que dans la vie, on puise à ses souvenirs, en se disant :

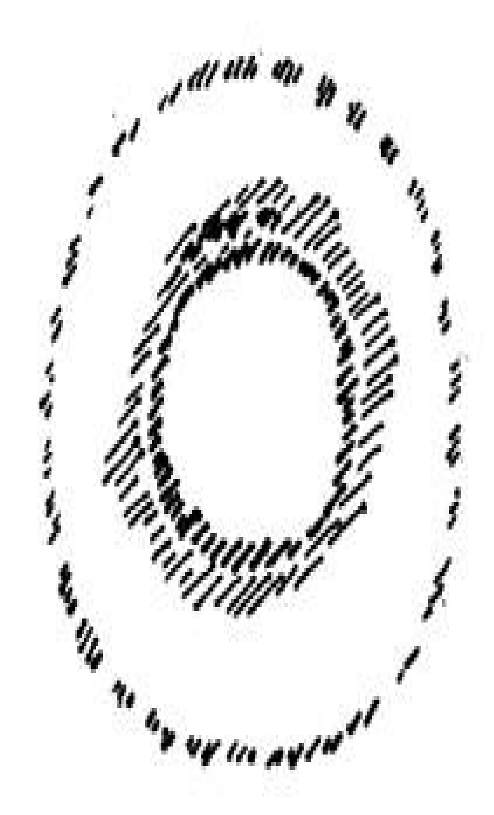
Tu as entendu cela autrefois, tu l'as accueilli en toi ; et c'est maintenant seulement que tu peux le comprendre. – Rien ne sera plus propre à assainir la vie des hommes à l'avenir que de pouvoir retrouver dans leur mémoire beaucoup de choses entendues, reçues durant leur enfance, et qu'ils pourront alors comprendre.

Ce sera pour eux une source de santé intérieure que de

pouvoir vivre en retrouvant dans leur mémoire ce que dans l'enfance ils ne pouvaient pas comprendre. Ce dessèchement, ce vide intérieurs ne se produiront plus, qui gagnent aujourd'hui si souvent les âmes, les appauvrissent et les conduisent dans les sanatoriums afin que là, elles reçoivent quelque nourriture extérieure, alors que le vide s'est fait en elles par les défaillances d'une éducation qui ne leur a rien apporté dont ils puissent se souvenir plus tard.

Il faut en fait rattacher ces considérations à autre chose. Notre époque actuelle, en raison des circonstances que j'ai exposées ces temps derniers, a complètement perdu la conscience du lien intime qui rattache l'homme à l'univers. L'homme qui marche sur la terre ou qui la parcourt en chemin de fer croit n'être qu'une créature de chair. Certes, il ne se l'avoue pas toujours, mais le contenu réel de ses pensées n'est guère différent. Or, il n'en est pas ainsi. Et il est bon d'éclairer ce fait par la considération suivante.

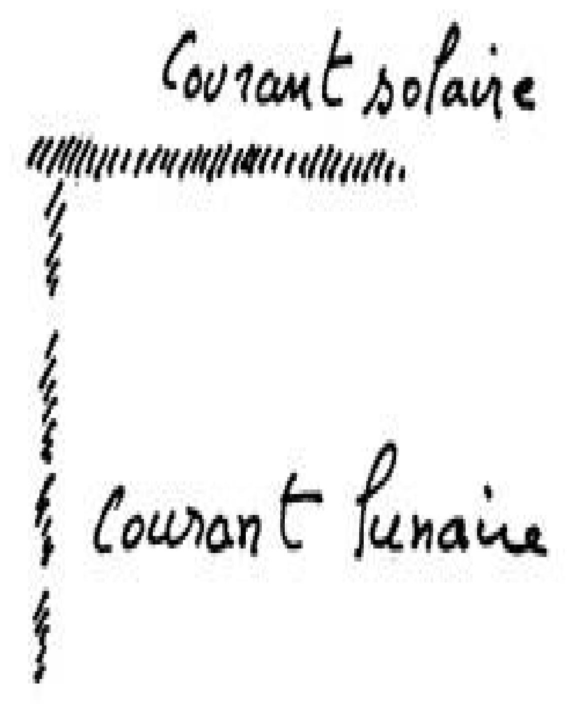
Regardez la terre, autour de laquelle la lune tourne ; voici l'orbite de la lune (cercle en pointillé). La terre n'est vraiment pas cet ensemble minéral abstrait dont rêvent aujourd'hui la minéralogie, la géologie, la physique. C'est un être très vivant, et nous pourrions considérer, en ce qui le concerne, de nombreuses formes de vie. Présentement, nous allons seulement envisager que des courants circulent sans cesse autour d'elle, et dans toutes les directions possibles, des courants de nature éthérique, spirituelle, animés d'une activité réelle, efficace, constamment présente.



Il est bon de se représenter l'origine de ces courants. Je ne donnerai aujourd'hui là-dessus que quelques indications préliminaires, nous aurons ultérieurement l'occasion d'étudier ces choses de plus près. En lisant « La Science de l'Occulte », vous verrez que dans le passé, la Terre a formé avec le soleil un corps unique. Ce qui est aujourd'hui notre Terre s'est ensuite séparé du soleil. Les courants dont nous parlons sont un héritage de la vie du soleil, et avec eux, la Terre porte encore en elle la vie du soleil, est encore parcourue par la vie solaire.

Mais la lune, elle aussi, a constitué autrefois un corps unique avec la Terre, et l'astre qui tourne autour de la Terre porte aussi en lui des courants qui ont subsisté d'un passé plus récent, de la phase d'évolution Lune.

Nous avons donc deux sortes de courants, que nous appelons les uns solaires, les autres lunaires. Ils forment une réalité vivante, tout en étant orientés dans des sens tout à fait différents. Supposons qu'un être qui se déplacerait d'une manière déterminée sur la terre soit parcouru par de tels courants, que les courants de la vie solaire puissent le traverser facilement.



Supposons un autre être constitué différemment, et de telle

façon que d'une part il soit traversé par les courants solaires, mais de l'autre par les courants lunaires. Les courants solaires peuvent en fait, parce qu'ils ne sont pas liés à un lieu, tout traverser, et donc parcourir cet être dans un sens. Il peut donc y avoir sur la terre des êtres qui soient parcourus par le courant solaire dans une direction, et d'autres êtres qui soient parcourus à la fois par le courant solaire dans une direction et par le courant lunaire dans une autre direction.

Les créatures qui ne sont traversées que par le courant solaire, ce sont les animaux. Représentez-vous un quadrupède cheminant sur la terre : sa colonne vertébrale est sensiblement parallèle à la surface du sol. Le courant solaire, qui est maintenant devenu courant terrestre, peut passer par cette colonne vertébrale. Cette créature est donc apparentée à la Terre.



Mais il en va autrement pour l'homme ; de son corps, seule la tête se trouve dans la même position que l'animal : la ligne qui va de l'occiput au front se situe dans la même direction que la colonne vertébrale de l'animal ; et la tête de l'homme est donc traversée par le même courant solaire. Par contre, sa colonne vertébrale n'est pas insérée dans les courants parallèles à la Terre, c'est-à-dire dans les courants terrestres-solaires.

En raison de cette position de la colonne vertébrale, les

hommes – avec des différences qui dépendent naturellement beaucoup de la latitude – peuvent, certaines conditions étant remplies, être traversés par le courant lunaire, mais cette fois dans la colonne vertébrale, et non pas dans la tête. Il y a là une différence considérable entre l'animal et l'homme. Ce qui, venant du Cosmos, traverse la colonne vertébrale de l'animal, traverse la tête de l'homme ; et ce qui aujourd'hui n'a aucun point d'impact chez l'animal, à savoir l'ancien courant lunaire, traverse la colonne vertébrale de l'homme.

Il y a entre cette colonne vertébrale humaine jusque dans sa structure, et le courant lunaire, une affinité ; vous le voyez au fait que l'être humain possède à peu près – pourquoi « à peu près », nous le verrons aussi plus tard – à peu près autant de vertèbres que le mois a de jours : de 28 à 31 vertèbres. La vie de la colonne vertébrale dans son ensemble, et d'une manière générale la vie de la poitrine humaine, est intimement liée à la vie lunaire. Et sous le déroulement de la vie solaire, selon le rythme de 24 heures partagé entre le sommeil et la veille, se dissimule le rythme de la vie lunaire en l'homme.

Voilà un des éléments du rapport entre l'homme et l'ensemble de l'univers. Car un courant qui traverse la colonne vertébrale est lié à la vie lunaire, mais d'autres courants le parcourent de même qui sont liés aux autres planètes de notre système solaire. Ce sont là des faits absolument réels. Mais la vision scientifique du monde à notre époque s'est entièrement écartée de ces choses, et a cessé de considérer ces liens.

C'est pourquoi elle ne sent absolument pas qu'un élément essentiel en l'homme, c'est, au-delà de la vie terrestre consciente, une vie subconsciente liée à la poitrine, émergeant des profondeurs mystérieuses de l'âme. Il faut en tenir compte particulièrement en des temps comme le nôtre, et surtout

dans le domaine de l’éducation, parce que sinon cette éducation deviendra la proie des adversaires, des puissances ahrimaniennes.

Il serait fatal qu’on néglige qu’une partie de la vie de l’âme, celle qui précisément s’intériorise – la vie bleue, pour nous en tenir au schéma de la page précédente – risque de tomber au pouvoir des puissances ahrimaniennes, parce qu’elle ne serait pas éclairée par la pleine conscience et approfondie par les données de la Science spirituelle qui, elle, ose parler de ce qui doit rester dissimulé à la science extérieure.

Mais il faut en tenir compte très concrètement. Or, quelle est la voie suivie par la science extérieure ? – C’est celle qui mène à toutes sortes d’abstractions, et si elle est aussi utile, c’est précisément pour cette raison. Les hommes ont besoin de la science et des fruits qu’elle porte dans la vie extérieure ; il faut qu’elle pénètre la civilisation. Mais il serait extrêmement défavorable qu’elle soit utilisée telle quelle pour l’éducation dans un proche avenir. Ce serait une absurdité que d’enseigner aux enfants ce que les adultes doivent connaître de la vie et des lois de la nature sous leur forme abstraite.

Ce qui par contre sera important, c’est – je ne puis donner ici que des exemples – une étude pleine d’amour de la vie des animaux, de leur comportement particulier, une description très imagée de la façon dont les fourmis par exemple se comportent dans leur communauté. Vous le savez, on trouve dans des ouvrages comme la « Vie des animaux » de Brehm des esquisses de cette sorte, mais qui ne sont pas développées. Il faut qu’elles le soient, ces descriptions sous forme symbolique de la manière de vivre des animaux. Il faudra faire place aux récits riches de sens d’actions mettant en scène des individus.

C’est cela qu’il faudra enseigner aux enfants, au lieu de l’affreuse zoologie élémentaire qui leur est offerte ; il faudra leur raconter ce que font le lion, le renard, la fourmi, la coccinelle, etc. Que les choses se passent vraiment ainsi dans le détail, peu importe ; qu’elles aient un sens, voilà ce qui importe. Ce qu’on entonne aujourd’hui aux enfants, à savoir un condensé des données scientifiques, ne doit venir que plus tard, quand les enfants auront pris plaisir à entendre ces récits qui mettent en scène l’élément individuel dans la vie des animaux.

Il sera particulièrement important aussi d’étudier la vie des plantes en décrivant longuement les liens entre la rose et la violette, entre les buissons et les mauvaises herbes qui poussent alentour, en sachant raconter longuement ce que font les esprits qui sautillent au-dessus des fleurs, et ainsi de suite. C’est cela, la botanique qu’il faut enseigner aux enfants. Il faudra aussi leur raconter comment certains cristaux de couleur verte se comportent vis-à-vis des cristaux incolores, comment se comporte un cristal cubique vis-à-vis d’un autre octaédrique.

À la place de la cristallographie abstraite que pour le malheur des jeunes on leur enseigne très tôt, il faudra leur représenter en images symboliques la vie des cristaux dans le sein de la terre. Pour enrichir les connaissances que l’on aura de ce qui se passe à l’intérieur de la terre, il faudra les féconder à l’aide des descriptions que vous trouverez dans nos livres. Les simples énumérations ne suffiront pas ; il faudra parler de façon à stimuler, à faire naître des représentations par le récit des rapports entre les diamants et les saphirs, etc. En réfléchissant, vous comprendrez ce que je veux dire en réalité.

De même, il faudra mettre fin à ces affreuses abstractions

qu'on enseigne aujourd'hui sous le nom d'histoire ; il faudra revenir à l'animation pleine de vie qui parcourt le devenir historique, éveiller le sens de ce que la sensibilité humaine éprouve au cours du développement de l'être. Il faudra inventer des entretiens qui n'aient pas lieu dans le monde sensible, par exemple un dialogue entre un Grec de l'antiquité et un homme de la cinquième période postatlantéenne. Evoquer ainsi comme par un charme des personnages vivants sera beaucoup plus utile en histoire que d'exposer des abstractions.

Vous voyez à quoi tout cela vise : à enrichir l'âme de l'enfant de contenus vivants, afin que puisse être vraiment saisi le courant subconscient, mystérieux, caché, qui le parcourt. Vous verrez alors en son être se ranimer la vie intérieure, il sera moins nerveux lorsque plus tard, à l'âge adulte, il pourra retrouver dans sa mémoire de ces récits conformes au sens des lois universelles. Il aura entre temps appris les lois naturelles, il pourra établir un lien entre celles-ci et ce qui lui a été présenté en formes vivantes ; tandis que s'il n'a connu que les lois abstraites régissant la nature, son esprit se desséchera. Voilà quelques idées destinées à montrer comment on peut féconder l'enseignement.

Bien entendu, il est plus commode de se réunir en associations diverses et de déclamer constamment : il faut personnaliser l'éducation – et autres formules abstraites. C'est plus commode que d'exiger de ceux qui s'intéressent à l'éducation qu'ils apprennent à connaître l'esprit du devenir humain et naturel, et qu'ils imaginent des récits dans lesquels est saisie la vie spirituelle sous une forme concrète, sous la forme qu'elle prendra dans les temps qui viennent.

Pour tout cela, et dans tous les domaines, on aura besoin des apports stimulants de la Science spirituelle. Elle pourra

engendrer un renouveau au milieu des forces agonisantes de la vie spirituelle actuelle, un renouveau stimulant surtout pour la sensibilité des enfants. Sans cet apport vivifiant, on ne sera qu'un magister desséché dont le contact desséchera aussi les enfants. La chose la plus grave, c'est que de plus en plus, les hommes se feront de l'enseignement à donner aux jeunes la représentation suivante : le mieux, c'est d'oublier aussi vite que possible ce qu'on apprend là. Si plus tard dans la vie on désire tout garder, même l'élément le plus infime, de ce qu'on a reçu étant petit, non seulement on sera heureux, mais on disposera d'une véritable source de vie. Et je vous prie de bien prendre garde à cela.

La science elle-même a besoin d'être stimulée. J'ai évoqué hier les difficultés à créer un pont entre la Science spirituelle dans son ensemble et les spécialités scientifiques. Or, c'est précisément ce qui deviendra le plus hautement nécessaire à l'avenir. Bien des considérations qui ont été exposées ici vous montrent que la rareté des concepts, et surtout leur médiocrité, sont à l'origine de la situation actuelle.

Au cours de la conférence publique faite à Bâle, j'ai mentionné, et je l'ai redit ici, que des gens qui s'imaginaient être compétents ont cru au début de cette guerre qu'elle ne pourrait pas durer plus de quatre mois. Ils croyaient avoir étudié les structures sociologiques et économiques, et c'est à partir de cette étude qu'ils avaient élaboré cette idée. Or, de telles représentations n'avaient pas de lien avec la réalité, et la réalité leur a infligé un démenti. Il est bien étrange que les humains soient si peu enclins à tirer la leçon des événements.

Quelqu'un qui aurait élaboré une telle opinion à partir de ses propres idées scientifiques devrait se dire maintenant : De quelles prémisses mal pensées n'ai-je pas tiré de pareilles conclusions ! – Il devrait donc se sentir vraiment porté à

apprendre quelque chose. Mais s'il persiste à tirer des mêmes prémisses d'autres conclusions, par nécessité un peu plus conformes à l'expérience, et à ne pas vouloir approfondir les réalités internes, il continue à dormir.

Certes, lorsqu'on tient compte des liaisons internes de la vie, il faut dépasser cette attitude dont se débarrassent le plus difficilement les gens qui s'occupent de questions scientifiques. Car ils veulent surtout ne pas être dérangés dans le domaine restreint qu'ils cultivent, et ne pas avoir à établir de liaisons avec les domaines voisins.

Ce cloisonnement en spécialités a été favorable pendant un temps. Mais s'il se maintient, et surtout si la jeunesse universitaire continue d'être déformée par l'enseignement en miettes qu'il engendre, les calamités qui résulteront de notions étrangères à la réalité que se feront les hommes, seront de plus en plus graves. Nous aurons partout, dans les municipalités, dans les régions, dans les États, des juristes et des administrateurs qui seront dépassés par leur tâche parce qu'ils ne disposeront que de concepts trop pauvres pour rendre compte de la réalité. Les hommes n'ont aucune idée de la médiocrité des concepts. La réalité est certes beaucoup plus riche.

Avant toutes choses, il faudra éviter de laisser à ceux que l'on nomme des spécialistes, leurs spécialités pour cultiver par ailleurs leurs besoins subjectifs, égoïstes, en cherchant à y satisfaire par l'anthroposophie. Il faudra veiller à relier correctement ces deux pôles, à féconder vraiment l'un par l'autre.

Nous faisons constamment cette expérience – et vous pourriez la faire aussi en regardant les choses comme il le faut – : lorsqu'on parle d'une spécialité à des gens sincèrement

attachés à l'anthroposophie, on les ennuie beaucoup ! Il faudrait ne parler que des questions générales : l'âme, l'immortalité, Dieu, etc. On peut ainsi, certes, satisfaire les besoins religieux égoïstes, mais on ne peut pas donner aux âmes ce dont elles auront tant besoin dans les temps qui viennent : ce par quoi elles s'adapteront à la vie conformément aux réalités. C'est pourquoi nous devons être si vigilants lorsqu'une tentative est faite pour relier les impulsions qui naissent de l'étude de la Science spirituelle à ces domaines spéciaux.

J'ai déjà cité ici le très important travail de notre ami Boos sur le contrat général de travail. On trouve ce livre partout maintenant, et je voudrais attirer à nouveau votre attention dessus, parce qu'il est précisément un modèle de ce qu'on peut faire pour jeter un pont entre les impulsions générales qui naissent de l'anthroposophie, et un domaine parfaitement délimité, celui du droit.

Ce qui importe, c'est que nos amis ne considèrent pas ces travaux spécialisés comme étant en dehors de leur domaine, et qu'au contraire ils en tiennent compte ; car pour les temps qui viennent, il faudra que la vie soit mise au service de la recherche anthroposophique. Si vous lisez et travaillez ce livre attentivement, vous trouverez que les choses de la vie quotidienne y sont appréhendées de façon vivante et de telle sorte que l'on voie comment interviennent dans cette vie quotidienne premièrement les impulsions les plus simples nées de l'étude des lois de l'univers, et deuxièmement les grandes perspectives historiques.

Vous trouverez infiniment enrichissant de comprendre la différence entre la conception romaine du contrat et l'essence de la communauté germanique, la nature des liens entre humains chez les Germains. C'est sous un aspect très profond

qu'apparaît dans ce domaine particulier le rapport entre la conception de l'être humain chez les Romains et chez les Germains.

C'est précisément par ce livre du Dr. Boos, par cet ouvrage spécialisé, que l'on voit combien il est important de trouver accès par les voies de la Science spirituelle à ce qui sera important dans un proche avenir : à savoir jeter un pont entre la vie qui se déroule sous nos yeux, et qui crée les conditions sociales dans lesquelles nous vivons, et la vie qui afflue du monde spirituel, qui spiritualise et vivifie nos formes d'existence.

Je vous recommande également de ne pas laisser de côté sans le lire le dernier cahier de « Wissen und Leben » où se trouve un article du Dr. Boos sur « Les questions centrales de la politique suisse ». Vous verrez là que l'on peut envisager les questions de politique contemporaine d'un tout autre point de vue que celui du journalisme quotidien. La conscience des rapports entre les différentes formes de culture, les formes d'art par exemple, et les formes politiques, est fort bien dégagée dans cet article.

Vous pouvez aussi, à la suite de cette lecture, jeter un coup d'œil sur le premier article de ce même cahier : « Le sens de la Réforme » d'Adolf Keller. C'est un article dans le vieux style, et qui croit naturellement être écrit dans ce style très neuf. Si bien que vous avez vraiment dans ce cahier, l'un à côté de l'autre, du moderne parfaitement justifié, et du vieux style à perruque. Bien entendu, l'auteur se croit tout particulièrement avisé, il croit avoir élaboré une logique particulièrement raffinée et une pensée pénétrante. Le sens de la Réforme y est exposé de certains points de vue, en paroles emphatiques qui ne sont que des abstractions creuses.

Après cette lecture – l'article est écrit dans les meilleures intentions, c'est l'une des meilleures productions actuelles dans ce domaine –, on est lassé d'avoir été ballotté de droite et de gauche d'une abstraction à l'autre : la Réforme engendre dans l'âme la liberté d'initiative ; la liberté d'initiative est issue de la Réforme ; l'action de la Réforme a stimulé la liberté d'initiative, – on est ballotté de droite et de gauche en suivant ces têtes abstraites qui ne produisent rien d'autre que quelques pauvres idées n'ayant aucun lien avec le monde des réalités. Voilà l'élément caractéristique dont il faut triompher : cette activité abstraite, cette vie des représentations dépourvue de pensées, qui vous fait nager dans les délices parce qu'on croit avoir dit quelque chose de particulièrement élevé quand on a énoncé quelque formule particulièrement abstraite.

J'ai reçu ces jours derniers un essai traitant de sujets théosophiques profonds, mais qui en fait n'était qu'une étude de « quelque chose », et où il n'était parlé que de « quelque chose » : du « quelque chose non rectifié » et du « quelque chose rectifié », le rectifié saisissant le non-rectifié et se plaçant au-dessus de lui. Et du « quelque chose » conscient et inconscient, du « quelque chose » rectifié et non rectifié, on passe en roulant de l'un à l'autre, et tout cela n'est finalement rien d'autre que cet étrange travail de l'abstraction à notre époque, cette activité qui se complaît dans l'abstrait et n'est en vérité qu'une fuite devant la réalité, avec laquelle elle n'a plus rien à faire.

Les conséquences de cette situation sont très particulières. Parce que leurs concepts s'appauvrissent, les gens ne peuvent se frayer une voie à travers le courant de l'existence. Leurs idées sont impuissantes à rendre compte de la vie. Il arrive alors que l'on trouvera de ces passages que l'on peut lire dans

l'article d'Adolf Keller : « Mais bien que durant cette expérience intérieure les sources les plus profondes de la sensibilité viennent à s'ouvrir, il n'y a pas seulement un flamboiement du sentiment en nous. Le divin et l'humain ne se mêlent pas. La conscience morale y veille. Elle préserve la distance et le respect. L'homme reste l'homme, et Dieu reste Dieu.

Si la Réforme a ceci de commun avec la mystique que le lien avec Dieu s'établit dans une expérience personnelle, ce qui les distingue, c'est que l'expérience de la Réforme ne s'accomplit pas, comme dans la voie mystique, dans le bouillonnement et l'ardeur qui agitent les tréfonds de l'âme, mais dans la détresse et dans l'élévation de la conscience morale. La puissance la plus forte de la vie intérieure, c'est le devoir moral, une exigence absolue. L'homme ne peut s'en dégager que par un secours divin et vécu dans l'âme. » – Ce ne sont là que de pures abstractions. Puis vient : « Ceci est l'Évangile, Jésus-Christ. »

Ainsi, ce monsieur est allé dans l'abstraction jusqu'à identifier le message de Jésus-Christ avec Jésus-Christ. On ne parvient à un tel résultat que par les voies de l'extrême abstraction. Et fait étrange : il a écarté la mystique. Armé de ses pauvres idées, il dit : la Réforme engendre une vie saine. – Comme si la mystique n'était pas précisément l'expérience intérieure. Mais n'est-ce pas, les concepts sont trop pauvres, ils ne peuvent cerner la réalité.

Adolf Keller poursuit : « Mais ce secours n'est pas proposé à l'homme extérieurement, historiquement ou par le sacrement seulement. Il ne peut être efficace que par l'acquisition intérieure personnelle. Il n'agit pas de l'extérieur, magiquement, mais seulement s'il s'intériorise en nous par le sentiment et la volonté et s'il enflamme l'âme. »

La Réforme ne doit donc pas être « bouillonnement et ardeur », cependant elle n'agit dans l'âme que si elle peut l'enflammer, et donc la rendre bouillonnante et ardente. On pourrait ainsi reprendre tout l'article en fonction de sa pauvre spiritualité, qui n'est nulle part capable de plonger dans la réalité. Et ces choses-là sont lues aujourd'hui avec passion. On les trouve d'une spiritualité très riche. On ne remarque pas que lorsqu'on poursuit sa lecture, les idées trébuchent, parce qu'il faut naturellement utiliser pour les choses les plus différentes les mêmes notions ; car on est bien pauvre d'idées.

Je me trouve parfois obligé de tenir compte des productions actuelles les plus contrastantes ; car l'anthroposophie n'est pas là pour flotter dans des délices sublimes, mais pour guider vers des considérations qui s'ouvrent vraiment sur le présent, sur ce que l'époque présente veut réaliser.

DOUZIÈME CONFÉRENCE

26 octobre 1917

L'événement que j'ai mentionné au cours des précédentes considérations, à savoir le rejet de certains esprits des ténèbres hors du monde spirituel dans le domaine des hommes à l'automne de l'année 1879, est un événement important. Il faut évoquer sans cesse en son âme ce que cela signifie en fait : dans les mondes spirituels, un combat qui dura des décennies a été livré.

Il a commencé au début des années 1840, et il s'est terminé par la défaite de certaines entités spirituelles, qui s'étaient comportées en rebelles dans le monde spirituel durant ce temps, des esprits ténébreux furent rejetés au plan de l'évolution humaine. Ils vivent donc maintenant parmi nous, et de façon telle qu'ils envoient leurs impulsions dans notre conception du monde, mais pas seulement dans la manière dont nous pensons le monde ; dans notre sentiment aussi, dans nos impulsions volontaires, et dans nos tempéraments.

Les hommes ne comprendront pas les événements significatifs du présent ni ceux du proche avenir, ils ne les comprendront pas même quelque peu avant de pouvoir reconnaître les liens qui unissent le monde physique, sensible, au monde spirituel, et de prendre en considération un fait aussi important, comme ils le feraient d'un phénomène naturel. À l'époque présente, on a coutume de n'accorder de la valeur qu'aux phénomènes naturels, à ce qui se passe sur le plan physique dans le cours de l'histoire. Il faudra en venir à reconnaître l'importance des événements spirituels que la Science spirituelle permet de connaître, pour comprendre les faits dans lesquels nous autres humains nous nous trouvons

impliqués.

Lorsqu'on envisage précisément cet événement important, on peut, dirais-je volontiers, étudier dans quelle grande erreur est l'homme lorsque pour connaître le monde il part de concepts, de définitions, et non pas de l'observation directe de la réalité. On a aujourd'hui le sentiment qu'il faut partir de notions définies : qu'est-ce qu'Ahrimane, qu'est-ce que Lucifer, que sont tels ou tels esprits de telle ou telle hiérarchie ? – voilà les questions que l'on pose ; et quand on dispose de définitions, on croit avoir déjà compris comment ces êtres agissent.

J'ai souvent montré en quoi les définitions sont insuffisantes en me servant d'un exemple frappant que l'on connaissait déjà dans la Grèce antique. Ce n'est pas là un modèle de définition, que celle de l'homme qu'on donnait ainsi dans une école en Grèce, mais elle est juste : un être humain est une créature qui marche sur deux jambes et qui n'a pas de plumes. Quand le lendemain l'élève revint, il apportait un coq qu'il avait plumé : une créature qui marchait sur deux jambes et n'avait pas de plumes. Et, disait-il, c'est un homme, selon la définition.

Beaucoup des définitions que l'on trouve valables sont composées sur ce modèle, et beaucoup de celles que l'on dit scientifiques concordent de la même façon avec la réalité. Mais dans l'anthroposophie, nous ne pouvons pas prendre de telles définitions pour point de départ. La connaissance est bien piètre que l'on obtient en partant de concepts, d'abstractions. Certes on peut définir la notion d'esprits des ténèbres, d'êtres lucifériens-ahrimaniens, mais le bénéfice n'est pas grand. Ce sont les esprits des ténèbres qui en l'année 1879 ont été jetés du ciel sur la Terre.

Mais en employant un concept aussi général pour les

désigner, nous n'avons pas encore acquis grand-chose. Car ces esprits des ténèbres qui cheminent maintenant parmi nous sont de la même espèce que les esprits des ténèbres qui, dans le passé, avaient déjà été rejetés du monde spirituel, et donc du ciel sur la Terre, qui avaient à l'époque certaines tâches à accomplir jusqu'à la période gréco-latine. Ces tâches, ils les remplirent pendant toute l'époque atlantéenne et jusqu'à la période gréco-latine.

Essayons donc, à l'aide de différentes données dont nous avons pris connaissance, de comprendre quelle tâche était celle de ces esprits des ténèbres, durant des millénaires et des millénaires, pendant toute l'époque atlantéenne jusqu'à la civilisation gréco-latine. Il faut avoir toujours présent à l'esprit que le monde évolue dans l'ordre parce que des entités spirituelles supérieures, celles qui guident l'évolution normale de l'humanité, emploient certains esprits de façon à ce qu'ils agissent là où ils sont dans le bon sens.

Nous avons souvent souligné que ce qu'on appelle l'intervention luciférienne dans le passé a eu pour l'évolution humaine une grande importance. Certes, à l'origine, elle est née d'une aspiration de Lucifer. Mais cette aspiration de Lucifer – qui plus tard, à partir de l'époque atlantéenne, œuvrait en collaboration avec Ahrimane – engendra une action opposée à ceux que nous appelons les bons esprits, les esprits de la lumière.

Au fond, dans ce lointain passé, les esprits des ténèbres voulaient à leur manière le bien des hommes, ils voulaient les former en vue de la liberté absolue ; mais certes les hommes n'avaient pas, à ce moment, atteint la maturité nécessaire. Ces esprits voulaient munir les hommes des impulsions par lesquelles chacun d'eux serait individuellement centré sur lui-même. Mais cela n'aurait pas dû se faire, parce que les

hommes n'étaient pas encore mûrs.

Il fallut que les esprits de la lumière interviennent avec une force de sens contraire, qui provoqua la descente de l'homme des hauteurs spirituelles sur la terre, ce que décrit symboliquement l'exclusion hors du Paradis. En réalité, cette expulsion de l'homme hors du ciel se produisit lorsqu'il se trouva pris dans le courant des qualités héritées ou héréditaires. Lucifer et les puissances ahrimaniennes voulaient faire de lui une individualité prenant appui sur elle-même.

Cette action aurait amené la spiritualisation rapide d'un être qui était encore immature, ce qui ne devait pas se faire. L'homme devait être éduqué sur la Terre, formé par les forces de la Terre. Ce qui se réalisa par son insertion dans le réseau des liens héréditaires, de la descendance physique. Dès lors, il n'avait plus appui sur lui-même, il héritait certaines qualités de ses ascendants, il se trouvait chargé de caractères terrestres auxquels Lucifer n'avait pas voulu qu'il soit soumis.

Tout ce qui constitue l'hérédité physique a été imprimé à l'homme par les esprits de la lumière ; c'est le courant opposé à celui de Lucifer. C'est une sorte de poids dont l'homme fut grevé afin de se trouver lié à l'existence terrestre. Tout ce qui est en relation avec l'hérédité, avec la procréation, la reproduction, avec l'amour sur le plan terrestre, nous avons à nous le représenter lié aux entités spirituelles que conduit l'être qu'on appelle Iahvé, Jéhovah.

C'est pourquoi nous rencontrons partout dans les anciennes religions les symboles de la procréation, de l'hérédité terrestre. Jusque dans les lois de l'hébraïsme, qui devait préparer le christianisme, partout on constate la grande importance attachée à régler, à ordonner dans le champ

terrestre ce qui relève des lois de l'hérédité. Les hommes devaient apprendre à vivre en communautés tribales, en peuples, en races. Les liens du sang devaient constituer la signature marquant l'ordre terrestre.

Cela s'était préparé durant la phase atlantéenne et s'était répété pour l'essentiel notamment par les institutions de la troisième civilisation, de la période chaldéo-égyptienne, puis de la quatrième, de la gréco-latine. Nous le voyons, durant ces périodes qui précisément devaient répéter la Lémurie et l'Atlantide, toutes les institutions humaines tenaient compte des races, des peuples, des liens tribaux, bref de ces caractères héréditaires qui reposent sur les liens du sang.

Les prêtres des Mystères, qui pour l'essentiel étaient à l'origine de tout ordre – on dirait aujourd'hui de tout ordre dans l'État, – avaient à cœur d'observer partout comment les mœurs, les tendances, les habitudes des humains s'établissaient en fonction des liens du sang, de l'appartenance au peuple, à la tribu. Et ils instituaient les lois dans ce sens.

On ne peut pas comprendre ce qui est issu des Mystères des troisième et quatrième périodes postatlantéennes si l'on ne s'appuie pas sur l'étude minutieuse des liens au sein des races, des peuples et des tribus, étude à laquelle se consacraient les prêtres des Mystères, qui instituèrent les lois dans les différentes régions de la Terre, où devait régner seul un ordre régissant les liens du sang.

À cette époque, où en quelque sorte les esprits de la lumière avaient soin de régler les relations entre humains en fonction des liens du sang, les esprits des ténèbres chassés du ciel sur la Terre eurent à cœur de travailler contre tout ce qui est l'hérédité, la consanguinité. Et tout ce que nous trouvons à cette époque caractéristique en matière de rébellion, de contestation s'élevant contre l'ordre établi sur la

consanguinité, toutes les doctrines formulées naturellement par des hommes, mais inspirées par les esprits des ténèbres, tout ce qui se dressait contre l'hérédité, contre les liens raciaux ou tribaux, tout ce qui prônait la liberté individuelle et voulait fonder les lois sur elle, provenait des esprits chassés du ciel.

Ces temps se prolongèrent jusqu'au XVe siècle, mais naturellement des traces en subsistèrent au-delà, car un ordre établi ne disparaît pas immédiatement au moment où une césure franche se produit dans l'évolution. Jusqu'au XVe siècle en particulier, nous voyons fleurir partout des doctrines qui s'élèvent contre les liens simplement naturels, contre la consanguinité, les attaches familiales, l'appartenance à un même peuple, etc.

Nous avons donc deux courants : l'un prend sous sa protection – si l'on peut s'exprimer ainsi – les liens du sang : c'est celui des esprits de la lumière ; de l'autre côté, le courant des ténèbres favorise tout ce qui veut se dégager des liens du sang, tout ce qui tend à libérer l'homme des attaches familiales, de l'hérédité. Certes, tout cela ne prend pas fin tout à coup, de même que dans la nature rien ne s'arrête d'un seul coup. En 1413, l'année qui marque la césure entre la quatrième et la cinquième période postatlantéennes, tout cela n'a pas cessé brusquement. Et ces deux courants exercent encore une action à notre époque.

Car depuis le XIXe siècle, depuis ces événements importants que je vous ai décrits, nous voyons apparaître tout autre chose – je l'ai déjà esquissé : ce sont des êtres angéliques, des êtres de la hiérarchie des anges qui sont à l'œuvre parmi nous depuis l'année 1879, c'est l'arrière-garde des esprits des ténèbres d'autrefois, de même famille, de même nature qu'eux, mais qui n'ont été précipités sur la Terre que par l'événement de 1879. Jusque-là, ils accomplissaient

leur tâche dans les hauteurs, tandis que les esprits qui leur étaient apparentés, et qui ont agi comme je viens de le décrire, étaient parmi les hommes depuis la Lémurie et l'Atlantide.

Nous pouvons donc dire : en 747 avant l'ère chrétienne se situe une première césure dans l'évolution ; en 1413 après le Mystère du Golgotha, nous avons une nouvelle césure, et en 1879 enfin celle qui est pour nous particulièrement importante.

Durant tout ce temps-là, les esprits des ténèbres sont actifs sur la Terre, tandis que d'autres, qui leur sont apparentés, se trouvent encore dans le monde spirituel. En 1841 commence le combat violent dont je vous ai parlé. Ces esprits, apparentés aux autres, viennent alors se joindre à eux, ils les rejoignent sur terre.

La force des premiers rebelles, la force du courant continu des esprits des ténèbres qui ont accompli leur tâche à la période chaldéo-égyptienne, puis durant la civilisation gréco-latine – et qui l'accomplissaient depuis la Lémurie et l'Atlantide – cette force s'éteint progressivement ; et ce qui commence précisément à agir, ce sont les forces des esprits rejetés sur terre en 1879 seulement. Ces esprits-là commencent à agir, tandis que leurs frères perdent leur pouvoir en quelque sorte.

Si bien que depuis ce troisième tiers du XIX[e] siècle nous avons en fait un renversement complet de toutes les conditions. Les esprits de la lumière dont l'activité est légitime ont fait assez pour affermir les liens du sang, ceux de la tribu et de la race, car dans l'évolution tout a un temps déterminé. Dans l'ordre du monde, il a été fait assez pour affermir en l'humanité ce qui vient des liens du sang.

Si bien que depuis cette époque, les esprits de la lumière agissent différemment : ce sont eux maintenant qui inspirent en l'homme les idées et les sentiments libres, qui veulent que l'homme s'appuie sur son individualité. Et les esprits apparentés aux esprits des ténèbres d'autrefois ont maintenant progressivement pour tâche d'agir sur les liens du sang.

Ainsi, ce qui était bon dans le passé, ou, pour dire mieux, ce qui était dans la sphère des bons esprits de la lumière, passe aux mains des esprits des ténèbres dans le dernier tiers du XIXe siècle. À partir de ce moment, les anciennes impulsions qui reposent sur les liens du sang, de la race, de la tribu, du peuple, passent sous la régence des esprits des ténèbres, ceux qui avaient été autrefois les partisans rebelles de la liberté, et qui commencent alors à inspirer les humains de façon à ce qu'ils fondent les institutions sur les liens qui unissent les hommes dans le cadre de la race.

Vous le voyez, on ne peut pas donner ici de définition. Car si l'on définit les esprits des ténèbres en fonction de la tâche qui leur incombait autrefois, on obtient exactement l'inverse de ce qu'ils accomplissent depuis le dernier tiers du XIXe siècle. Dans le passé, ils avaient pour tâche de neutraliser les caractères héréditaires ; depuis le dernier tiers du XIXe siècle, ils restent en arrière, ils veulent s'attarder, ils veulent guider les hommes de façon à ce que ceux-ci attachent du prix à ce qui les lie par le sang, par l'hérédité, par l'ascendance.

Tout ceci est un exposé de la vérité, mais d'une vérité qui est aujourd'hui pour les humains aussi inconfortable que possible, et dont ils ne veulent pas entendre parler, parce que depuis des millénaires ils se font gloire des liens du sang. Par indolence, ils gardent cette habitude, maintenant régie par les esprits des ténèbres.

Nous voyons ainsi, au XIXe siècle précisément, la valeur qui est attachée aux liens de la race, du peuple, de la tribu, comment cette attitude est présentée comme idéaliste, alors qu'en vérité elle est le début d'une décadence. Aussi longtemps que tout ce qui était édifié sur les liens du sang se trouvait sous la régence des esprits de la lumière, ce domaine était celui du progrès ; sous la domination des esprits des ténèbres, c'est celui de la décadence.

Les esprits des ténèbres feront, au cours des trois phases de l'évolution à venir, les mêmes efforts intenses pour maintenir les caractères héréditaires, et en les conservant cultiver la mentalité qui en naît, jusqu'à la dégénérescence et à la grande catastrophe, comme ils ont fait effort autrefois pour implanter en l'homme l'esprit de rébellion luttant pour la liberté, alors que les caractères héréditaires étaient cultivés dans un sens bénéfique par les esprits œuvrant pour le progrès.

C'est là à nouveau un point en face duquel il faut être vigilant. Et en particulier, on ne peut pas comprendre l'époque présente si l'on ignore cette permutation des fonctions qui s'est accomplie au dernier tiers du XIXe siècle. Un homme du XIVe siècle encore, lorsqu'il parlait de l'idéal des races, de l'idéal national, parlait dans le sens du progrès de l'évolution humaine et des qualités qu'il devait développer ; un homme qui parle aujourd'hui de l'idéal racial, de l'idéal national, de la communauté tribale, parle au nom d'impulsions de décadence.

Et s'il croit, en parlant ainsi, proposer à l'humanité les idées qui servent le progrès, il s'abuse. Rien ne fera glisser l'humanité davantage sur la pente de la décadence que la diffusion d'idéaux fondés sur la race, sur le peuple, sur le sang. Rien ne freinera le progrès réel de l'humanité mieux que les discours déclamatoires sur les idéaux des peuples, inspirés par

les puissances lucifériennes et ahrimaniennes et datant du passé ; le véritable idéal devrait être puisé au monde spirituel, et non pas fondé sur le sang.

Le Christ, qui doit apparaître au cours du XX[e] siècle sous une forme particulière, ignorera tout de ce qu'on appelle aujourd'hui des idéaux, qui inspirent aux hommes tant de discours. L'être de la hiérarchie des archanges que nous appelons Michaël a été en quelque sorte le lieutenant de Jéhovah dans le passé ; il sera, de par les fonctions qui lui ont été transmises en 1879, le lieutenant du Christ, de l'impulsion christique qui travaille à remplacer les liens du sang, les liens uniquement naturels, par des liens spirituels entre humains.

Car seuls les liens que noue une communauté spirituelle pourront apporter un élément de progrès compensant la décadence inscrite dans la nature des choses. Je dis : la décadence est conforme à la nature. Un être humain qui prend de l'âge ne peut pas rester un enfant ; il s'engage avec son corps dans une évolution déclinante ; et de même l'évolution est entrée dans une phase de décadence. Nous avons dépassé la quatrième période de la civilisation, nous sommes maintenant dans la cinquième ; avec cette cinquième, la sixième et la septième constitueront la vieillesse de la présente évolution du monde.

Croire que les idéaux du passé se maintiendront est aussi sensé que de croire qu'un homme doit épeler toute sa vie parce qu'il est bon pour l'enfant d'apprendre à épeler. Et ce serait tout aussi judicieux de vouloir propager à l'avenir l'idée d'une structure sociale se répandant par toute la terre, fondée sur les liens du sang, sur l'appartenance à un peuple. C'est là du wilsonianisme, mais c'est aussi de l'ahrimanisme, l'œuvre de l'esprit des ténèbres.

Admettre une telle vérité ne se fait certes qu'à regret ; il

est plus commode aujourd’hui de se joindre au chœur des beaux discours qui circulent de par toute la terre. Mais la réalité ne progresse pas par des phrases, elle progresse par les impulsions véritables. On ne pourra pas marquer du sceau de la vérité ce qui n’a plus de valeur pour la cinquième, la sixième et la septième périodes, même si on le présente sous une forme encore convaincante pour l’indolente humanité d’aujourd’hui, sous la forme des programmes que Wilson élabore pour le monde.

Il y a encore assez d’hommes qui ne veulent absolument pas aller de l’avant ni reconnaître, au-dessus de tous les liens du sang, de telles vérités valables pour toute l’humanité. Elles le sont parce qu’elles ne viennent pas de la terre, parce qu’elles sont puisées au monde spirituel. Une terrible réaction se manifeste aujourd’hui par le fait d’un monde entier qui se dresse contre le véritable progrès de l’humanité en habillant de discours sur la libération des peuples ce qui en réalité fait obstacle à l’évolution.

Tel fut de toujours le destin des vérités enseignées dans les Mystères : elles devaient s’opposer au courant de l’indolence humaine, et aller dans le sens de l’évolution. Et l’on verra s’il se trouve au moins un cercle réduit d’hommes qui, dégagés de tous les préjugés liés aux liens du sang, s’élèveront jusqu’à discerner la phraséologie qui se répand aujourd’hui par toute la terre, et qui ne traduit rien d’autre que l’émergence de la réalité spirituelle qui s’est manifestée par l’événement de novembre 1879.

Les événements du temps présent ont été prévus par les esprits initiés de toutes les nations. Ils ont été prévus et prédits, et l’on a indiqué comment, du sang des humains,

monte en bouillonnant la mentalité la plus réactionnaire, parce que la croyance règne que cette mentalité réactionnaire est précisément idéale. Il faut pouvoir observer de ces choses en gros et en détail, il ne faut pas se laisser égarer par les jugements stéréotypés qui se répandent dans le monde.

Il faut pouvoir se hausser jusqu'à comprendre les signes du temps. Certes, on peut choisir l'autre voie, on peut vouloir rester figé dans l'idée préconçue de la valeur du sang : c'est qu'alors on s'unira aux courants du déclin, qui se manifestent déjà. Il faut être en face d'eux vigilant et pouvoir leur opposer ce qui conduit vers les hauteurs. Car ce qui entraîne vers le bas vient de lui-même.

Il faut sentir où la vie s'élève, et où elle décline. Ne pas tomber dans cette attitude préconçue et déraisonnable qui consiste à vouloir fuir ce qui entraîne vers le bas : je ne veux rien avoir à faire avec Lucifer, je ne veux rien avoir à faire avec Ahrimane. J'ai bien souvent, au cours de nos considérations, critiqué cette attitude, car bien entendu, il faut compter avec ces esprits qui sont au service de l'ordre du monde.

Lorsqu'on ne tient pas compte de leur présence, qu'on se comporte de façon à les écarter de sa conscience, ils n'en prennent que plus de pouvoir. On ne pourra juger judicieusement de ce qui se manifeste qu'en disposant des amples points de vue englobant à la fois les impulsions qui font progresser la vie, et celles qui la font décliner. Il faut seulement s'élever au-dessus des sympathies et des antipathies.

Dans le domaine des sciences modernes, deux courants ont pris place : j'ai appelé l'un gœthéanisme, l'autre est le darwinisme. Suivez le contenu de mes livres depuis le premier : vous verrez que je n'ai jamais méconnu la très

grande importance du darwinisme. Il y a même eu des esprits peu sensés qui ont estimé, quand je parlais en faveur de Darwin, que j'étais acquis au matérialisme. Mais nous le savons bien, de pareilles réactions ne sont pas nées d'une conviction ; elles ont une tout autre origine ; et ceux qui les manifestent savent mieux que les autres, lorsqu'ils y réfléchissent, qu'elles ne sont pas sincères.

Si vous suivez le contenu de mes livres, vous verrez que j'ai toujours rendu justice au darwinisme ; mais si je l'ai si bien compris, c'est que je pouvais le confronter avec le gœthéanisme, avec la compréhension de la vie en évolution. J'ai toujours cherché à établir la liaison entre ce qu'on appelle la théorie de la descendance au sens du darwinisme d'une part, et au sens du gœthéanisme d'autre part. Pourquoi ? – Parce que dans le gœthéanisme se manifeste une ligne ascendante, par laquelle l'évolution organique apparaît dégagée de l'existence simplement physique.

Combien de fois n'ai-je pas cité le dialogue entre Gœthe et Schiller, celui où Schiller, alors que Gœthe dessinait pour lui l'ébauche de sa plante primordiale, lui dit : « Ce n'est pas une expérience, une connaissance empirique, c'est une idée. » Et Gœthe de répondre : « Alors c'est que je vois mes idées de mes yeux ! » Car il voyait de toutes parts le spirituel. Nous avons donc chez Gœthe le germe d'une théorie de l'évolution qui peut être élevée jusqu'aux sphères les plus hautes, qui peut être appliquée à l'âme et à l'esprit.

Gœthe n'en a donné que le début avec son idée de la métamorphose, principe de l'évolution organique ; nous avons maintenant l'évolution de l'esprit vers laquelle marche l'humanité de cette cinquième période postatlantéenne, au cours de laquelle l'homme s'intériorise, comme je l'ai exposé précédemment. Le gœthéanisme peut avoir devant lui un

grand avenir, car l'anthroposophie tout entière est dans sa ligne.

Le darwinisme considère l'évolution physique dans son aspect physique : impulsions venues de l'extérieur, lutte pour la vie, sélection, etc. Il présente ainsi l'évolution déclinante, tout ce que l'on peut constater de la vie organique quand on se consacre aux impulsions qui ont pris autrefois de l'importance. Si l'on veut comprendre Darwin, il suffit de faire une synthèse de toutes les lois qui ont été découvertes dans le passé.

Si l'on veut comprendre Gœthe, il faut s'élever à la conception de lois nouvelles, toujours nouvelles, dans l'existence. Les deux choses sont nécessaires. Le mal ne vient pas de ce qu'il existe un darwinisme, ou un gœthéanisme ; il vient de ce que les hommes ne veulent accepter que l'un ou bien l'autre, et non pas l'un et l'autre. Voilà ce qui importe.

Que l'être humain soit de plus en plus jeune en prenant de l'âge s'il développe son âme sainement, ce ne sera possible à l'avenir que s'il s'ouvre à des impulsions spirituelles. Il pourra dans ce cas avoir des cheveux gris, des rides et toutes sortes de défaillances : il n'en sera pas moins de plus en plus jeune parce qu'en son âme vivront les impulsions qui peuvent être emportées au-delà de la mort.

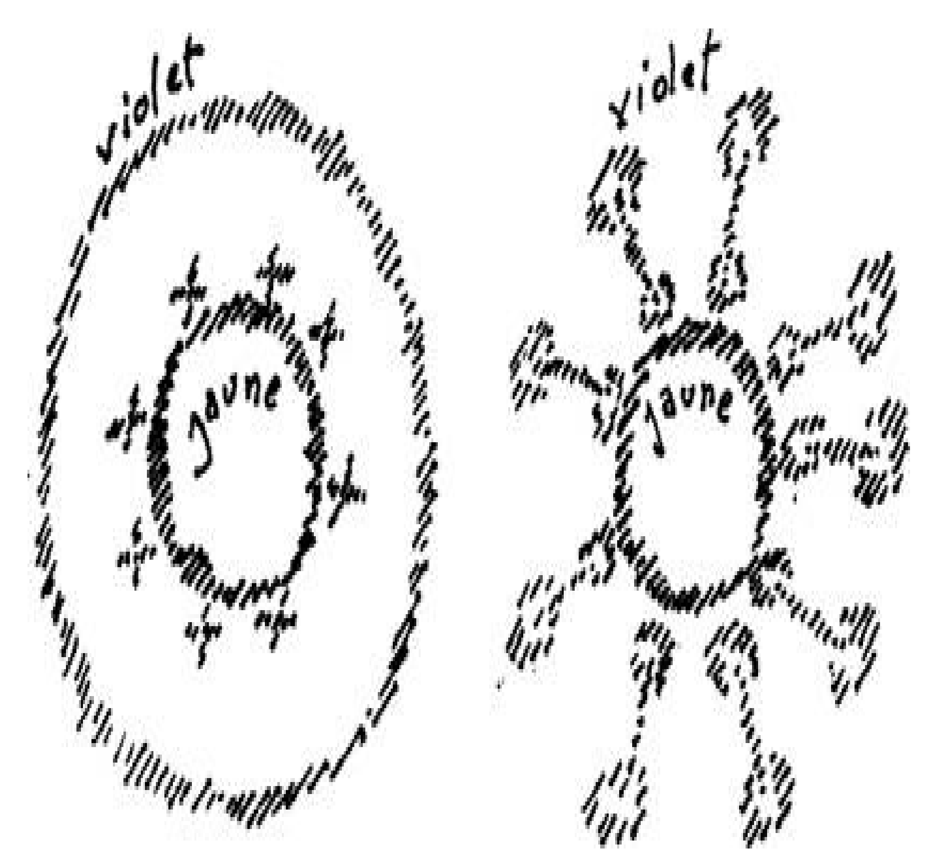
Mais lorsqu'on s'identifie à son corps, on ne peut pas rajeunir. On ressent dans l'âme tout ce que vit le corps. Bien entendu, on ne peut éviter de grisonner, mais une tête grise peut puiser aux sources de la vie spirituelle une âme jeune. L'évolution de l'humanité au cours des cinquième, sixième et septième civilisations se déroulera dans le sens de la théorie darwinienne « grisonnante » – si vous me permettez cette expression étrange.

Les hommes devront conquérir la force de jeunesse enclose dans l'idée de la métamorphose, de l'évolution spirituelle,

substance du gœthéanisme, s'ils veulent pouvoir traverser la catastrophe que l'on peut comparer à une mort terrestre – la catastrophe de l'avenir. Cette force de jeunesse doit être portée à travers la catastrophe de l'avenir, tout comme l'âme rajeunie est portée à travers la mort par l'être individuel.

Lorsqu'il est descendu du ciel sur la terre – si nous pouvons employer cette expression – et avec lui ces esprits des ténèbres qui lui ont transmis ce qu'il fallait pour qu'il se rende libre à l'époque où régnaient les lois de l'hérédité, les lois de la nationalité, de la race – l'homme a trouvé la possibilité de s'unir à la Terre. L'action de Lucifer et d'Ahrimane a engendré un bien du fait que l'homme a pu, grâce à lui, se lier à la Terre.

En utilisant un schéma, nous dirons : l'homme était uni au Cosmos tout entier, la terre comprise (voir dessin, violet), avant l'intervention luciférienne ; il s'est uni à la terre (jaune) du fait que lui ont été inoculés les caractères héréditaires – les péchés héréditaires, comme le dit la Bible, les caractères transmis par l'hérédité, comme le dit la science. C'est ainsi que l'homme, que je figure par des croix, est devenu un membre de la terre. Vous le voyez, Lucifer et Ahrimane sont les serviteurs des puissances progressantes.



L'évolution se poursuit. Nous vivons à l'époque où l'être humain vit sur la Terre, est uni à la Terre. Des esprits lucifériens-ahrimaniens, des esprits des ténèbres, ont été précipités du ciel sur la Terre. L'homme doit alors être à nouveau libéré de la Terre, lui être enlevé, en ramenant une partie de son être vers le monde spirituel. Il faut qu'en l'humanité se développe la conscience que nous ne sommes pas de cette Terre, il faut que cette conscience s'intensifie de plus en plus.

À l'avenir, l'homme devra cheminer sur la Terre en se disant : certes, par la naissance je pénètre dans un corps

physique, mais c'est un passage. Je reste en réalité dans le monde spirituel, j'ai conscience que seule une partie de mon être est liée à la Terre, que tout mon être ne quitte pas le monde dans lequel je réside entre la mort et une nouvelle naissance. – Ce qui doit se développer, c'est ce sentiment d'appartenir au monde spirituel.

Dans les siècles passés, une ombre fausse de cette réalité a été projetée du fait que l'on n'a pas voulu comprendre la vie physique, qu'on s'est adonné à un ascétisme erroné, qu'on a cru pouvoir obtenir ce résultat en portant atteinte à la vie du corps. Il faut maintenant comprendre que ce n'est pas un ascétisme mal compris, mais l'union avec le spirituel, avec la nature fondamentale, avec l'essence des choses, qui fera percevoir qu'en réalité l'homme n'est pas seulement un être terrestre, mais qu'il appartient au Cosmos tout entier.

Ce que fait la science physique, ce ne sont que des préparatifs. Pensez combien, jusqu'au XVe siècle, jusqu'à la fin de la période gréco-latine, l'homme a été dépendant du sol sur lequel il avait grandi, dans quelles attaches avec le sol se déroulait son développement. C'était bien ainsi – mais ce ne doit pas rester la chose essentielle.

La conscience psychologique doit se détacher de la Terre, de même que la science physique n'a détaché l'homme de la Terre qu'au point de vue physique dans la conception copernicienne. La Terre est devenue dans l'espace sidéral un corps de dimensions réduites ; pour l'instant, la chose est valable spatialement parlant. Par la théorie copernicienne déjà, bien que sous une forme tout à fait abstraite, l'homme a été orienté vers la sphère cosmique. Il faut poursuivre ce cheminement, mais sans y englober la vie physique, ce serait une erreur. Le physique va son chemin.

Prenez l'Amérique, c'est-à-dire non pas la population autochtone qui l'habitait depuis des siècles. Vous le savez, une nouvelle population s'y est installée, originaire d'Europe. Celui qui observe avec subtilité cette population s'aperçoit qu'en elle la vie physique ne se libère pas de ses liens avec la terre physique : les Américains qui sont en fait des Européens transplantés révèlent peu à peu des qualités qui rappellent les anciens Indiens ; leurs bras ont maintenant une autre longueur qu'en Europe, et la cause en est cette transplantation en Amérique.

L'homme physique s'adapte donc au sol. La chose va si loin qu'on constate une différence notable de la forme physique entre les Américains de l'Ouest et ceux de l'Est. Voilà ce qui s'appelle s'adapter au sol. Extérieurement, physiquement, l'Européen qui vit en Amérique s'« indianise ». Si l'âme venait à suivre ce cheminement, ce processus physique, comme c'était le cas autrefois au cours de la phase européenne, nous verrions se produire une renaissance de la civilisation indienne.

L'affirmation est un peu excessive, mais juste cependant. À l'avenir, l'humanité ne pourra pas être liée à ce qui enchaîne au sol ; il faut qu'elle s'en libère. L'homme pourra alors, de par la terre, être doté des qualités physiques correspondant à son sol, le corps de l'Européen, lorsqu'il s'installera en Amérique, pourra s'« indianiser » : l'homme, lui, se libérera dans son âme des éléments physiques, terrestres, et deviendra un citoyen des mondes spirituels. Et dans les mondes spirituels, il existe non pas des races, ou des nations, mais d'autres liens.

Ce sont là des choses qu'il faudra comprendre en face des grands, des puissants événements qui se déroulent sur la Terre, si l'on ne veut pas être – pardonnez-moi l'expression – un âne têtu qui tient à présenter les vieux préjugés comme un

idéal nouveau.

TREIZIÈME CONFÉRENCE

27 octobre 1917

Nous allons poursuivre les considérations entreprises ces derniers temps pour fournir en quelque sorte un arrière-plan qui permette de juger des événements riches de signification qui se déroulent maintenant devant l'âme humaine, auxquels l'homme est maintenant mêlé, et qui sont plus importants qu'on ne le pressent. J'ai essayé de faire comprendre comment l'arrière-plan de ces événements est en rapport avec des faits d'une importance décisive dans le monde spirituel.

J'ai exposé comment, du début des années 1840 jusqu'à l'automne de 1879, un combat très important, d'une portée profonde, a eu lieu dans les régions spirituelles du monde, un de ces combats qui se reproduisent au cours de l'évolution, et que l'on a coutume de représenter par l'image de Michaël ou de saint George luttant contre le dragon. En 1879, Michaël a remporté la victoire sur le dragon dans les mondes spirituels.

À ce moment, les esprits des ténèbres adversaires de Michaël ont été précipités du monde spirituel dans le domaine de l'homme, et depuis ce temps ils règnent sur les impulsions de la sensibilité et de la volonté humaines. Si bien qu'on ne comprend les événements présents que si l'on peut orienter le regard de l'âme vers ces puissances spirituelles qui, en quelque sorte, cheminent parmi nous.

Une question doit se poser naturellement à nous : En quoi consista au premier chef le combat qui s'est déroulé dans les régions spirituelles des années 1840 jusqu'aux années 1870, et en quoi consiste cet autre combat, ou plutôt en quoi consiste l'activité des esprits des ténèbres refoulés vers l'humanité depuis le mois de novembre 1879 ?

On ne peut rassembler les éléments de ce combat important, qui s'est passé derrière les coulisses de l'histoire, que par une description lente et progressive. Nous allons tout d'abord aujourd'hui attirer l'attention sur quelques points en lesquels se reflète en quelque sorte dans le domaine terrestre, humain, ce qui s'est passé dans les régions de l'esprit. J'ai souvent mentionné un tournant décisif dans l'évolution de la civilisation au début des années 1840 du XIXe siècle, et montré comment ce tournant a marqué la lancée de l'évolution matérialiste dans toute son ampleur.

Cela n'a pu se faire qu'après que se soient déroulés dans le monde spirituel des événements décisifs qui se sont ensuite poursuivis en direction du monde inférieur et ont provoqué l'insertion progressive des impulsions matérialistes dans l'humanité. Lorsque nous suivons sur le plan terrestre ce qui s'y reflète des régions de l'esprit, nous pouvons souligner avant tout deux choses : Tout d'abord, et bien plus que l'humanité actuelle ne le pressent – car seuls des observateurs de l'avenir verront clairement les choses – un développement considérable au cours des années 1840, 1850, 1860 et 1870 de l'intelligence matérialiste pure, de la civilisation fondée sur l'intelligence matérialiste.

Celui qui suit du regard l'évolution humaine et sait discerner les phénomènes subtils dans la vie de l'homme, peut remarquer qu'à aucune époque ne s'est produit un pareil épanouissement des facultés conceptuelles, de la perspicacité, de l'esprit critique par exemple, autant que durant ces décennies – pour l'adepte du matérialisme en tout cas. Car toute cette activité de la pensée que j'ai caractérisée, qui se manifeste par les inventions techniques, par le sens critique, par l'élaboration de concepts subtils, tout cela est une pensée matérielle, liée au cerveau.

Un matérialiste qui voudrait décrire l'évolution de l'humanité pourrait dire à bon droit : L'humanité n'a jamais été aussi intelligente que durant ces décennies. Car elle était vraiment intelligente. En étudiant la littérature – je ne veux pas dire seulement ce qu'on appelle les belles-lettres – on trouvera qu'au cours de l'évolution, jamais ne sont apparus des concepts aussi savamment ciselés, une pensée aussi rigoureusement critique que durant cette période, et ce dans tous les domaines possibles.

Mais ce qui se développait ainsi dans les âmes n'est que l'image, le reflet de ce que certains esprits des ténèbres, de ceux que nous avons déjà mentionnés, ayant l'espoir de triompher, ont cherché à obtenir dans les régions de l'esprit au cours des années 1840, 1850, 1860 et 1870 du siècle.

Ce qu'ils voulaient, c'est prendre en main un très antique héritage de l'humanité. Quel était donc cet héritage ? Nous l'avons exposé hier : Des millénaires durant, les esprits de la lumière progressants ont dirigé les humains en utilisant les liens du sang, ont groupé les hommes en familles, en tribus, en nations, en races, et ainsi se retrouvaient liés ceux qu'un karma infiniment ancien, un karma du monde et de l'humanité, avait unis.

Si bien que dans ce sentiment qu'ils avaient des liens du sang, les hommes ressentaient l'accomplissement de tâches infiniment anciennes qui assuraient la liaison entre ce que la Terre pouvait donner – car les liens du sang appartenaient à la Terre – et le karma général de l'humanité. Lorsqu'on dirige son regard, au cours des années 1820 et 1830 du XIXe siècle qui ont précédé l'ère matérialiste, vers le monde spirituel, alors que s'y trouvaient encore les âmes qui sont ensuite venues habiter des corps humains, on constate que ces âmes

qui allaient descendre portaient en elles certaines impulsions à l'origine desquelles il y avait ce fait que durant des millénaires, et chaque fois qu'elles s'étaient trouvées sur terre, elles avaient été unies par les liens du sang à ces tribus, à ces nations, à ces races.

C'est conformément à ces liens que ces âmes devaient prendre la décision de s'incarner dans tel ou tel corps dans la seconde moitié du XIXe siècle, à partir des années 1840. Car les esprits de la lumière, en transmettant leurs impulsions aux âmes humaines, orientaient la marche de l'évolution selon les anciens liens du sang. Dans les mondes spirituels, certaines impulsions habitaient donc les âmes, qui les poussaient à descendre, conformément à l'ancien karma de l'humanité, dans les corps qui peupleraient la Terre durant la seconde moitié du XIXe siècle, et au début du XXe. Les esprits de la lumière disposaient donc des possibilités de guider, de conduire ces âmes selon les mesures prises dans le passé.

Voilà ce que les esprits des ténèbres dont j'ai parlé voulurent prendre en mains. Ils voulaient éliminer des âmes les impulsions des esprits de la lumière pour y introduire les leurs. S'ils avaient remporté la victoire en 1879, une relation toute différente entre les corps et les âmes se serait établie à la place de celle qui s'accomplit pour les âmes nées après 1879. D'autres âmes auraient habité d'autres corps, et l'ordre humain terrestre aurait suivi le plan conçu par les esprits des ténèbres. C'est ce qui ne s'est pas produit, grâce à la victoire de Michaël sur le dragon à l'automne de 1879.

Au cours des années 1840, 1850, 1860 et 1870, cette lutte s'est reflétée sur la Terre dans la perspicacité, le talent de critique extrêmes dont j'ai parlé. J'ai souvent indiqué que l'on n'atteint pas l'arrière-plan des choses par la seule spéculation, mais seulement par l'observation réelle des faits spirituels. Par

la seule spéculation, personne ne pourrait découvrir que les qualités de l'intelligence matérielle que je viens de mentionner sont ici sur terre le reflet d'un combat dans les mondes spirituels, un combat dont l'enjeu était la reproduction, la succession des générations.

Il faut pouvoir observer ces choses. On se trompe grandement lorsqu'on croit pouvoir découvrir les rapports véritables entre le monde physique et le monde spirituel avec l'aide de l'intelligence matérielle. En règle générale, on fait tout à fait fausse route, parce qu'on procède schématiquement, en appliquant les règles extérieures de la logique, conformes aux modèles scientifiques. Mais ces règles ne valent que pour le monde sensible, et non pour les relations entre le monde physique et le monde spirituel. Ainsi le combat livré pour les liens du sang se reflétait-il sur la terre.

Un autre phénomène de reflet dont j'ai aussi souvent parlé – fut l'apparition du spiritisme dans les années 1840 et les suivantes. Certains cercles, et non des plus restreints, tentèrent à cette époque d'explorer les liens avec le monde spirituel en utilisant des médiums, donc au fond par une voie matérielle. Si la troupe des esprits des ténèbres avait été assez forte pour remporter en 1879 la victoire sur les adeptes de Michaël, le spiritisme aurait connu un succès énorme. Car il ne reçoit pas ses impulsions seulement de la terre, il reçoit l'influence d'un autre monde, à partir duquel il est dirigé.

Il faut être bien au clair sur le fait que les choses ne sont pas tout d'une pièce, ce qui est si commode pour les gens qui se disent : ou bien nous adoptons cela, ou bien nous le rejetons. Les choses ne vont pas du tout ainsi. Ce qui s'est passé sur le terrain du spiritisme est dû en partie à une importante intervention du monde spirituel, a pour source des impulsions

du monde spirituel, était souvent intensément lié au destin des hommes ; c'était cependant le reflet de ce combat qui fut perdu dans les mondes spirituels.

De là vient cet étrange recul, cette déviation du spiritisme après le laps de temps mentionné. Si les esprits des ténèbres avaient remporté la victoire en 1879, il eût été un moyen, il eût été le seul moyen d'orienter les hommes vers le monde spirituel. Si cette victoire avait eu lieu, nous vivrions maintenant dans un monde pénétré de la perspicacité la plus intense, et qui se serait exercée dans les domaines les plus divers de l'existence. Les spéculations en bourse et autres activités du même ordre, qui sont menées parfois bien sottement, auraient été exécutées avec une subtilité considérable.

Ceci d'un côté. Et de l'autre, on aurait cherché dans de vastes cercles à satisfaire au besoin de spirituel par le canal de la médiumnité. Intelligence matérielle d'une part, entrée en rapport avec le monde spirituel dans un état de conscience amoindrie d'autre part : voilà ce que voulaient obtenir les esprits des ténèbres. Ils voulaient avant tout mettre obstacle à une chose qui a dû cependant s'accomplir progressivement après leur chute en l'année 1879 : l'intervention véritable d'expériences spirituelles, de faits spirituels vécus dans les âmes humaines.

Des expériences spirituelles comme celles qui sont étudiées dans la Science spirituelle d'orientation anthroposophique eussent été impossibles si les esprits des ténèbres avaient remporté la victoire. Ils auraient gardé dans les hauteurs, dans les régions spirituelles, cette vie, ce souffle de l'esprit. C'est par la seule chute des esprits des ténèbres qu'a pu se répandre progressivement – et se répandra de plus en plus – à la place

de l'intelligence uniquement critique, matérielle, et de la médiumnité, l'expérience directe de l'esprit.

Ce n'est pas en vain que j'ai mentionné ici ces derniers temps : l'époque présente est, beaucoup plus qu'on ne croit, sous l'influence des esprits. Si matérialiste que soit notre temps, et en fait il voudrait l'être encore beaucoup plus qu'il ne l'est, en bien des lieux et plus qu'on ne le croit, les mondes spirituels se manifestent aux humains. Des influences spirituelles sont partout sensibles, bien que ce ne soit pas toujours dans le bon sens. Et bien des choses qui sont faites par les hommes – qui souvent éprouvent une sorte de pudeur vis-à-vis des influences spirituelles et qui ont honte d'en parler à autrui – bien des choses, telle ou telle création, se font parce qu'en rêve leur est apparue une vision sous une véritable influence spirituelle.

Vous pouvez demander à des poètes pourquoi ils sont devenus poètes. Une toute première expérience qu'ils vous raconteront sera souvent celle-ci : ils ont fait comme en rêve une expérience spirituelle, et c'est ce rêve qui a déposé en eux l'impulsion de la création poétique. Demandez aux gens pourquoi ils ont fondé un journal – je vous rapporte ici des faits –, ils ramènent cette fondation à des rêves, à ce que l'on appelle des rêves, mais qui n'est pas autre chose que la transmission de certaines impulsions spirituelles, venant des mondes spirituels.

Et dans bien d'autres domaines il y a beaucoup plus de ces choses, beaucoup plus qu'on ne pense ; seulement les gens n'en parlent pas parce qu'ils croient qu'en racontant à quelqu'un : j'ai fait ceci ou cela parce qu'un esprit m'est apparu en rêve, – ils se feront traiter d'imbécile. Ce qui est naturellement désagréable. C'est pourquoi on sait aujourd'hui si mal ce qui se passe en réalité parmi les humains.

Mais ces faits encore sporadiques en quelque sorte ne sont que l'avant-garde, aimerais-je dire, de quelque chose qui s'accentuera de plus en plus : le spirituel s'emparera des hommes, précisément parce qu'en 1879 Michaël a vaincu le dragon. Si une Science spirituelle est possible aujourd'hui, c'est aussi pour cette raison. Sinon, les vérités qu'elle enseigne seraient restées dans les mondes spirituels, elles n'auraient pas pu élire demeure dans les cerveaux humains, elles n'existeraient pas pour le monde physique.

Voici comment vous pouvez voir clairement quelles étaient les intentions des esprits des ténèbres dans les régions de l'esprit lors du combat qu'ils menèrent contre les partisans de Michaël dans les années 1840, 1850, 1860 et 1870. Depuis l'automne 1879, ils sont ici-bas, parmi les hommes. Mais ils n'ont pas obtenu ce qu'ils visaient : le spiritisme ne sera pas admis par tous les hommes ; et les humains ne deviendront pas intelligents – du point de vue matérialiste – au point de se dépasser eux-mêmes. Les vérités spirituelles prendront pied parmi les hommes.

Mais en revanche, les esprits des ténèbres sont parmi nous, ils sont présents. Il nous faut veiller afin de remarquer où ils se trouvent sur notre chemin, afin de concevoir où ils sont présents. Car la chose la plus dangereuse dans un proche avenir, ce sera d'être abandonné à leurs influences sans en avoir conscience. Leur réalité n'est pas modifiée du fait que l'homme les connaît ou ne les connaît pas.

Avant tout, il s'agira pour eux de créer la confusion, de faire dévier ce qui se répandra sur la terre en vue de rendre possible l'action juste des esprits de la lumière. J'ai déjà mentionné une de ces déviations, une des plus étranges. Je vous ai exposé que certes les corps humains se développeront de façon à ce que certaines réalités spirituelles y trouvent

place, mais que la mentalité matérialiste qui se répandra de plus en plus selon les indications des esprits des ténèbres, s'opposera à cette évolution par des moyens matériels.

Je vous ai expliqué que les esprits des ténèbres souffleront à leurs hôtes, aux hommes qu'ils habiteront, de découvrir un vaccin qui puisse dès la prime jeunesse, par la voie du corps, extirper la tendance à la spiritualité. On vaccine aujourd'hui contre telle ou telle maladie : à l'avenir, on vaccinera les enfants à l'aide d'un produit que l'on peut très bien composer, et qui empêchera les enfants de développer en eux les « folies » de la vie spirituelle – « folie » dans la perspective matérialiste, bien entendu.

La chose a déjà commencé – dans le domaine littéraire du moins, où elle est moins nocive. Des écrits de médecins très savants ont déjà paru qui traitent de la pathologie de différents génies. Conrad Ferdinand Meyer, Victor Scheffel, Nietzsche, Schopenhauer, Gœthe, on a essayé de les comprendre tout en faisant état de tel ou tel trait pathologique avéré. Et ce qui est le plus bouleversant dans ce domaine, c'est qu'on a aussi essayé de comprendre le Christ Jésus et les Évangiles en se plaçant au point de vue de la pathologie.

Il existe déjà deux livres qui ramènent la naissance du christianisme à l'activité au début de notre ère d'un être psychiquement et spirituellement anormal qui aurait vécu en Palestine sous le nom de Jésus, et qui aurait somme toute inoculé le christianisme aux humains en agissant par ses anomalies psychiques. Il existe donc deux livres consacrés à la pathologie du Christ.

Je le disais tout à l'heure, ce sont là d'innocents débuts littéraires. Mais tout cela vise à trouver pour finir le moyen de vacciner les corps afin que ne s'y développe pas la tendance

aux idées spirituelles, et que leur vie durant les hommes ne croient qu'à l'existence de la matière que perçoivent les sens.

Tout comme on vaccine contre la phtisie, on vaccinera contre la tendance à la spiritualité. Ceci à titre d'indication parmi beaucoup de choses qui apparaîtront dans un proche avenir et au-delà dans ce domaine, afin que la confusion se crée dans les forces qui, grâce à la victoire des esprits de la lumière, veulent descendre des mondes spirituels sur la terre.

Pour cela, il faut naturellement que les conceptions du monde, la manière de voir des hommes soient gagnées par la confusion, que leurs concepts, leurs représentations soient faussées. C'est là une situation grave vis-à-vis de laquelle on doit être très vigilant. Car il fait partie des arrière-plans les plus importants derrière les événements qui se préparent actuellement.

Je choisis à dessein mes mots avec précision. Je dis : « qui se préparent » et j'ai bien conscience que lorsque quelqu'un parle de préparation après que s'est accompli ce qui a eu lieu au cours des trois dernières années, il prononce un mot important. Car celui qui voit les choses en profondeur sait qu'il s'agit en effet de préparation. Seul un esprit superficiel peut croire que demain ou après-demain, ce qui n'est pas une guerre au sens d'autrefois sera terminé par une paix, comme les guerres l'étaient autrefois. Seul celui qui juge superficiellement des événements peut le croire. Sans doute beaucoup le croiront-ils quand extérieurement se produira quelque chose qui approchera ce que l'on s'imagine ; et l'on ne réfléchira pas à tout ce qui sommeille sous la surface.

Il est intéressant d'observer en grand, et aussi dans les détails, les décennies qui ont suivi les années 1840 du XIXe siècle. Nous en avons eu une caractéristique générale au cours de ces dernières semaines, et j'ai tenté aujourd'hui

encore d'en donner une jusqu'à un certain point. Quand précisément on considère des personnalités représentatives – et en ces personnalités se manifestent en effet les impulsions spirituelles dont la force sous-tend l'évolution, – on voit se confirmer dans les détails les connaissances d'ordre général qui s'éclairent pour l'esprit. Je donnerai de ce fait un exemple qui paraîtra minime, et auquel j'ai fait allusion l'année dernière.

Beaucoup de gens ont écrit un commentaire du « Faust » de Gœthe, beaucoup ont expliqué le « Faust ». L'un d'eux, Oswald Marbach, en a donné une explication en un certain sens profonde. On peut bien dire que les explications les moins profondes du « Faust » sont celles des historiens de la littérature, des universitaires dont c'est le métier de comprendre les choses, ce qui est souvent un obstacle pour les comprendre. Oswald Marbach, lui, qui en fait n'était pas historien de la littérature, a écrit de bonnes choses sur le « Faust » dans un livre intitulé « Le Faust de Gœthe, Ire et IIe parties, expliqué par Oswald Marbach ».

Il a fait à l'Université de Leipzig des cours sur le « Faust », et aussi des cours de mathématiques, de mécanique, de technologie. Et présentement, l'étude approfondie de sa mécanique et de sa technologie est un meilleur moyen d'aborder les mystères du monde que de s'en tenir à la science que cultivent à leur idée les historiens ou les historiens de la littérature. Mais Oswald Marbach précisément nous offre un phénomène très étrange.

C'est dans les années 1840 qu'il a parlé du « Faust » de Gœthe ; mais il a cessé de le faire à la fin de cette décennie, et il n'y est plus revenu dans les décennies suivantes. À la fin des années 1870 seulement il a repris ses conférences sur le « Faust ». Entre temps, il n'a parlé que de mathématiques, de

mécanique et de technologie ; il s’est donc consacré aux sciences dans le cadre desquelles on avait à l’époque la meilleure occasion de cultiver la perspicacité, l’esprit critique. Ce qu’il dit dans l’avant-propos à ses explications du « Faust » est très intéressant :

« Il y a 30 ou 40 ans déjà, j’ai fait à l’Université de Leipzig des cours sur le “Faust” de Gœthe » – le livre est paru en 1881 – « et c’est récemment seulement (1875) que j’ai repris et poursuivi ce cours. Pourquoi cette longue interruption ? Bien des causes s’entremêlent ici, extérieures et intérieures, objectives et subjectives.

Je vieillissais et la jeunesse universitaire aussi : chaque nouveau semestre amenait une génération plus morose » – les gens devenaient plus intelligents, mais pour celui qui observait les choses en profondeur, ils étaient plus moroses ! – « le libre intérêt de l’esprit pour lui-même s’amenuisait toujours plus, le temps vint où l’utile prit une plus grande valeur que le beau. Depuis 30 ans, obéissant « plus à la nécessité qu’à l’impulsion intérieure », j’ai laissé de côté la philosophie et la poésie, et j’ai enseigné les mathématiques, la physique, la technologie. »

Ceci se passait donc à l’époque de la perspicacité matérialiste. Une phrase de cet avant-propos est extrêmement intéressante. Car elle fait clairement allusion à ce qui importe à cette époque. Cette phrase signifie que dans sa conscience, Oswald Marbach pensait qu’il faisait toujours ce qu’il voulait, soit qu’il ait dans le passé commenté le « Faust » ou qu’il ait enseigné la technologie.

Mais maintenant, revenu au « Faust » et le commentant à nouveau, il s’avoue qu’en pensant ainsi, il était victime d’une illusion, et qu’il avait seulement obéi à l’esprit du temps. Si seulement beaucoup de gens pouvaient de même se rendre compte combien ils vivent dans l’illusion ! Car tisser un réseau

d'illusions autour des hommes, en quadriller leurs cerveaux et leurs cœurs, fut toujours l'idéal des esprits des ténèbres avant 1879, et l'est surtout depuis 1879, où ces esprits cheminent maintenant parmi nous, dans le domaine humain.

Une autre chose est intéressante lorsqu'on étudie un tel homme, qui représente en quelque sorte l'action du ciel sur la terre. Il dit – et cela correspond aussi à l'histoire – que lorsqu'il expliquait le « Faust » durant les années 1840, il a surtout parlé de la première partie ; la seconde ne rencontrait pas d'intérêt. Mais lorsqu'après la victoire de Michaël sur le dragon, disons-nous, il a repris son cours sur le « Faust », il a essayé d'expliquer surtout la seconde partie. L'époque de la perspicacité et de l'esprit critique n'était en vérité pas faite pour comprendre la deuxième partie du « Faust ».

Car elle est un des testaments les plus remarquables du gœthéanisme, et aujourd'hui encore bien mal compris sous de nombreux rapports. C'est d'ailleurs vraiment difficile de la comprendre. Car les humains vivent dans un milieu qui n'est en réalité présenté nulle part avec autant d'humour, avec autant d'ironie que dans le second « Faust ». Ils vivent aujourd'hui dans un milieu qui s'est peu à peu développé depuis le XVIe siècle, et pour eux les grandes, les magnifiques conquêtes de notre temps, celles qui suscitent leur ravissement, c'est ce qui s'est développé depuis le XVIe siècle.

Gœthe, dont l'âme ne vivait pas seulement dans son temps, mais pouvait aussi se transporter au XXe siècle, a écrit son « Faust », pour le XXe, pour le XXIe siècle, pour les siècles qui viendront ensuite. On le comprendra plus tard. Mais il fallait pour cela qu'il dissimule bien des secrets sous le manteau d'un tableau ironique, humoristique de grand style de l'évolution depuis le XVIe siècle. Ne voyons-nous pas Gœthe présenter à Faust cette évolution engagée au XVIe siècle, qui est

aujourd'hui si admirée, et dont les peuples civilisés vivent, comme une machination de Méphisto ?

Car bien plus encore que l'affaire de l'argent fantôme qui est aussi une création de Méphisto, Gœthe présente comme l'œuvre du même Méphisto tout le glorieux acquis qui a été développé depuis le XVIe siècle. L'humanité verra les créations apparues depuis le XVIe siècle présentées avec une grandiose ironie dans les parties du second « Faust » où Méphisto, qui, en face du héros aspirant à la spiritualité représente les esprits des ténèbres, invente en fait tout ce à quoi l'humanité moderne est attachée et le sera de plus en plus, surtout au XXe siècle.

Bien des choses qui peuvent aider à la vigilance se trouvent secrètement insérées dans ce second « Faust ». Et c'est un symptôme profondément significatif que cette tendance à parler de ce second « Faust », de longues années après n'avoir parlé que du premier précisément après la victoire remportée par Michaël sur le dragon, de la part d'un homme qui en travaillant la physique, la mécanique, les mathématiques, la technologie, a ouvert l'oreille aux secrets de son époque.

Au cours de l'année précédente, nous avons vu en particulier comment la Science spirituelle conduit pas à pas le lecteur à animer, à approfondir ce que Gœthe n'a pu exprimer qu'en images dans le second « Faust ». Bien entendu, la Science spirituelle ne peut être déduite de l'œuvre de Gœthe. Mais quand on a la Science spirituelle, on dispose de la lumière qui permet d'éclairer les grandioses images du second « Faust » et aussi les richesses des « Carnets de route de Wilhelm Meister ».

Nous parlons ici d'un courant qui, sous l'influence des esprits progressistes de la lumière, doit gagner de plus en plus

de terrain en face des efforts faits par les esprits des ténèbres, et qui en gagnera certes, si les humains sont suffisamment vigilants. Ces trois années sont comme une invitation à la vigilance, bien que le nombre des âmes capables d'entendre comme il convient cet appel ne soit pas encore suffisant. Car on a pu observer en tous lieux l'action du courant adverse.

C'est précisément quand apparaît la possibilité d'une vie spirituelle que les esprits des obstacles sont particulièrement à l'œuvre. Nous avons vécu bien des faits caractéristiques, nous en vivrons d'autres. Mais formuler ces choses aujourd'hui, et ne serait-ce que par allusions, provoque toujours une série de malentendus. L'atmosphère spirituelle dans laquelle vit l'humanité est tellement imprégnée de la volonté de créer des malentendus qu'à peine prononcés, les mots sont interprétés dans un autre sens que celui qu'on leur donnait. Il faut bien se servir des mots qui évoquent telle ou telle chose.

Aujourd'hui, tant de gens émettent des jugements inspirés par les passions nationales que lorsqu'on doit caractériser le citoyen de tel ou tel peuple en tant qu'être humain et tel qu'il vit sur la terre, ses compatriotes vous en veulent, bien que l'appréciation émise sur des hommes qui, par exemple, participent aux événements actuels, et le jugement énoncé sur un peuple n'aient rien à voir l'un avec l'autre. Car croire que les misères de notre temps reposent sur les éléments dont on parle aujourd'hui, est particulièrement nuisible, parce que cela n'est pas sensé. Les véritables causes sont beaucoup plus profondes et tout d'abord elles ont en fait sous certains aspects – je le souligne : sous certains aspects – peu de choses à voir avec les aspirations nationales.

Ces aspirations nationales sont seulement utilisées par certaines puissances, mais de celles dont la majorité de l'humanité ne veut rien savoir, par besoin de rester

superficielle. Il faudra attendre encore un certain temps jusqu'à ce que l'objectivité règne dans ce domaine. Aujourd'hui, il est commode à une grande partie de l'humanité de trouver grandes et complètes les idées élaborées dans une tête qui ne contient rien de plus que celle d'un maître d'école lâché sur les élèves tout de suite après l'examen – ici c'est sur l'humanité qu'il est lâché.

Il n'était pas nécessaire que surviennent ces temps terribles – je l'ai déjà dit souvent – pour se former un jugement objectif du point de vue de la Science spirituelle sur Woodrow Wilson. Car dès 1913, dans des conférences faites à Helsingfors {18}, j'ai souligné son attitude de maître d'école universel, j'ai montré à quelles platitudes est puisé ce qui vient de cet homme. Je n'ai vraiment pas eu besoin d'attendre ces récentes années pour me faire une opinion sur son compte.

Mais à l'époque, énoncer un pareil jugement vous faisait passer pour un esprit peu moderne ; c'était le temps encore où les rédactions de type scolaire de Woodrow Wilson sur la liberté, sur la civilisation, sur la littérature étaient traduites dans les langues européennes. Et le temps ne viendra pas de longtemps où l'on aura honte de prendre au sérieux la politique de magister de Woodrow Wilson.

Partout sont à l'œuvre les puissances, les esprits des ténèbres qui obnubilent les âmes humaines. Lorsque l'humanité s'éveillant, elle sortira de la sphère de brume dans laquelle elle dort actuellement, elle ne comprendra pas comment il a été possible de se laisser tenir en lisière par un Woodrow Wilson et par sa sagesse sans en avoir honte ! Le réveil ne viendra que lorsqu'on commencera à ressentir de la confusion en pensant à ce qui est possible aujourd'hui.

Il est difficile à notre époque de dire ce qui est inspiré par la vérité, car ce n'est que trop opposé à ce que les gens se

laissent inoculer. Et il est difficile de se former un jugement libre, indépendant, dans cette atmosphère créée non seulement durant les trois dernières années, mais par tout ce que j'ai appelé dans les conférences de Vienne un carcinome social, le cancer social. En face de tels faits, il est nécessaire de rester profondément sérieux et de ne pas les apprécier selon les concepts et les idées que l'on était accoutumé d'utiliser comme critères jusqu'au XXe siècle.

Il faudra en venir à admettre que le temps présent démontre l'insuffisance et même l'impossibilité des représentations auxquelles l'humanité s'est habituée et que c'est un non-sens historique de fonder ses jugements sur ce qui a précisément amené les événements présents, et dont ces événements démontrent la non-valeur. Croit-on qu'on corrigera les choses en appliquant les principes qui les ont engendrées ? Ce serait s'abuser grandement.

L'humanité avait un acquis venu du passé, une certaine somme de conquêtes enrichissant la civilisation. Cet acquis va maintenant s'épuiser, et l'on peut voir journellement qu'il s'épuise sans être renouvelé. Combien rare est encore le sens qui permet de comprendre ces choses dans toute leur gravité !

Beaucoup de gens pensent aujourd'hui encore tout à fait comme ils ont pensé en 1913. Ils croient que l'intelligence dont ils ont fait usage à ce moment suffira à régler les problèmes de l'année 1917, sans s'ouvrir assez à la réalité pour voir que cette intelligence a provoqué ce qui se passe en 1917, et qu'elle ne peut en même temps y remédier.

Ce qui est bon pour le présent, c'est de réfléchir profondément à ce qui s'est passé depuis la chute des esprits des ténèbres, depuis qu'ils cheminent parmi nous, – et de comprendre le mieux possible ce qui s'est manifesté dans les années 1880 et 1890 et dans les deux premières décennies du

XXe siècle. Car les humains jugent de ces choses dans la plus grande confusion.

On ne se fait en particulier aucune représentation juste de la différence fondamentale entre le sentiment, la sensibilité des humains avant et après 1879. Ici, approfondir la connaissance du second « Faust » peut être d'une grande aide ; ce texte, les contemporains de Gœthe ne pouvaient pas le comprendre, parce qu'il est une critique de ce que Gœthe ressentait comme étant la substance du XXe siècle. C'est un symptôme caractéristique qu'un homme comme Oswald Marbach n'ait été amené à étudier le second « Faust » qu'après la chute des esprits des ténèbres.

C'est en s'appuyant sur de telles connaissances, sur de telles impulsions, que l'on peut s'élever jusqu'aux besoins réels de notre époque. Car beaucoup de choses qui étaient en germe avant 1879 n'ont pas trouvé de réalisation. Ceci est en rapport avec une question importante qui devrait projeter aujourd'hui son ombre sur toute âme, et que je formulerai ainsi :

Les humains ont réussi à amener les événements que nous subissons présentement. Il s'agit, non seulement de les comprendre, mais de voir comment en sortir. Aussi longtemps que la volonté sera trop faible pour approfondir les véritables impulsions qui ont conduit à l'époque présente, l'intelligence pratique ne parviendra pas à comprendre ces choses. Il ne faut pas croire qu'il n'y ait pas suffisamment d'hommes capables de comprendre la situation.

Mais on ne veut pas les écouter, on ne veut pas non plus prêter l'oreille au gœthéanisme, qui faisait déjà entendre la voix du XXe siècle. Cette voix, on ne pourra bien l'entendre que quand on aura compris dans la gravité, dans la dignité, l'événement important que fut la chute des esprits des ténèbres en 1879. Si l'on veut comprendre le présent, il faut

comprendre le cheminement spirituel de l'humanité.

C'est pourquoi j'ai cité Oswald Marbach, dont je vous ai décrit dès l'année dernière le regard rétrospectif et l'esprit prophétique, en vous citant un poème qu'il a dédié à l'âme de Gœthe le jour anniversaire de celui où cette âme s'est liée à un milieu qui avait à l'époque un contenu différent de celui qu'il a aujourd'hui : à ces communautés que l'on appelle franc-maçonnes – ou autres qualificatifs analogues et qui avaient au XVIII[e] siècle un sens différent d'aujourd'hui. De son point de vue, Gœthe a perçu bien des impulsions cachées qui passent, et que les humains, parce qu'ils sont superficiels, ne peuvent que négliger. Au jour anniversaire dont je parle, Oswald Marbach rappela par ces vers comment Gœthe avait trouvé l'accès du monde spirituel :

À *toi, ô frère, ô père, maître,*
À *toi, auquel en signe aujourd'hui*
D'un fidèle amour dans la communauté des esprits libres,
Cent ans après, nous tendons des mains fermement unies –
Le plus grand des esprits, le plus libre des hommes libres
Vers lequel nous aspirons à nous élever pour l'égaler ;
À *toi nous nous consacrons, nous consacrons nos fils,*
Afin que l'achèvement couronne un jour notre édifice !

Comme nous, tu cherchais ; mais ton effort
Vers la connaissance de soi, qui mène à la sagesse,
Fut constamment animé d'une vie profondément saine,
De la force du créateur, qui passe aux actes,
Aux œuvres s'élevant vers la lumière,
Autour desquelles brille, éternel, l'éclat de la beauté.

Comme Israël, tu luttas avec Dieu,
Et triomphant, tu t'es vaincu toi-même !

Ce qui dans le secret à toi nous unit,
Ne sera point trahi d'un mot au profane ;
Mais qu'au peuple entier ce soit révélé
Par les œuvres inlassables d'un pur amour,
Par la claire lumière qui en l'esprit allume l'esprit,
Par les semis toujours verts de la vie éternelle.
Devant nous va, ô maître ! Là où tu es passé,
Un désir nostalgique nous entraîne à ta suite.

Une telle attitude intérieure doit ouvrir les « portes de l'accomplissement » ! {19}.

QUATORZIÈME CONFÉRENCE

28 octobre 1911

Des considérations qui ont été traitées ici, nous avons pu retenir les phénomènes importants qui se sont déroulés au XIXe siècle, derrière les décors de l'histoire en quelque sorte. Il est dans la nature des choses que si l'on ne veut pas décrire très abstraitement bien des faits du monde spirituel que l'on désire communiquer, il faut caractériser l'image-reflet qui s'en offre ici dans le monde physique, car les choses qui arrivent ici-bas sont précisément le reflet de ce qui se passe dans le domaine spirituel.

J'aimerais tout d'abord attirer encore votre attention sur l'élément important qui, en réalité, est à l'arrière-plan de tous les faits. Nous savons qu'en 1413 environ, donc au XVe siècle, s'est fait le passage de la quatrième à la cinquième période de civilisation postatlantéenne. À tous les caractères que nous avons dégagés, ajoutons encore ceci : la direction des affaires terrestres à partir des mondes spirituels s'est faite de telle sorte que prirent part à cette direction, dans l'essentiel, des entités de la hiérarchie des archanges – vous trouvez dans le petit livre « La Direction spirituelle de l'homme et de l'humanité »{20} quelques indications plus précises sur ce fait – je dis : dans l'essentiel.

Car représentez-vous intensément ceci : des anges se livrent à leur activité dans les mondes spirituels. De ce fait, il se passe bien des choses sur la terre, à savoir ce que nous appelons l'histoire terrestre, la vie humaine durant la quatrième période de civilisation postatlantéenne. Les entités angéliques, les êtres de la hiérarchie des anges sont au service

d'entités supérieures, celles de la hiérarchie des archanges ; mais elles les servent de façon telle que les relations entre les archanges et les anges restent en quelque sorte une affaire suprasensible, purement spirituelle, qui ne fait qu'effleurer les humains.

Lorsque s'ouvre la cinquième période postatlantéenne, les choses changent, parce que les entités de la hiérarchie des anges deviennent en quelque sorte plus autonomes. Au cours de la quatrième période, les humains sont conduits plus directement par les archanges ; au cours de la cinquième – donc la nôtre et jusqu'au 4e millénaire – les hommes seront directement conduits par les anges. On ne peut plus dire maintenant : la relation des anges avec les archanges est de nature uniquement suprasensible. Tel est le fait, exprimé en données spirituelles.

On peut aussi le formuler en données plus matérielles, car la matière est toujours un reflet du spirituel. Si nous recherchons par quelle voie les archanges et les anges ont en commun guidé les hommes durant la quatrième période post-atlantéenne, nous dirons : cela se faisait par la voie du sang. C'est par cet intermédiaire qu'était édifiée la structure sociale, qui se rattachait aux liens du sang, à la consanguinité. En quelque sorte, la demeure des archanges ainsi que des anges, c'était le sang. Car le sang n'est pas seulement ce que le chimiste trouve par analyse, il est aussi la demeure d'entités suprasensibles.

Si nous parlons donc de cette quatrième période post-atlantéenne, nous dirons que le sang était le séjour des archanges et des anges. Mais ceci se modifie à la cinquième période postatlantéenne, de telle sorte que les anges ont un plus grand pouvoir sur le sang – je parle maintenant des anges

de la lumière, des anges normaux – et que les archanges agissent davantage dans le système nerveux.

En utilisant une ancienne terminologie, je pourrais dire aussi bien : à la cinquième période postatlantéenne, les archanges agissent davantage dans le cerveau, les anges dans le cœur. Physiologiquement parlant, dans le sens de la science actuelle, il faudrait dire : les anges agissent plutôt dans le sang, les archanges davantage dans le système nerveux. – Comme vous le voyez, les hommes ont passé par une grande transformation dont on peut suivre le cheminement jusque dans leur structure matérielle.

Ce que l'homme fait ici-bas sur terre, ce qu'il accomplit, est en rapport avec ce qui agit ainsi en lui. On se représente souvent – et pas toujours correctement – les anges et les archanges présents quelque part dans des hauteurs inaccessibles. Si l'on envisageait comme lieu la vie nerveuse de l'homme dans son ensemble, et d'autre part la vie du sang dans son ensemble, et en outre ce qui s'y rattache dans les mondes suprasensibles entre la mort et une nouvelle naissance, on trouverait les domaines d'activité des archanges et des anges.

Au XVᵉ siècle se place une césure particulière dans l'évolution de la Terre, et de ce fait dans l'évolution du monde spirituel qui lui est liée. On peut caractériser ce qui s'est passé là de la façon suivante : à cette époque, au XVᵉ siècle, la force d'attraction de la Terre pour les archanges, pour les archanges légitimes, qui recherchaient comment passer du sang dans le système nerveux, fut à son maximum. Lorsque donc nous remontons du XIVᵉ aux XIIIᵉ, XIIᵉ, XIᵉ siècles, nous constatons que le pouvoir d'attraction de la Terre s'affaiblit – ultérieurement, ce pouvoir s'affaiblira à nouveau.

On pourrait s'exprimer ainsi : les archanges ont dû, sous la

direction d'esprits supérieurs, aimer l'existence terrestre plus intensément durant ce XV[e] siècle. Et si absurdes que paraissent ces choses à plus d'un homme dont la pensée est matérialiste et tout d'une pièce, il est pourtant vrai que ce qui se passe sur terre est lié à cette situation. D'où vient que précisément à cette époque, l'Amérique fut redécouverte, et que les humains commencèrent à étendre leur empire sur toute la Terre ? – C'est qu'à cette époque les archanges étaient intensément attirés par la Terre.

Pour cette raison, ils dirigèrent en partie le sang, en partie le système nerveux, de façon telle que l'homme commença à prendre possession de toute la Terre, à partir des centres de civilisation. Il faut considérer de tels événements dans leurs rapports avec la réalité spirituelle, sinon on ne les comprend pas. Certes, au penseur matérialiste sans nuances, il semble étrange d'entendre dire : les humains ont découvert l'Amérique, et tout s'est passé dans ce qu'on appelle l'histoire comme vous pouvez le lire, parce que le pouvoir d'attraction de la Terre sur les archanges fut, durant ce temps, à son maximum dans le cadre de certaines limites.

C'est à ce moment que les archanges prirent en mains l'éducation des anges, qui devait les amener à prendre possession du sang, tandis que les archanges devaient trouver un passage vers le système nerveux. Au début des années 1840, certains anges retardés firent une tentative pour ne plus résider ou gouverner dans le sang, mais pour prendre dans le système nerveux la place des archanges.

Nous pouvons donc dire que dans ces années 40 du XIX[e] siècle, un combat important, qui se déroula comme je l'ai déjà décrit, se livra – si nous envisageons son reflet ici-bas dans la matière – entre le sang et le système nerveux humains. Les anges des ténèbres furent repoussés hors du

système nerveux et rejetés vers le sang, où ils s'agitent, comme je l'ai déjà décrit.

C'est parce qu'ils s'activent dans le sang humain, que se produit tout ce que j'ai caractérisé comme étant l'action des anges retardés ici, sur terre. C'est aussi pour cette raison que s'est produit ce développement de l'intelligence dont j'ai parlé. Bien entendu, tout cela s'effectue lentement et progressivement, et l'on peut dire que l'année 1841 représente la césure vraiment marquante ; cependant le XIXe siècle tout entier est déjà infesté par tout cela.

Une évolution s'engage ainsi généralement qui est d'une très grande portée. Au cours de ces conférences, j'ai déjà attiré votre attention sur un fait important : les femmes ne seront fécondes que jusqu'au 7e millénaire ; ensuite, la reproduction ici-bas ne pourra plus avoir lieu. Si les choses se déroulaient conformément à l'action des anges vivant normalement dans le sang, la génération, la reproduction humaines ne dureraient même que jusqu'au 6e millénaire.

La possibilité d'une reproduction physique sur la Terre ne subsisterait que jusqu'à la sixième civilisation postatlantéenne ; conformément à la sagesse de la lumière, cette impulsion présidant à la reproduction n'irait pas au-delà. Cependant, elle se prolongera jusqu'au 7e millénaire, peut-être encore au-delà. D'où cela viendra-t-il ? Du fait que les régents de la reproduction, les puissances qui sont à la source de cette impulsion, seront les anges rejetés sur terre.

C'est une chose extrêmement importante. Au cours de la 6e période postatlantéenne, la fécondité humaine tarira peu à peu sous l'impulsion des puissances de lumière. Et les puissances ténébreuses devront intervenir pour que la chose se prolonge encore un peu. Nous savons que cette 6e période postatlantéenne a son germe dans l'Est de l'Europe. C'est là

que se développeront de fortes tendances à ne pas faire durer la reproduction humaine, la reproduction physique, au-delà de la 6e période, mais au contraire à faire accéder ensuite la Terre à une forme d'existence plus spirituelle, plus psychique. Et c'est d'Amérique qu'émaneront les autres impulsions agissant dans la 7e période postatlantéenne, les impulsions des anges de la reproduction rejetés sur terre.

Songez combien les choses sont complexes. C'est ce que l'on ne peut voir – il me faut constamment le souligner – qu'en observant directement les mondes spirituels. Echafauder une théorie quelconque ne conduit généralement qu'à l'erreur. On ne suit alors qu'une ligne unique, et l'on en vient éventuellement à affirmer qu'à la 6e civilisation postatlantéenne précisément, la vie des forces de génération s'éteindra.

Seule, la véritable investigation spirituelle donne la possibilité d'observer différents courants qui agissent conjointement, pour rétablir l'ensemble. Il faut faire appel à beaucoup de choses lorsqu'on veut discerner des connaissances confluant de façon aussi significative que celles dont je viens de parler.

L'homme vous apparaîtra comme un être très complexe si vous considérez que maintenant, dans la cinquième période postatlantéens, les archanges et les anges agissent par l'intermédiaire de son système nerveux et de son sang, mais aussi les esprits qui leur sont opposés, les esprits anormaux. C'est là que sont ancrées les forces qui agissent conjointement, en s'opposant aussi les unes aux autres, et là nous voyons ce qui se passe en réalité. Lorsqu'on observe les faits extérieurs dans la vie, on voit en quelque sorte seulement les ondes de surface, et non les forces qui les font affluer.

Nous pouvons mentionner encore un signe par lequel il

apparaît que les esprits des ténèbres, précipités sur terre depuis 1879, ont déjà auparavant tenté d'agir à partir du monde spirituel, et agissent maintenant à partir du domaine humain. Rappelez-vous une chose que j'ai déjà exposée au cours de cette étude : dans son ensemble, l'humanité rajeunit.

Lorsqu'on remonte jusqu'à l'ancienne Inde, on constate que les hommes restaient jeunes, c'est-à-dire capables d'évoluer corporellement, jusqu'à un âge extrêmement avancé ; puis, à l'époque perse, moins longtemps, dans l'ancienne Chaldée et en Egypte encore moins longtemps ; à l'époque gréco-latine ils ne restaient évoluables que jusqu'à la tranche d'âge de 28 à 35 ans.

Maintenant ils sont plus jeunes encore : comme je vous l'ai exposé, ils ne peuvent évoluer que jusqu'à 27 ans. Ensuite viendra le temps où ils ne resteront évoluables que jusqu'à la 26e année, et ainsi de suite. Rappelez-vous, je l'ai mentionné, qu'une personnalité qui est aujourd'hui au centre de bien des choses, ne peut précisément être comprise que si l'on voit que la 27e année joue dans sa vie un rôle particulier : Lloyd George. Car il est toujours d'une grande importance que la vie de l'âme et la vie extérieure du corps aillent de pair.

Ce fait d'une possibilité pour les humains de rester évoluables jusque dans la deuxième décennie de la vie constitue une base importante pour l'action commune des anges et des archanges. Car les esprits normaux, les esprits de la lumière, voudraient diriger d'une manière déterminée l'évolution de l'humanité, et de la façon suivante : cette possibilité d'évoluer que l'homme garde jusque dans la deuxième décennie de sa vie, ils voudraient lui conserver sa nature intime, afin qu'elle n'engendre autant que possible aucune agitation ; puis, à 28 ans, entre 28 et 35 ans, se manifesterait ce qui s'est accompli en silence dans l'être

intérieur.

Comprenez bien cela : ce qui se développe dans le sang jusqu'à la 28e année doit, à partir de ce moment, pénétrer davantage dans la conscience individuelle, doit être confié au sang dans la conscience. Les desseins des esprits normaux, des esprits de la lumière, prévoient en quelque sorte que l'homme cultive la vie de son âme dans le silence intérieur, modestement, avec désintéressement ; cette vie de l'âme ne doit se manifester qu'ensuite ; après la 28e année, l'homme doit en quelque sorte laisser derrière lui les années d'apprentissage pour entrer dans les années « de route », puis dans celles qui lui apporteront la « maîtrise ».

C'est contre cela que se dressent les esprits rejetés, les esprits des ténèbres. Ils veulent exercer une influence qui amène l'homme, non pas à évoluer après vingt ans dans l'intimité de son être intérieur, mais déjà à cet âge à intervenir dans la vie par son intellectualité extérieure, par l'activité extérieure, par ce qui est le fait de la « maîtrise ».

Ainsi vous avez un phénomène social directement rapporté à son origine spirituelle. Un combat se livre parmi nous, un combat important : les esprits de la lumière désirent que nous mûrissions de façon à entrer dans la vie publique, à devenir actifs après la 28e année seulement. Les esprits des ténèbres voudraient que ce terme soit avancé, ils voudraient pousser l'être humain à entrer dans la vie publique avant la 28e année. Toutes les forces qui jouent dans notre vie sociale, et qui reflètent ces faits, en sont la conséquence ; quand par exemple il est demandé d'avancer l'âge de la majorité politique. Voilà quelle est l'origine de tels faits.

Certes, savoir ces choses n'est pas agréable pour l'homme moderne. Car on peut très bien en déduire combien est grande l'agitation des esprits des ténèbres dans la vie publique. De ce

que je viens maintenant d'exposer, beaucoup de choses étaient autrefois, par instinct, par instinct atavique, connues des hommes. Ce n'est plus le cas. Et les humains devront se décider à apprendre vraiment consciemment ce qui était autrefois instinctivement su, ce que les anciens Mystères aussi laissaient transpirer parmi les hommes, à savoir que les principes spirituels devaient avoir part à la forme des structures sociales, et qu'il fallait vraiment songer à ne plus vouloir organiser le monde à l'aveuglette, sous l'empire de l'affectivité.

Car c'est parce que les hommes dorment vis-à-vis des phénomènes spirituels que les esprits des ténèbres obtiennent le plus facilement ce qu'ils veulent. Ce sommeil leur permet de mettre la main sur ce qui leur échappe quand l'être humain se relie consciemment aux impulsions spirituelles agissant dans l'évolution.

Bien des éléments de mensonge sont présents aujourd'hui dans le monde pour bercer les hommes d'illusions, pour les endormir, afin qu'ils ne voient pas la réalité, afin qu'ils soient détournés d'elle, afin que les esprits des ténèbres aient le champ libre vis-à-vis des humains. Dès lors que l'on abuse ceux-ci, ils sont détournés de tout ce qu'ils pourraient et devraient réellement percevoir à l'état de veille pour que l'évolution suive un déroulement fécond. Nous vivons maintenant à l'époque où les hommes doivent prendre eux-mêmes leurs affaires en mains.

Une grave nécessité s'impose ici : il faut que l'on discerne certaines choses, ce qui ne peut se faire que si l'on connaît les forces spirituelles. On peut dire qu'au XIXe siècle il s'est produit tout ce par quoi les humains peuvent être détournés de la vérité. Songez seulement à ce que signifie l'intervention très profonde dans l'évolution de l'humanité, et jusque sous la

forme la plus populaire, des idées darwinistes, souvent caractérisées ici, dans la période précisément la plus importante du XIXe siècle. Les vues que développent les humains dans ce domaine sont souvent étranges.

On trouve par exemple dans le célèbre livre de Fritz Mauthner, dans son « Philosophisches Wörterbuch » {21}, cette phrase intéressante : ce qui est important, ce n'est pas la manière dont Darwin a passé outre à la téléologie, c'est-à-dire la théorie des fins, c'est qu'il l'ait fait. – Mauthner est assez intelligent pour savoir que Darwin n'a que très mal réfuté la présence des puissances spirituelles, et c'est pourquoi il souligne que l'important est qu'il l'ait réfutée et non pas comment il l'a fait. En d'autres termes, Mauthner veut dire ceci : il a été très fécond de représenter une fois la marche de l'évolution organique comme si les buts prévus par quelques entités spirituelles ne s'y trouvaient pas inscrits, comme si ces entités n'y étaient pas présentes.

Mais pour celui qui voit les choses en profondeur, elles se présentent ainsi : quand vous voyez un attelage, un fiacre, et devant un cheval, c'est que le cheval tire le fiacre. Vous direz pourtant : le cocher est assis sur le siège et guide le cheval. – Mais si vous ne regardez pas le cocher, vous pouvez étudier minutieusement ce qui se passe dans le cheval, pour qu'il puisse tirer le fiacre ; vous pouvez décrire dans tous les détails comment le cheval procède pour tirer le fiacre, si vous faites abstraction des intentions du cocher, que le cheval réalise.

C'est là-dessus que repose la théorie de Darwin : on fait abstraction du cocher. Et l'on affirme que c'est une superstition de croire que le cocher guide le cheval : le cheval tire la voiture, c'est ce que chacun peut voir, puisqu'il est attelé devant. – La théorie de Darwin est construite tout à fait sur ce modèle. En raison de ce caractère fragmentaire, elle a

naturellement amené au jour des vérités valables, des vérités de première importance. Mais elle a pour cette raison obscurci le regard qui pourrait englober l'ensemble des faits.

Et d'innombrables données scientifiques acquises par l'expérience souffrent aujourd'hui du fait que, on peut le dire, on ne voit pas le cocher. On parle de cause et d'effet, on cherche la cause qui fait marcher la voiture dans le cheval, et on considère cette manière de voir comme un grand progrès. On ne remarque pas que de telles confusions entre le cheval et le cocher, de telles « théories du cheval » – pardonnez l'expression un peu dure – se rencontrent partout dans la science d'aujourd'hui.

Mais on ne peut pas en démontrer l'inexactitude, car il n'est pas faux de dire que le cheval tire la voiture. C'est tout à fait exact, mais ce n'est pas de vérité et d'erreur qu'il s'agit au sens extérieur des termes. C'est pourquoi les penseurs matérialistes peuvent toujours réfuter ce que dit le penseur spiritualiste qui sait, qu'en outre, il y a un cocher.

Voilà qui vous montre où conduirait une intelligence qui ne serait que critique, aiguë, perspicace comme celle dont les esprits des ténèbres veulent doter les hommes. La chose ne vise pas à être juste, elle vise encore moins à être complète, elle vise à se conformer au modèle selon lequel c'est le cheval qui tire la voiture. La logique peut très bien s'émanciper de la réalité. On peut être très logique et en même temps très étranger à la réalité.

Lorsqu'il est question de l'évolution humaine, une autre chose encore doit être considérée : les esprits des ténèbres ont pouvoir essentiellement sur l'intelligence, sur l'intellectualité. Ils ont prise sur elle, mais non pas sur l'affectivité, ni sur la volonté, et surtout pas sur les impulsions volontaires. J'aborde ici une loi très profonde et très importante de la réalité.

Nous avons vécu – vous avez tous, avec des différences, atteint un âge qui nous permet de parler de plusieurs décennies, tout au moins de deux ou trois décennies que nous avons vécues en commun – nous avons connu dans les décennies qui ont précédé notre temps les aspirations sociales les plus diverses, portées pour une grande part par la presse, en partie aussi par les livres, mais très peu par un savoir véritable, par les faits. Nous avons vu apparaître dans la vie sociale et politique des structures étranges, de celles qui se sont établies en Europe et en Amérique au cours des dernières décennies.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que dans tout ce qui se passe là vivent des pensées datant de la fin du XIXe et du début du XXe siècle, mais non pas les réactions affectives, non pas les impulsions volontaires. Voilà qui est très étrange. On ne parvient à cette constatation que par des investigations vraiment consciencieuses et honnêtes dans le monde spirituel.

Les hommes qui sont descendus du monde spirituel pour s'incarner dans des corps humains durant les années 1840, et qui sont maintenant à nouveau dans les hauteurs, savent cela ; ils savent dans la perspective de l'autre monde qu'en fait, ici-bas sur la Terre, au cours des dernières décennies, les intelligences, les intellects qui étaient en quelque sorte mûrs, ont dominé – mais que les impulsions volontaires étaient encore les mêmes que durant les années 1840.

Car la volonté chemine en effet au long de l'évolution humaine sensiblement plus lentement que les pensées. Je vous prie de bien saisir cette très importante vérité : la volonté évolue beaucoup plus lentement que les pensées. Si bien que, par exemple, chez les hommes qui ont adopté plutôt les habitudes collectives, qui précisément dans les années 1840 n'étaient ni des rebelles, ni des révolutionnaires, ceux qui se

sont soumis aux habitudes générales, aux coutumes patriarcales et bourgeoises des années 1830 et 1840, ces habitudes se sont maintenues au cours des décennies dont je parle. Mais les pensées, elles, ont fait du chemin. C'est ainsi que constamment, des décalages se produisent dans l'évolution entre la vie des pensées et la vie de la volonté, décalages qui apparaissent non pas dans tous les domaines de la vie, mais au moins dans certaines sphères.

Une chose toutefois est devenue possible en ce XIXe siècle, qui ne l'était pas dans les siècles passés. Les historiens extérieurs peuvent certes s'élever, là, contre – ce n'est pas là un comportement sensé. Voici ce que je veux dire : jamais durant les époques historiques de l'évolution humaine dont on peut suivre le cours, l'intellect, l'acuité des pensées ne sont intervenus positivement dans la vie.

Remontez aux rébellions d'esclaves de l'histoire romaine : ce qui soulevait les rebelles, c'étaient dans l'essentiel des rancunes, des impulsions volontaires. Lorsqu'on parvient au XIXe, au XXe siècle, il en va tout autrement. Historiquement, la social-démocratie moderne ne doit pas être comparée avec un soulèvement d'esclaves dans le passé ; c'est tout autre chose, elle est née d'une théorie, de théories comme celles de Lassalle, et surtout de Karl Marx, de la théorie de la lutte des classes.

Ce qui met les hommes en branle, et provoque l'agitation, c'est quelque chose de strictement théorique, qui repose uniquement sur des pensées. Et pourquoi ? Parce que les humains que le marxisme a poussés à l'agitation avaient encore les mêmes impulsions volontaires que durant les années 1840. Leur volonté n'avait pas encore rattrapé son retard. C'est ce décalage de la volonté qui a fait qu'au XIXe siècle, un mouvement purement intellectuel a pu pousser

les masses à l'agitation sous la direction de certaines puissances.

Ce phénomène ne s'était pas produit auparavant, et mieux que ce que je vous disais déjà hier, il vous prouve ce que signifie le fait qu'en ce XIX[e] siècle – tandis que les esprits des ténèbres étaient encore en haut tout d'abord, puis ensuite, quand ils sont descendus – qu'en ce XIX[e] siècle les esprits des ténèbres voulaient, par l'un des courants, cultiver avant tout l'intelligence tournée vers la matière.

Vous la voyez alors agir, cette intelligence, vous la voyez s'emparer de l'affectivité dans les années 1830 et 1840, vous la voyez agir non pas seulement en tant qu'intelligence et convaincre les humains, vous la voyez aboutir directement à l'agitation, à la révolte, aux aspirations révolutionnaires, etc. Jamais auparavant l'intelligence n'a ainsi tenu le gouvernail. Il est important de s'arrêter à ces choses. Il faut, pour comprendre totalement l'époque, découvrir ce qui se passe derrière les décors de ce qu'on appelle l'histoire.

Demandez donc à quelqu'un qui ne se soucie guère de tout cela : de quand date donc l'histoire ? Depuis quand l'humanité s'occupera-t-elle de ce qu'on appelle aujourd'hui l'histoire ? Et ce quelqu'un répondra : mais c'est une vieille affaire ! – Or l'« histoire » n'a pas beaucoup plus de 100 ans. Auparavant, on notait certaines curiosités, on retenait des « histoires » ; mais ce qu'on appelle l'Histoire universelle, ce cheminement d'un fil rouge tout au long de l'évolution de l'humanité, ce n'est guère plus vieux que de 100 ans.

Regardez donc les histoires du passé, qui ont précédé la science actuelle. D'où vient qu'elles sont apparues ? C'est qu'elles sont un produit de transition. Existe-t-il des motifs particuliers de considérer l'histoire, telle qu'on la cultive aujourd'hui, comme une science ? – Sans doute, il y a bien

quelques motifs, et en particulier celui-ci : que tant et tant de centaines de professeurs sont employés dans les Universités du monde à enseigner l'histoire. Ceci me rappelle le juriste que je me remémore parfois quand on parle de motifs.

Il était professeur de droit pénal dans une Université et commençait toujours ses cours en voulant démontrer l'existence de la liberté humaine. Il n'en donnait guère une justification réelle : Messieurs ! – disait-il – il faut qu'il y ait une liberté, car s'il n'y en avait pas, il n'y aurait pas de droit pénal. Or, je suis professeur de droit pénal, il existe donc un droit pénal, et par conséquent aussi une liberté humaine.

Chaque fois qu'aujourd'hui vous entendez prononcer un jugement sur ceci ou cela qui doit se former au cours de l'évolution humaine, vous pouvez entendre de belles phrases : l'histoire enseigne ceci et cela. Regardez la littérature publiée sur notre époque, et voyez combien de fois vous rencontrerez la phrase lorsqu'à nouveau quelqu'un va énoncer une sottise sur ce qui se passera après la paix conclue. Voyez combien de fois vous lisez : c'est ce qu'enseigne l'histoire. – Puis on explique : après la guerre de Trente ans, il en était ainsi… etc. Ces vérités sont de même nature que le calcul fait par certains et qui aboutissait à dire que la guerre aujourd'hui ne pouvait pas durer plus de quatre mois.

En vérité, l'histoire n'enseigne rien du tout. Car dans le sens de la science matérialiste, n'est une science que ce qui permet de quelque façon, par la répétition des faits, de déduire l'avenir de ce qui a précédé. Lorsque le chimiste fait une expérience, il sait qu'il mélange certaines substances, et que certains processus vont se dérouler ; si les mêmes substances sont à nouveau mélangées, les mêmes processus se répéteront, et une troisième fois encore.

Ou bien une certaine combinaison de nuages se produit, qui

provoque des éclairs, et si cette combinaison de nuages se répète, les éclairs aussi. Selon les préalables de la pensée moderne, il ne peut exister de science qui ne soit pas édifiée sur ces répétitions. Réfléchissez bien à la chose. L'histoire ne peut donc être une science pour les humains qui pensent dans une perspective matérialiste, car dans l'histoire, jamais rien ne se répète, ce sont toujours de nouvelles combinaisons qui interviennent.

On ne peut donc jamais faire des déductions selon la méthode appliquée dans les autres sciences. L'histoire est un produit de transition. Auparavant, on décrivait des curiosités. On ne parle pas non plus d'histoire quand quelqu'un écrit ce qu'on appelle la chronique familiale. Le mot « histoire » lui-même n'est pas du tout ancien. Car le mot « historia » a une tout autre origine {22}.

Le concept d'« histoire » ne prendra un sens que lorsqu'on appréhendera les impulsions spirituelles. On peut alors parler de ce qui arrive réellement, et dans certaines limites, de ce qui se passe derrière les coulisses. Les limites se dessinent par la comparaison avec ce qui, dans le monde physique extérieur, est aussi « futur », disons la position du soleil l'été prochain, etc., mais non pas les intempéries dans leur détail. Dans le monde spirituel aussi, il arrive des choses qui sont dans le même rapport que les futures intempéries avec la future position du soleil.

Mais en général, on saura quelque chose sur la marche de l'évolution humaine à partir des impulsions spirituelles uniquement. L'histoire est donc une science embryonnaire, elle n'est pas encore ce qu'elle doit être, elle le deviendra le jour où elle reliera son acquis centenaire à l'observation de la vie spirituelle qui se déroule derrière les événements extérieurs dans l'humanité.

Pour qu'on en arrive là, il faut que les humains se réveillent dans bien des domaines. Car il suffit d'entreprendre quelque thème qui ne soit pas tout à fait sans importance pour l'époque présente, par exemple celui que j'ai indiqué : de quand date l'histoire ? – Combien de gens – ce n'est pas là un reproche adressé aux personnes, il faut le faire au système scolaire – combien de gens ont-ils jamais eu une idée de la récente apparition du concept d'histoire, et par conséquent du fait que cela ne peut correspondre que bien peu à une réalité ?

Songez un peu : si les sciences de la nature n'existaient que depuis cent ans et qu'on veuille les comparer à un stade antérieur de la science. Ces choses ne s'implantent que progressivement dans la vie à partir de ce qui a été seulement appris. Les humains n'en viendront à comprendre vraiment la vie en fonction de la réalité que lorsqu'on aura réalisé que ces questions doivent relever de l'éducation.

D'une part il faut que les hommes soient amenés dès l'enfance à prendre contact avec la vie de la nature de la façon que l'on rencontre dans certains – disons dans certains – récits de la vie des animaux de Brehm, où l'on a vraiment la possibilité de voir de façon vivante comment se déroulent certains processus que manifestent les créatures animales. Il faut notamment distinguer entre ce qui est réellement ancré dans la réalité et ce que peut raconter sous la forme allégorique, symbolique, quelqu'un qui est habitué à effleurer superficiellement la nature.

Car ainsi les enfants ne peuvent que devenir étrangers à ce qui se passe vraiment dans la nature. Il ne s'agit pas de leur faire des récits symboliques, allégoriques, mais de les initier vraiment à la vie de la nature, par exemple à la vie des abeilles, non pas comme le font les zoologues, mais en

participant aux choses de toute son âme, et surtout sans sentimentalité. Le livre de Maeterlinck sur les abeilles est certainement très bon, mais il ne conviendrait pas aux enfants ; il pourrait peut-être inciter à écrire un livre pour enfants sur les abeilles ou sur les fourmis. Il faudrait seulement éviter toute construction allégorique, éviter de parler d'êtres spirituels abstraits, et décrire vraiment le concret.

D'autre part, il faudrait que ce qu'on appelle l'histoire qui, telle qu'elle est, est pour l'enfant un non-sens, soit présentée vraiment de façon à ce qu'on sente partout la présence active de l'esprit. Bien entendu, vous ne pouvez pas raconter aux enfants, et pas davantage aux lycéens et aux lycéennes, ce qui s'est vraiment passé au XIXe siècle ; mais dans la manière dont on raconte, dont on groupe les faits, par la valeur qu'on donne à tel ou tel élément, on peut exprimer de quoi il s'agit.

Ce qui figure dans la science historique du XIXe siècle n'est vraiment pas propre à éveiller aujourd'hui en quiconque, même à un être d'âge mûr, une représentation de ce qui s'est réellement passé. Il faudrait décrire comment peu à peu, au cours de ce XIXe siècle, décennie après décennie, s'est préparé ce qui a pris vie dans les années 1840. Il importe surtout de décrire de façon à ce que l'auditeur éprouve l'impression, le sentiment, que dans les événements des années 1840 en Europe et en Amérique, quelque chose de particulier a fermenté.

Puis, en arrivant aux années 1870, ne pas raconter par exemple que des anges ont été précipités sur la terre, mais décrire les choses de façon à faire saisir, à faire sentir que quelque chose est intervenu là au XIXe siècle. La Science spirituelle peut aussi féconder l'histoire du passé. Ce fatras que l'on enseigne aujourd'hui dans les écoles sous le nom d'histoire

grecque et romaine, combien vivant ne pourrait-on pas le rendre en le pénétrant des impulsions de la Science spirituelle concernant cette époque ! Il n'est pas nécessaire de formuler expressément ces notions et ces idées, il faut seulement raconter de façon telle que le contenu en transparaisse à travers le récit. Mais on s'est de plus en plus écarté de cette façon de faire ; il faut maintenant s'en rapprocher à nouveau.

C'est par cette voie uniquement que les hommes retrouveront le sens de la réalité. Car il fait défaut aujourd'hui, même dans les choses les plus primitives de la vie alentour et de l'expérience intérieure. Les humains croient aujourd'hui être réalistes, matérialistes, et sont en fait les théoriciens les plus abstraits que l'on puisse imaginer, ils sont pleins de théories uniquement, ils dorment au milieu de théories, et n'en ont aucune conscience. Lorsque l'un d'eux se réveille – ce n'est pas par hasard – mais on pourrait dire familièrement : lorsque l'un d'eux se réveille par hasard et parle en homme éveillé, on ne tiendra tout simplement pas compte de ce qu'il dit. Voilà comment vont les choses aujourd'hui.

Vous aurez peut-être déjà entendu dire ce que certains proclament constamment : la démocratie doit régner dans l'ensemble du monde civilisé ; la démocratisation de l'humanité, voilà ce qui nous apportera le salut ; et pour qu'elle se répande dans le monde, il faut tout anéantir. – Oui, si les humains continuent à vivre en rassemblant sous le concept de démocratie tout ce qui leur vient à l'esprit, ils lui auront donné une forme qui rappelle la définition de l'être humain dont j'ai parlé : un homme est un être qui a deux jambes et pas de plumes, un coq plumé.

Car les gens qui chantent la gloire de la démocratie aujourd'hui, en savent à peu près ce que connaît de l'homme celui à qui on présente un coq plumé. On prend les concepts

pour des réalités. C'est ainsi qu'il devient possible à l'illusion de prendre la place de la réalité lorsqu'il s'agit de la vie humaine : on berce et on endort les gens à l'aide de concepts. Ils croient ensuite que leurs aspirations visent à ce que chacun puisse exprimer ce qu'il veut grâce aux différentes institutions démocratiques ; et ne s'aperçoivent pas que les structures de la démocratie sont de telle nature que toujours quelques-uns tirent les ficelles, et que les autres sont tirés.

Et quelques-uns peuvent d'autant mieux tirer que tous les autres croient qu'eux-mêmes tirent également, sans être tirés. – C'est ainsi que par des concepts abstraits on peut très bien endormir les hommes, qui en viennent à croire le contraire de la réalité. Par là même, on laisse aux puissances ténébreuses le champ libre. Et lorsqu'à un moment un homme s'éveille, on le laisse de côté.

Il est intéressant de voir comment, en 1910, on a écrit cette belle phrase : le grand capitalisme a réussi à faire de la démocratie l'instrument le plus merveilleux, le plus souple, le plus efficace, pour exploiter la collectivité. On s'imagine ordinairement que les gens de finances sont les adversaires de la démocratie – écrit ce même auteur – ; c'est une erreur fondamentale. Ils sont plutôt ceux qui la mènent et la favorisent. Car elle – à savoir la démocratie – constitue le paravent derrière lequel ils dissimulent leurs procédés d'exploitation, et ils ont en elle la meilleure protection contre l'éventuelle indignation du peuple.

En voilà un qui s'est réveillé, et qui a vu que ce qui importe, ce n'est pas de jurer par la démocratie, mais de pénétrer les profondeurs de la réalité – non pas d'admirer les slogans, mais de voir ce qui se passe en réalité. Ce serait particulièrement nécessaire aujourd'hui, car l'on verrait alors combien peu nombreux sont les centres à partir desquels on dirige en vérité

les événements qui ont valu à l'humanité tant de sang répandu.

C'est ce que l'on ne discernera pas aussi longtemps que l'on vivra dans cette illusion que ce sont les peuples qui se combattent, et que l'on se laissera bercer par la presse européenne et américaine dans l'idée des relations qui devraient, dans la situation actuelle, s'établir entre les peuples. Tout ce qui est dit des antagonismes, des oppositions entre les peuples, est fait pour jeter un voile sur les véritables causes.

On s'abreuve de mots pour expliquer ces événements ; ce n'est pas ce qui nous amènera à un résultat : il faudrait désigner les personnalités concrètement. Ce qui est parfois peu commode. Le même auteur qui a écrit en 1910 les phrases citées, et qui donc s'est réveillé, a fait dans le même livre un calcul extrêmement désagréable. Il a en effet établi une liste de 55 hommes qui en réalité dominent et exploitent la France.

Cette liste se trouve dans la « Démocratie et les financiers », de Francis Delaisi, auteur aussi du livre devenu entre temps célèbre : « La guerre qui vient ». Voilà donc un homme qui s'est réveillé devant la réalité. Son livre : « La Démocratie et les financiers » présente des impulsions qui peuvent mener à discerner ce qu'il faudrait percer à jour aujourd'hui, et réduit à néant beaucoup de choses qui engloutissent dans un brouillard les cervelles des humains. Dans ce domaine aussi, il faut se décider à regarder la réalité.

Bien entendu, on n'a pas tenu compte de ce livre. Or, certaines questions y sont posées qui devraient l'être aujourd'hui dans le monde entier ; elles enseigneraient bien des vérités sur la réalité que l'on veut enterrer sous les discours déclamatoires qui parlent de démocratie, d'autocratie, et autres slogans. Vous y trouvez par exemple aussi une très belle description de la situation pénible dans laquelle se trouve

en réalité le parlementaire. N’est-ce pas, les gens croient qu’un parlementaire vote selon sa conviction.

Mais si l’on connaissait tous les fils par lesquels il est relié à la réalité, on saurait alors pourquoi il dit oui dans un cas, et non dans un autre. Il faut en effet que certaines questions soient posées, et c’est ce que fait Francis Delaisi. Par exemple, parlant d’un parlementaire, il demande : de quel côté le pauvre homme doit-il se ranger ? Le peuple lui attribue trois mille francs par an d’indemnité, et les actionnaires trente mille francs ! Poser la question, c’est déjà y répondre. Le pauvre homme reçoit donc du peuple une indemnité de trois mille francs, et des actionnaires trente mille.

Voilà, n’est-ce pas, une belle preuve, et l’on témoigne de beaucoup de perspicacité quand on dit : qu’il est donc bien qu’un socialiste, un homme du peuple comme Millerand ait trouvé place au Parlement ! C’est une conquête grandiose. – Mais Delaisi pose une autre question : qu’en est-il de l’indépendance de Millerand qui, en tant que représentant de plusieurs compagnies d’assurances, touche trente mille francs par an ?

En voilà donc un qui s’est réveillé ; il sait très bien par quels fils les actes d’un tel homme sont liés aux différentes compagnies d’assurances. Mais de ces choses qui sont rapportées à l’état de veille sur la réalité, on ne tient aucun compte. Bien entendu, on peut faire aux gens de très beaux discours sur la démocratie des pays occidentaux. Si l’on voulait leur dire la vérité, il faudrait dire : celui-ci fait telle et telle chose, et celui-là telle autre. – Delaisi a compté 50 hommes bien définis qui ne font pas une démocratie, mais dont il dit qu’ils gouvernent et exploitent la France. Ainsi a-t-on découvert les faits réels, car dans la vie ordinaire aussi il faut que le sens des réalités s’éveille.

Delaisi raconte encore : il y avait une fois un avocat. Cet avocat était relié à tous les centres financiers possibles – non pas des compagnies d'assurances, mais le monde des finances. Or cet avocat avait encore des ambitions plus hautes : il voulait que ses actes jouissent de la protection non seulement du monde des finances, du monde de l'industrie et du commerce, mais aussi du monde des érudits, de l'Académie française, qui est le lieu où l'on est élevé jusqu'à la sphère de l'immortalité.

C'est alors qu'il se trouva deux immortels, dans cette Académie, qui se livraient à des affaires de trusts illégales. C'est alors que le très perspicace avocat se trouva prêt à défendre les deux immortels devant le tribunal, et qu'il réussit à les faire acquitter. Alors ils l'accueillirent au sein des « immortels ». La science qui administre non pas le temporel, mais l'éternel dans le monde, l'immortel, s'est faite le défenseur de cet avocat désintéressé, qui s'appelle Raymond Poincaré, et dont Delaisi raconte l'histoire dans le livre cité.

Il est bon de savoir de telles choses, qui sont mêlées à la réalité. Il faut aussi les connaître. Lorsqu'on s'assimile la Science spirituelle, on est amené à développer un certain sens de la vérité ; tandis que la culture matérialiste de notre époque, si abondamment abreuvée par la presse, est encline à ne pas orienter vers les réalités, mais bien vers des choses que l'on recouvre de slogans comme de petits manteaux.

Et lorsque quelqu'un se réveille – comme Delaisi, et décrit les choses telles qu'elles sont – combien d'hommes en ont connaissance ? Combien y prêtent-ils l'oreille ? Ils ne peuvent d'ailleurs pas les entendre, car elles sont enterrées par la vie que gouverne la presse. Par son livre sur la démocratie et les financiers, Delaisi se révèle comme une tête très lucide, qui

s’est donné beaucoup de peine pour percer bien des choses à jour. Ce n’est pas un adorateur aveugle du parlementarisme ni de la démocratie.

Il prédit que ces choses dont les hommes d’aujourd’hui sont si fiers, auront une fin. Il le dit expressément, il le dit aussi de la « machine à voter » – tel est le terme qu’il emploie. Très sérieusement et très scientifiquement, il parle de cette machine à voter parlementaire, dont il perce à jour le fonctionnement à propos duquel on veut faire croire qu’ainsi, c’est une majorité convaincue qui l’emporte sur une minorité insensée. Il sait que, si l’évolution doit prendre un cours sain, c’est tout autre chose qui en prendra la place.

Il n’est pas possible encore de dire quoi – car les gens seraient très choqués si on le disait. Seul l’initié dans le cadre de la Science spirituelle peut en fait le savoir. Ce ne sont certes pas des formes du passé qui réapparaîtront. Vous n’avez pas à craindre que celui qui puise à la Science spirituelle parle en faveur de quelque réaction ou conservatisme ; ce ne seront pas des choses du passé qui reviendront.

Mais ce sont des choses si différentes de la machine à voter actuelle qu’on serait choqué, qu’on les considérerait comme une folie. Pourtant, ces choses prendront place parmi les impulsions de l’évolution actuelle. Delaisi pense d’ailleurs aussi que, comme dans l’évolution organique on voit subsister des organes inutiles, bien qu’ils n’exercent plus leurs fonctions, on verra encore longtemps fonctionner les Parlements ; mais la vie véritable les aura abandonnés.

Vous le savez, l’homme possède aussi de ces organes : certains peuvent remuer les oreilles, car dans des stades antérieurs il existait des muscles qui ont cessé de fonctionner. L’homme les possède encore, mais ce sont ce qu’on appelle des organes ataviques qui n’ont plus de fonction. C’est ainsi que

Delaisi se représente le Parlement de l'avenir ; les Parlements seront encore de ces vestiges décadents, abandonnés par la vie, ataviques ; dans l'évolution humaine, il sera intervenu autre chose.

Je vous ai cité ce livre de Delaisi – paru il n'y a pas si longtemps, en 1910, – pour attirer votre attention sur le fait qu'il existe bien assez de gens – car un seul suffit pour plusieurs milliers – mais qu'il faut ne pas les ignorer. À côté de mon effort pour vous introduire dans les lois de la vie spirituelle, de vous faire connaître les impulsions de la vie spirituelle, je considère également comme mon devoir de vous exposer les phénomènes importants de notre temps, bien que pour commencer, vous soyez exposés à les retrouver dans la vie comme étant sans importance, si même vous les trouvez seulement mentionnés. Il faut que ce que nous faisons soit radicalement et foncièrement différent de ce qui se fait dans le monde extérieur. C'est seulement quand nous saisissons cela avec toute la profondeur, avec toute la gravité nécessaire, que nous sommes vraiment actifs dans le sens de la Science spirituelle.

Ouvrages de RUDOLF STEINER
parus en français

De Jésus au Christ.

Les Âmes des peuples.

La Bhagavad-Gitâ et les épîtres de saint Paul.

La Création selon la Bible.

L'ésotérisme chrétien (recueilli par Edouard Schuré).

L'Évangile de saint Jean (1908).

L'Évangile de saint Jean dans ses rapports avec les autres Évangiles (1909).

L'Évangile de saint Marc.

L'Évangile de saint Luc.

L'Évangile de saint Matthieu.

Les Hiérarchies spirituelles et leur reflet physique dans le Zodiaque, les planètes, le cosmos.

L'homme dans ses rapports avec les animaux et les esprits des éléments.

L'impulsion du Christ et la conscience du Moi.

Les manifestations du Karma.

Merveilles du monde, épreuves pour l'âme, manifestations de l'esprit.

Quatre Imaginations cosmiques d'Archanges.

L'Univers, la Terre et l'Homme.

Vie de l'âme entre mort et nouvelle naissance.

Réincarnation et Karma. Vie après la mort.

Série poétique (bilingue)

Les douze harmonies zodiacales.

Le Semainier.
Solstices et équinoxes.

« La Voie ouverte » (collection de poche)

n° 1 - Comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs, ou l'Initiation
n° 2/3 - Science de l'occulte
n° 6 - Théosophie
n° 7 - Le sens de la vie
n° 8 - Le sens de l'amour
n° 9 - Le sens de la mort.

Ouvrages d'autres auteurs

Qui était Rudolf Steiner ? (Simone R. Coroze), n° 4/5 de la « Voie ouverte ».

Anthroposophie et avenir du christianisme (H.E. Lauer).

Un chemin vers l'esprit (Paul Coroze).

Le ciel des dieux (Elisabeth Vreede).

Ciel de naissance et ciel de mort (Günther Wachsmuth).

L'eurythmie, un nouvel art du mouvement (S.R. Coroze).

L'évolution de la terre (Günther Wachsmuth).

Frère animal (Dr Karl König).

Quarante poèmes mystiques (Christian Morgenstern).

Le problème des deux enfants Jésus et sa trace dans l'art (Hella Krause-Zimmer).

Nous aurons une vieillesse lumineuse (Dr Norbert Glas).

Sauvons nos sens menacés (Dr Norbert Glas).

Pour éduquer l'enfant, connaître l'homme (Georg Hartmann).

Vous trouverez encore à notre catalogue des ouvrages sur la médecine, la diététique, l'agriculture biodynamique, la pédagogie, la botanique, le gœthéanisme ; demandez-le à Triades.

CENTRE TRIADES
4, rue Grande-Chaumière, 75006 Paris
Tél. 326.46.76

ISBN 2-852-48-012-3

Le Directeur Gérant : S. Rihouët-Coroze
Imprimerie Ch. Corlet – 14110 Condé-sur-Noireau
N°d'imprimeur : 2309 – Dépôt légal : 1er trimestre 1978

{1} *« L'être intérieur de l'homme entre la mort et une nouvelle naissance », 8 conférences, 6-14 avril 1914.*
{2} *C'est l'année où les bolcheviks se sont emparés du pouvoir (N. d. E.).*
{3} *La Première Guerre mondiale (N. d. T.).*
{4} *Le ministre russe qui donna l'ordre de mobilisation le 29 juillet 1914.*
{5} *Août 1917 : offre de médiation pontificale faite aux États en guerre (N. d. E.).*
{6} *La Première Guerre mondiale (N. d. T.).*
{7} *Voir dans « Science de l'Occulte », au IVe chapitre, la suite des incarnations de notre planète : avant le stade actuel : Saturne, Soleil, Lune ; après le stade actuel : Jupiter, Vénus, Vulcain (N. d. T.).*
{8} *Maison d'éditions anthroposophiques à Dornach (Suisse).*
{9} *Faust, Ire partie. Paroles de Méphisto à l'étudiant (N. d. T.).*
{10} *« Les énigmes de la Philosophie ». Non traduit.*
{11} *Aux Editions du Centre Triades.*
{12} *La face de la Terre.*
{13} *« Des énigmes de l'âme ». Non traduit.*
{14} *En français dans le texte.*
{15} *L'anniversaire de la naissance de Luther était proche (N. d. T.).*
{16} *Conférence faite à Berne le 19 octobre 1917 (GA n° 72). Non traduite (N. d. T.).*
{17} *Wagner est le nom de l'assistant de Faust dans l'œuvre de Gœthe (N. d. T.).*
{18} *« Les bases occultes de la Bhagavad Gîta », non paru en français.*
{19} *« Faust », II, vers 4706,*
{20} *Fischbacher, éd. Paris.*
{21} *Dictionnaire philosophique.*
{22} *Du grec istoria qui signifie : recherche intelligente de la vérité. Istor, c'est le*

témoin, celui qui a vu. Cf. Littré (N. d. T.).